

5

910.4(649) "18" = 133.1

821.133.1 - 94

C9-105

R. 1766



910.4 (649) "18" = 133.1

821.133.1 - 94 "18"

821.133.1 - 6 "18"

C9-105

(b)

SOUVENIRS INTIMES

ou

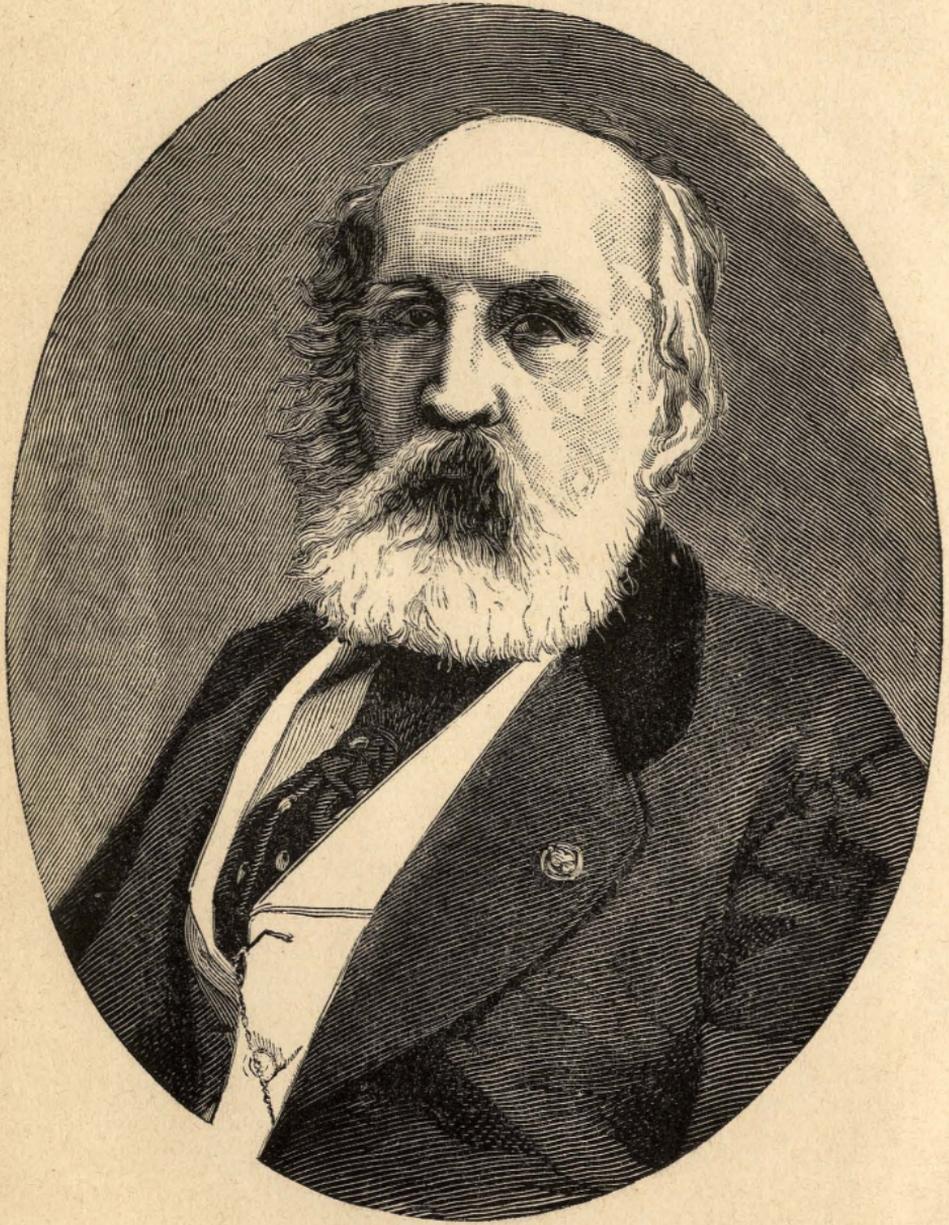
MISCELLANÉES ÉPISTOLAIRES

R. 1766

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mai 1883.





SOUVENIRS INTIMES  
OU  
MISCELLANÉES ÉPISTOLAIRES

(DE 1826 A 1880)

PAR

SABIN BERTHELOT

ANCIEN SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE DE PARIS  
CONSUL DE FRANCE EN RETRAITE  
OFFICIER D'ACADÉMIE  
UN DES AUTEURS DE L'« HISTOIRE NATURELLE DES ILES CANARIES »  
etc., etc., etc.

PUBLIÉS PAR LES SOINS  
DE DEUX AMIS DE L'AUTEUR

*Pour distribution privée*



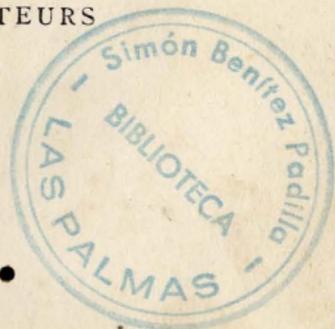
~~R: 12822~~

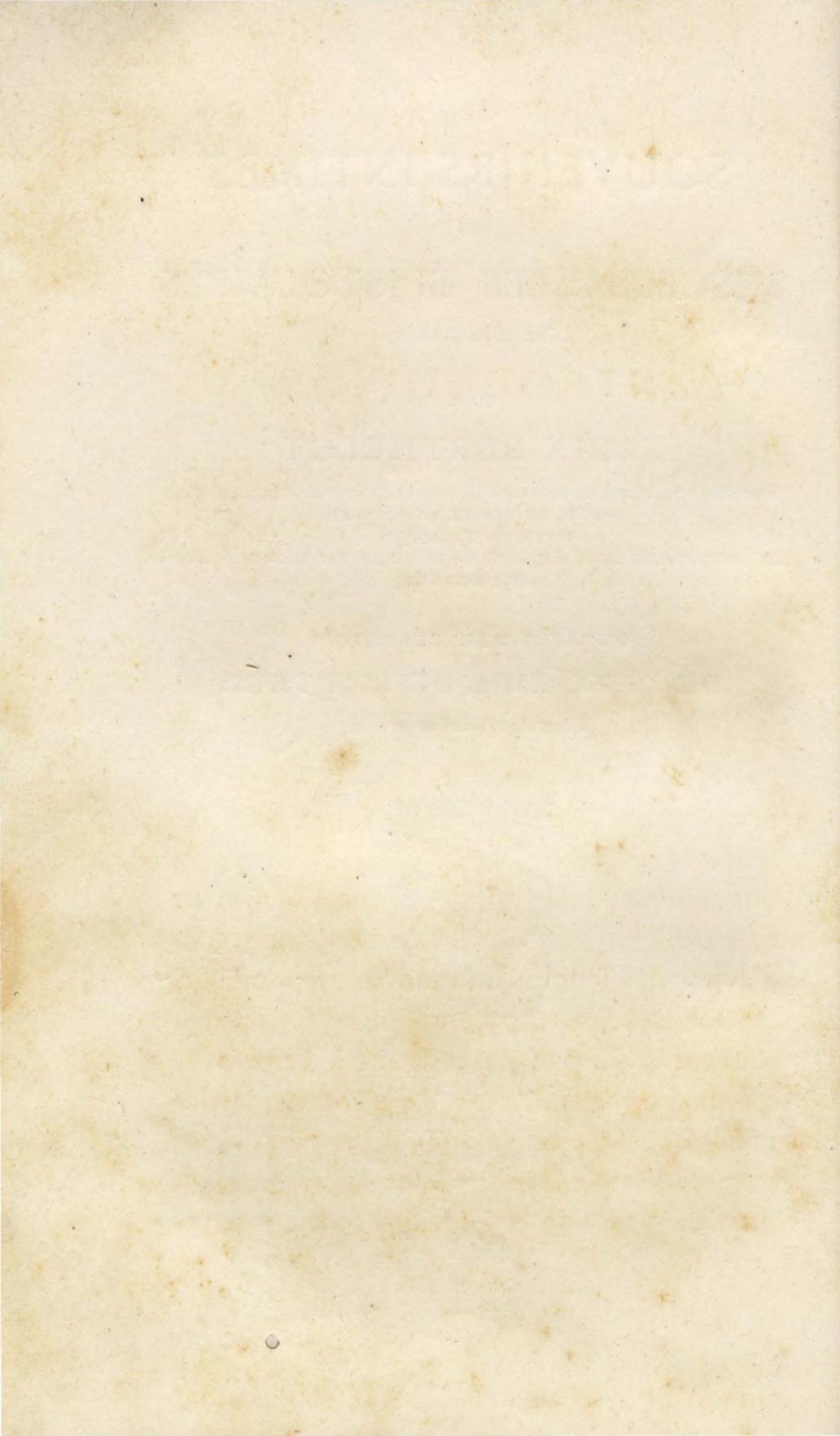
PARIS

E. PLON ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

—  
1883





# INTRODUCTION

ESQUISSES BIOGRAPHIQUES

ET RÉMINISCENCES DE VOYAGES ET EXPLORATIONS

DE 1820 A 1847.

---

## AVERTISSEMENT

J'ai toujours conservé les brouillards où je consigne ordinairement les sommaires des lettres que j'écris à mes amis. — Ce répertoire indicatif de dates, de questions et de sujets divers, sert à fixer mes souvenirs, afin d'éviter des redites dans ma correspondance épistolaire, car les mêmes idées reviennent souvent à l'esprit en écrivant à ceux avec lesquels on a coutume de s'entretenir des mêmes choses, et dans cet échange sympathique, l'imagination vogue incessamment dans un cercle de pensées qui peuvent natu-

rellement se reproduire malgré soi; mais mon index est là pour me rappeler ce que j'ai déjà dit.

## I

Il y a plus d'un demi-siècle que séduit par les beautés naturelles de cet archipel que les anciens avaient nommé les *îles Fortunées*, j'y passai dix années consécutives, de 1820 à 1830, et je me proposai d'en écrire l'histoire. — Ce fut l'époque la plus heureuse de ma vie, car je pus me livrer alors à mes études favorites dans la plus complète indépendance. La franche hospitalité et le caractère sympathique des habitants de ces îles contribuèrent beaucoup à m'y faire prolonger mon séjour. Les relations intimes que je contractai avec plusieurs hommes recommandables, l'étroite amitié qui me lia avec plusieurs d'entre eux, m'ont laissé des souvenirs précieux qui ramènent souvent mes pensées vers cet heureux temps.

Parmi les différentes personnes avec lesquelles je me liai plus intimement, je dois citer en première ligne P. Alexandre Auber, mort à la Havane, où il avait remplacé Ramon de la Sagra dans la direction du jardin botanique. — Auber avait acquis un grand fonds d'instruction; il était bon mathématicien, s'était aussi occupé d'astronomie et de physique. Il était venu aux Canaries en 1823 et se dédia à la botanique dès qu'il eut fait ma connaissance. — Né en Normandie, il avait conservé toutes les allures du pays, jusqu'à l'accent et aux expressions du langage. — Un jour qu'il entra chez moi, trempé jusqu'aux os par une pluie d'orage qui l'avait assailli en chemin : « *Pourquoi ne vous êtes-vous pas remisé quelque part?* » lui dis-je; *vous sortez toujours sans parapluie.* — *Un parapluie!* répondit-il en riant. *Eh bien, oui, à quoi m'aurait-il servi? Il pleuvait hallebardes, la pique en bas. »*

## II

Ce fut à peu près à la même époque que commencèrent nos liaisons avec le bon docteur Saviñon, dont la mémoire m'est toujours chère, et qui était alors professeur de physique à l'Université de San-Fernando de la Laguna. — Saviñon avait étudié la médecine en Europe; une assez longue résidence à Paris l'avait mis en contact avec les notabilités de la science. — J'avais chez lui une chambre réservée, où j'allais de temps en temps me reposer de mes herborisations; son cabinet, ses instruments, ses cartes, toute sa bibliothèque, composée des meilleurs ouvrages anciens et modernes, étaient à ma disposition. — L'affection qu'il m'avait vouée, ce cher docteur, ne se démentit jamais, et c'est à moi qu'il écrivit sa dernière lettre.

## III

Mes relations avec le marquis de Villanueva del Prado furent encore pour moi une bonne fortune. Le marquis de Nava, comme on le nommait vulgairement en ces îles, était alors un des plus riches propriétaires de Ténériffe; le jardin botanique d'acclimation d'Orotava fut fondé par sa libéralité. — Littérateur distingué, il était auteur d'un Essai de traduction en vers castillans du *Génie du Chistianisme*, accompagné d'annotations fort curieuses. — Plein de bienveillance et d'aménité, ami passionné des sciences et des lettres, grand seigneur par la tournure et l'exquise courtoisie, j'avais reçu chez lui le meilleur accueil. Sa belle bibliothèque me fut ouverte, et je trouvai là un grand choix d'ouvrages intéressants en différentes langues sur la littérature et l'histoire, un grand nombre de recueils de voyages, etc. — Ces livres me furent d'un grand secours pour les

•

études que j'avais entreprises, et servirent surtout à me familiariser avec l'ancien espagnol, dont la connaissance est si nécessaire lorsqu'on veut approfondir les vieilles chroniques de la grande époque des découvertes et des premières navigations transatlantiques.

Grâce à l'amitié que me dispensait le noble marquis, je mis à contribution tous ses trésors littéraires. Il possédait presque tous les vieux auteurs nationaux, et jusqu'aux plus anciens *romanceros*. — Je trouvais parmi ces précieuses éditions le curieux ouvrage de Bernal Dias, un des compagnons d'armes d'Hernand Cortez, le conquérant du Mexique. Ce Bernal écrivit ou plutôt dicta, dans un style rude, mais très-attractif par son originalité, tous les événements, combats et actions de guerre auxquels il avait assisté et pris sa part de gloire.

Le marquis de Nava est mort regretté de tous ceux qui l'ont connu, et, chose étrange! le fils qui lui succéda n'ouvrit jamais un livre de sa belle bibliothèque; tous ces précieux ouvrages restèrent pour lui comme

---

lettres mortes; beaucoup tombèrent entre des mains profanes et furent perdus ou dispersés. — Ainsi, tout ce qui dans ces îles fit jadis ma joie et mon admiration, tend à disparaître. L'inexorable destin a emporté mes vieux amis, l'incendie et la dévastation ont ravagé ces belles forêts que j'ai décrites! — Qu'on me pardonne ces réflexions... Je poursuis, car il me reste à parler de l'ami par excellence, de celui qui vint s'associer à mes travaux et qui les illustra par sa savante collaboration.

## IV

Je me livrais sans relâche depuis plusieurs années à l'étude de l'histoire naturelle; de nombreuses explorations dans l'île de Ténériffe et quelques courses à Canaria avaient redoublé mon ardeur et me faisaient désirer d'étendre mes recherches sur les autres îles de l'archipel; mais épuisé de ressources, je

•

ne pouvais continuer mon œuvre. Ma bonne étoile me vint en aide; un naturaliste, un savant des plus distingués arriva à Ténériffe (1827); c'était Philippe Barker Webb, avec lequel je ne tardai pas à me lier d'amitié.

Webb avait déjà entendu parler par les gens du pays d'un botaniste français qui explorait ces îles, lorsqu'un heureux hasard nous fit rencontrer un jour en herborisant dans le fond d'un ravin; il me devina tout de suite à mon allure, m'accosta tout joyeux et me fit les premières avances. — Jamais deux hommes plus sympathiques ne s'étaient rencontrés plus à propos; mêmes goûts, même âge, même franchise, je pourrais presque dire même caractère, si je n'avais eu occasion de reconnaître qu'il était meilleur que moi.

Né en Angleterre, de grande famille, son patrimoine, comme fils aîné, l'avait mis en possession d'une belle fortune, à laquelle il joignait une éducation des plus soignées et son titre de docteur ès sciences de l'Université d'Oxford, beaucoup de savoir, une instruction très-solide et des connaissances très-variées. — Doué d'une vaste mémoire

et d'une grande intelligence, d'une rare facilité pour les études linguistiques, il écrivait et parlait au besoin le latin, l'ancien grec, et connaissait grammaticalement six ou sept langues modernes. Il avait étonné à Rome le célèbre abbé Mezzofanti dans une conférence en huit ou dix idiomes qu'ils eurent ensemble, et dans laquelle le savant polyglotte fut surpris de lui voir soutenir couramment une conversation en grec moderne avec un capitaine candiote. — J'ai entendu moi-même Webb réciter souvent, dans nos repas du soir, des chants entiers d'Homère et de Virgile, des odes d'Horace ou des poésies d'Anacréon. Mais il n'avait pas acquis tout ce savoir sur les bancs de l'école ni dans le grand enseignement universitaire; de nombreux voyages avaient été pour lui une source d'études et d'observations. De 1814 à 1825, il avait successivement visité plusieurs États du nord de l'Europe, la France qu'il aimait, la Suisse, l'Allemagne, l'Italie, la Grèce, la Morée, la Turquie, plusieurs contrées de l'Asie Mineure, et en dernier lieu l'Espagne, le Portugal et quelques points du Maroc.

---

Un ouvrage connu et estimé de tous les archéologues, *Considérations sur l'emplacement de l'ancienne Troie*, écrit pour ainsi dire sur le terrain même, avait déjà dévoilé P. B. Webb au monde savant, et puisque j'en suis à parler de cet esprit lucide, de cet homme généreux et bon, de ce cœur d'or, j'achèverai cette faible esquisse en le montrant tel que je le vois encore dans le miroir de ma pensée.

## V

Ses manières étaient celles de l'aristocratie anglaise, et sa haute taille, sa noble prestance, sa belle physionomie, toute sa tournure prévenaient en sa faveur. Un air de bonté et de franchise attirait tout de suite vers lui; il réunissait à son grand savoir beaucoup de modestie et une prudente réserve avec les inconnus, mais un laisser aller charmant avec ses intimes. — On aurait pu le prendre de prime abord plutôt pour un Allemand que pour un

Anglais; regard doux et affable, bouche toujours souriante, figure pleine de bonté.

Hélas! il est mort à Paris pendant le choléra de 1859, dans sa maison de l'avenue Marbœuf, ouverte à tous les naturalistes, qui venaient à toute heure pour puiser dans ses immenses herbiers et mettre à profit sa belle bibliothèque. — Webb passait alors pour un des plus forts botanistes de l'époque, et peut-être pour le plus érudit; sa perte a été généralement sentie, car il a laissé dans la science, comme dans le cœur de ses amis, un de ces vides qu'on ne remplace pas. — Il a légué généreusement son grand herbier et sa riche bibliothèque au grand-duc de Toscane, avec lequel il était lié d'amitié; mais depuis la révolution d'Italie, son legs est resté à Florence et déposé au Muséum de cette capitale, dans une salle spéciale où le botaniste Parlatore, directeur du Musée, s'est chargé de la conservation des collections de notre ami. C'est dans cette salle qu'on inaugura, à la dernière Exposition florale de Florence à laquelle je fus invité, un beau buste en marbre de P. B. Webb.

---

Plusieurs biographies ont été publiées sur ce savant émérite, mais aucune ne m'a entièrement satisfait; je crois pouvoir mieux faire et rendre à sa mémoire le juste tribut de la reconnaissance et de l'affection que je lui ai voué. J'espère l'entreprendre un jour avec les nombreux documents que je possède et les souvenirs de l'amitié fraternelle dans laquelle nous vécûmes ensemble pendant de longues années.

## VI

Il y aurait une intéressante histoire à raconter de tous nos voyages pittoresques dans ces îles que nous parcourûmes : que de curieuses anecdotes, que de charmants épisodes pendant nos joyeuses caravanes ! Combien de situations diverses, inattendues, me reviennent maintenant à la mémoire et s'y retracent avec tous leurs charmes : notre résidence à Arico de las Bandas, chez ce bon

don Marcos Peraza; notre ascension au plateau du *Sombrerito* avec le curé de Villafior, et ces soirées du marquisat de las Palmas, au manoir d'Adeje (*Casa-Fuerte*), à *Buena-vista*, chez le comte de Siete-Fuentes, *Heptapigeos*, comme l'appelait Webb! — Je n'ai pas oublié non plus notre séjour à Canaria chez l'excellente doña Maria, à notre retour de Lancerotte et de Fortaventure, ni notre départ pour l'Europe sur le *Triomphant*, ni nos courses en Andalousie, et cette nuit passée à l'auberge de San Roque, dont la cour ressemblait tant à celle où le héros de la Manche fut reçu chevalier; rien n'y manquait, ni le gros aubergiste, ni le puits, ni Maritorne, ni Sancho, représenté par ce valet d'écurie qui provoquait à rire, ni le roussin, ni Rossinante.

Que n'aurais-je pas à dire encore sur trois années de voyages, avant de commencer nos publications : nos caravanes à Alborea, à Mellila, aux îles Zaffarines, à Oran, à Alger, au moment de la conquête; puis notre relâche à Villefranche, et cette ennuyeuse quarantaine qu'il nous fallut su-

bir avant notre séjour à Nice, et bientôt après, nos pérégrinations dans le nord de l'Italie et sur la côte de Gênes, nos explorations dans les Alpes maritimes, dans les Apennins et le Piémont, au col de Tende, au mont Cenis, à Courmayeur par la vallée d'Aoste, à l'Allée Blanche, à la Mer de Glace; nos courses en Savoie, en Suisse, dans les grandes Alpes et dans le Jura!

Ce fut pendant une de ces expéditions que nous nous rencontrâmes, à Genève, chez l'illustre de Candolle, avec le baron de Buch, qui arrivait à pied de Berlin, selon son habitude, « *en suivant, nous dit-il, une formation géologique qu'il étudiait* ». — Pour ce hardi piéton, qui avait parcouru toute la Scandinavie en remontant jusqu'au cap Nord d'Europe, le trajet qu'il venait de faire n'était qu'une promenade. — Que d'agréables moments nous avons passés durant notre séjour à Genève auprès du grand botaniste, dans sa maison du Lac, avec le baron prussien et Chateaubriand, qui voyageait alors en Suisse!

Mais il était temps de rentrer en France,

---

et soit à Avignon, chez l'aimable Requien, soit à Montpellier, où nous fîmes la connaissance des professeurs Dellile, Dunal, Lallemand et de Moquin-Tandon, qui débutait alors dans la science et s'annonçait déjà pour ce qu'il promettait d'être bientôt, toutes nos étapes furent marquées d'heureuses chances. — Enfin, après un premier séjour à Paris, nous poussâmes une pointe en Angleterre jusqu'au manoir seigneurial de Milford House, résidence de famille de mon excellent compagnon, et nous retournâmes bientôt en France pour nous livrer à nos travaux de rédaction de l'*Histoire naturelle des îles Canaries*.

J'ai abrégé autant que possible cette longue odyssée; aussi combien de souvenirs je n'ai fait qu'effleurer! combien de noms, chers à ma mémoire, ne m'a-t-il pas fallu passer sous silence!... mais j'y reviendrai.

## VII

Pendant nos premières courses avec Webb dans l'intérieur de l'île, j'entretenais de loin en loin une correspondance avec mon ami Auber, qui habitait l'Orotava, et qui avait commencé dès son arrivée dans ces îles. — Voici ce que je lui écrivais en *novembre 1826* :

« Le terrible ouragan du 7 novembre fera époque dans les annales canariennes; cette épouvantable catastrophe me donne beaucoup d'inquiétude, cher Auber; j'ignore ce qui sera arrivé dans la vallée; écrivez-moi au plus vite, afin de me tirer de peine. Si par cas vous l'avez déjà fait, sachez que les bureaux de la poste, à Sainte-Croix, ont été envahis par les eaux, et que tout ce qui se trouvait au rez-de-chaussée a été emporté.

« Jeudi 6, j'étais à la Laguna, et voici le journal que j'ai tenu des événements durant cette terrible crise : — Dans la matinée, le

ciel n'indiquait rien d'alarmant; mais vers onze heures, le vent commença à souffler du sud, et la masse de brume qu'il chassait devant lui s'étendit bientôt comme une nuée sombre sur toute la ville. La pluie dura une demi-heure; ensuite le ciel parut s'éclaircir et vouloir reprendre sa sérénité. Toutefois, le bon docteur Saviñon, qui observait son baromètre, sachant que je devais descendre à Sainte-Croix, me conseilla de partir sans perte de temps.

« Il était sept heures du soir lorsque j'arrivai au gîte; le vent avait renforcé et soufflait par rafales; la pluie tombait par torrents. A onze heures de la nuit, la tempête redoubla de furie: l'ouragan s'était déclaré, et les plus grands dangers étaient à craindre pour les navires mouillés sur la rade, car le vent continuait de souffler de large.

« 7 novembre. Il est sept heures du matin; la capitainerie du port a fait arborer le pavillon noir; le temps est des plus menaçants, et la mer, qui déferle sur le môle, ne permet plus d'en approcher. Tous les bâtiments

sont en détresse : le *Triton* chasse sur ses ancres et tire le canon d'alarme pour réclamer du secours; un brick américain n'est guère dans une meilleure position. — Cependant, malgré l'état de la mer, deux fortes chaloupes partent de terre avec des câbles-chaines; mais la tempête devient à chaque instant plus terrible, les torrents de pluie, poussés par un vent impétueux, contrarient la manœuvre des chaloupes et les forcent de retourner à terre. — Le môle n'est plus tenable; toutes les embarcations en rade sont jetées à la côte, les secours de terre deviennent impossibles, et les navires se trouvent réduits à leurs seules ressources.

« A onze heures, le brick le *Saint-Esprit* rompt ses câbles, et la mer le lance sur les rochers du château de Saint-Cristophe (*San Christoval*), où il est bientôt démoli. — Le *Grand Tinerfe* ne tient plus sur ses ancres; les lames le prennent en travers et le poussent sur la plage de l'Alameda, où la mer furieuse achève son œuvre de destruction. — Presque au même moment, le *Pino*, plus heureux, peut appareiller et gagner le large.

---

— On a dit depuis qu'il s'était échoué sur la côte de Guimar.

« *Vers le soir*, la tempête est à son paroxysme : à huit heures, le brick américain, emporté par une énorme lame, vient se briser sur la tête du môle et disparaît en mille éclats. Les gens de l'équipage, au moment que le navire choque contre la jetée, sautent sur le parapet ou s'accrochent aux manœuvres, et sont recueillis couverts de blessures. Deux de ces malheureux périssent parmi les débris.

« *Neuf heures du soir*. Le vent tourne au nord et continue de souffler par rafales; la pluie devient un déluge; mais quelques navires, qui se trouvent encore sur rade, profitent de l'embellie pour filer leur câble et prendre la haute mer.

« *Dix heures*. La tempête passe successivement au nord, au nord-ouest et à l'ouest-nord-ouest, en se déchaînant avec une extrême violence; toute la ville est inondée, l'eau envahit les maisons, les rues se transforment en torrents, et les eaux, en emportant les pavés, creusent partout des ravins

dangereux. — Le pont du Cabo est emporté, et les communications entre les deux principaux quartiers se trouvent coupées. — J'apprends que la caserne de San Carlos menace ruine, et que les troupes l'évacuent.

« *8 novembre.* Le torrent de *Baranco-Santo* a charrié toute la matinée des cadavres d'animaux : chameaux, ânes, brebis, et débris de toutes sortes; mais c'est dans le grand ravin de *Paso-Alto* que s'est formé le torrent le plus formidable; aussi a-t-il emporté la moitié du bastion de Saint-Michel avec son artillerie. — Une partie de la forêt qui couvrait le versant de la montagne où le ravin prend naissance a été abattue par l'ouragan et charriée par les eaux; des troncs de laurier et d'autres grands arbres déracinés sont venus grossir cette avalanche, et la débâcle, en arrivant sur la côte, a sapé les fondements du bastion.

## VIII

« Tous les jardins de Sainte-Croix sont dévastés, et plusieurs n'offrent que des monceaux de ruines.

« Les nouvelles qui nous parviennent de l'intérieur sont des plus alarmantes; on parle d'une quarantaine de personnes noyées dans la vallée d'Orotava. — De grâce, cher Auber, donnez-moi signe de vie, parlez-moi de votre famille, de nos amis!

« Un homme arrive en cet instant de Candelaria, et nous apprend que la chapelle de la Vierge a été envahie par les eaux, que l'image miraculeuse a disparu dans le torrent, qui a emporté le château fort, avec sa poudrière et ses canons. Le sergent *Castillano* a péri avec sa femme et ses cinq enfants.

« Les pertes sont immenses à la Laguna : ces beaux champs qui promettaient une riche récolte sont anéantis; les torrents ont

tout balayé, granges, greniers et moulins. La plaine est sous l'eau, et l'on n'aperçoit plus que de loin en loin la cime des grands arbres, quelques pans de murs et les toits des chaumières. Les communications avec les villages environnants sont devenues très-difficiles. — Ce matin, à la Laguna, onze cadavres ont été retirés du milieu de la fange. — Taganana surtout a beaucoup souffert. Une goëlette française a naufragé sur la côte du Val de Guerra, et l'équipage a été englouti.

« Cette épouvantable tempête a présenté tous les caractères d'un véritable cyclone : j'ai remarqué, pendant sa durée, les mêmes phénomènes que j'avais observés aux Antilles; le vent, qui a commencé à souffler du sud-ouest, a fait le tour du compas, comme disent les marins. Un ras de marée a terminé cette tourmente, et de même qu'aux Antilles, les plages se sont couvertes de poissons morts.

« Dès que vous m'aurez donné de vos nouvelles et que les chemins seront praticables, renvoyez-moi mon *Herreno*; je crains pour

---

mon cabinet, pour mes livres, mes papiers, mes collections et mes hardes, car si la tempête a été aussi furieuse à Orotava que de ce côté de l'île, tout cela aura bien souffert dans le vieux manoir.

## IX

« 20 novembre 1826. J'ai su indirectement, il y a quelques jours, cher Auber, que vous étiez sain et sauf, ainsi que votre famille : pourquoi donc, après le grand désastre qu'on a éprouvé dans toute l'île, ne m'avez-vous pas encore rassuré vous-même ?

« Mardi dernier, la corvette *la Cronstad*, capitaine Lucke, est venue mouiller sur la rade de Sainte-Croix. Ce bâtiment appartient à la marine russe et va entreprendre un voyage de circumnavigation ; le botaniste de l'expédition est le fils du professeur Mertens, de Brême. — Ce jeune savant, qui connaît les relations d'amitié que j'entretiens avec

son père, se disposait, en mettant pied à terre, à aller me rendre visite à Orotava, lorsque le hasard nous fit rencontrer sur le môle de Sainte-Croix. Mertens m'exprima sa satisfaction dans les termes les plus affectueux.

« A la vue des montagnes qui entourent la ville, il me dit en riant : *Lorsqu'on va faire le tour du monde, on ne peut séjourner longtemps dans les divers pays où l'on relâche, sans s'exposer à rester plus qu'Ulysse en voyage. Le commandant ne m'a accordé que vingt-quatre heures; sachons donc profiter des instants que nous avons à passer ensemble, et poussons vite une pointe vers ces rochers qui bordent la baie.* — La proposition fut acceptée tout de suite, et il fut convenu en outre que le lendemain, au point du jour, nous irions visiter les alentours de la Laguna.

« Nous prîmes aussitôt la direction du ravin Paso-Alto; le soleil venait de disparaître; mais la lune, sous ce beau ciel des Canaries, jetait assez de clarté pour distinguer les objets et recueillir quelques plantes. — Mertens

était dans la joie; cette herborisation nocturne avait son côté original, et nous l'exécûmes à l'instant. — Un vieux palmier, près duquel nous passâmes d'abord, transporta d'admiration mon botaniste; puis, à mesure que nous avançons dans le ravin, des *Plocames*, des *Euphorbes*, des *Kleinies* vinrent grossir son herbier. — A neuf heures du soir, nous étions de retour en ville, et Mertens passa la nuit chez moi.

« Le lendemain, je le conduisis à la Laguna; mais arrivés sur les bords de la plaine, nous reconnûmes qu'il était impossible de pénétrer jusqu'à la forêt. — Les champs étaient encore inondés et témoignaient des désastres de l'ouragan. — Nous prîmes alors la direction de *San Diego del Monte* pour visiter le bosquet de l'ancien couvent. — Après bien des détours par des sentiers presque impraticables, où nous nous embourbions à chaque pas, nous arrivâmes sur les premières pentes de la montagne. Mertens alors resta ravi à la vue des grands arbres d'un aspect tout nouveau pour lui; il ne se lassait pas d'admirer les hautes bruyères,

le dragonnier du monastère, les belles laurinéés et toute cette végétation luxuriante que les moines ont su conserver dans la fraîche oasis de leur tranquille retraite.

« Mais il nous fallait reprendre le chemin de Sainte-Croix et profiter des dernières heures de cette belle journée, pendant laquelle nous jouîmes de la vue du Pic de Teyde et du panorama qui se développe depuis les montagnes de l'Esperanza jusqu'à la forêt de la Mercedès. — A la nuit, j'accompagnai mon jeune ami à bord de la corvette; le commandant me fit le meilleur accueil. Je remarquai dans son salon, décoré avec beaucoup de luxe, un superbe tableau représentant l'empereur de Russie, en costume de colonel de son premier régiment des grenadiers de la garde. — Le jeune czar est certes un des plus beaux hommes du Nord.

« Après m'être séparé du commandant, nous passâmes dans le poste des officiers, qui me firent la réception la plus cordiale, surtout quand ils apprirent par Mertens que j'avais servi dans la marine impériale. Nous

---

fraternisâmes avec d'excellent champagne, et avant de nous quitter, chacun voulut me laisser un souvenir : un lieutenant m'offrit sa pipe; un enseigne, un paquet de tabac de Turquie; un élève, sa bourse à tabac. La Russie européenne conserve encore bien des coutumes asiatiques.

« Il était près de dix heures du soir lorsque je quittai la corvette; les adieux de Mertens furent des témoignages de l'amitié la plus franche; il me promit de m'écrire dès son retour en Europe. Fasse le ciel qu'il se réalise<sup>1</sup>!

« Je viens d'écrire au vieux Mertens, et lui envoie la relation de ma rencontre avec son fils.

---

<sup>1</sup> Mertens est mort pendant la campagne de la corvette : les belles observations de ce regrettable botaniste, sur les grandes ombellifères du Kamtchatka, ont été publiées avec les superbes dessins qui ornent l'Atlas du voyage.

## X

« *Novembre 1828.* Je ne vous ai pas écrit, cher Auber, par le dernier courrier, attendu que j'étais à l'Esperanza, d'où me voilà de retour.

« Webb est un excellent compagnon; sa conversation est des plus intéressantes; on s'instruit en causant avec lui. Que de projets d'excursions pour cet hiver et le printemps prochain! Nous en causerons plus tard.

« Maître Naudo, que Webb a amené avec lui de Barcelone, est un personnage fort peu sympathique, avec lequel il n'y a rien à gagner, et qui ne connaît guère que la chimie des apothicaires.

« Jusqu'ici, nos excursions botaniques n'ont pas été très-fructueuses; la sécheresse a tout brûlé; les arbres seuls bravent encore, sur la terre dépouillée de verdure, le souffle dévastateur du vent d'Afrique. — L'autre jour, nous pûmes herboriser aux alentours

d'*Agua Guillen*, petit ruisseau au milieu d'un restant de forêt. La pauvre source, à demi desséchée, laissait échapper à peine un maigre filet d'eau; mais nous pûmes au moins nous reposer à l'ombre des lauriers et des grandes bruyères. C'est le seul endroit où nous avons recueilli quelques jolies plantes.

« *Guimar, 20 novembre.* Depuis huit jours, nous sommes à Guimar; notre première excursion s'est effectuée dans le grand ravin de Badajos, où nous avons passé toute une journée. La végétation y est magnifique, et j'y ai ramassé plusieurs plantes que je ne connaissais pas encore. — Les vents d'Afrique ont amené de ce côté de l'île des oiseaux curieux; ce sont des échassiers de la tribu des coureurs (*Cursorius Isabellinus*); j'en ai tué trois.

« Au milieu de mes nombreuses occupations, il m'a été impossible de vous consacrer quelques instants; favorisées par un temps à souhait, nos herborisations dans cette vallée n'ont pas été interrompues depuis notre arrivée. Nous rentrons le soir au gîte

pour sécher nos plantes, empailler nos oiseaux, écrire quelques notes. — Avant-hier, je gravis les hautes pentes de la vallée, et j'atteignis la crête des montagnes (*la Cumbre*), d'où l'on aperçoit les deux versants de l'île ; mais au milieu de la brume qui m'entourait, je ne pus distinguer l'Orotava.

« J'étais loin de m'attendre à des herborisations aussi fructueuses, surtout après avoir laissé la végétation dans un si triste état aux alentours de Sainte-Croix et de la Laguna. Ici, nous sommes presque au printemps. Nous avons trouvé un joli petit arbre de l'aspect d'un poirier <sup>1</sup>, dont le nom vulgaire de *Peradillo* lui est parfaitement appliqué. Cette espèce ne peut tarder de disparaître de la Flore canarienne ; les bergers la détruisent impitoyablement pour donner de la pâture à leurs bestiaux, prétendant que son feuillage engraisse les moutons. — Dans le ravin del Agua, j'ai admiré les grands *Arbousiers* des Canaries <sup>2</sup>, qui forment un beau

---

<sup>1</sup> *Celastrus cassinoides* de Lhéritier.

<sup>2</sup> *Arbutus Canariensis*.

---

groupe d'arbres verts d'un superbe feuillage, chargé de fruits orangés et de jolies fleurs. — Vers la côte, croît un sonchus, dont les feuilles sont couvertes de glandes et transparentes comme celles qui se forment sur la Glaciale. — Je cite en note plusieurs autres plantes rares <sup>1</sup>.

« Je ne vous dis rien maintenant d'une foule d'autres espèces que vous ne verrez qu'en squelette et que j'ai eu le plaisir de voir dans toute leur fraîcheur.

« Nous partirons probablement demain pour Chasna. Adieu.

---

<sup>1</sup> *Linaria scoparia* de Broussonet. Cette plante abonde sur la *Montañeta de los Guires* (le mamelon des Vautours).

Nous recueillîmes en outre, vers la haute région, un *lotus*, l'*ouonis* à longues feuilles, la *centaurea arguta*, belle espèce de la Cumbre; l'*olea excelsa* ou palo-blanco, une belle variété de mocan (*visnea mocanera*) et un *cerastium* que je ne connais pas.

## XI

« *Chasna*, 24 décembre 1828. Cette année, mon ami, point de gros soupers avec votre petite famille; l'histoire naturelle est venue interrompre cette bonne coutume. Nous poursuivons notre voyage vers l'occident de l'île, et nous nous rapprochons de plus en plus de la belle vallée que vous habitez. Peut-être pourrais-je bientôt vous revoir. — C'est aujourd'hui le 24 décembre, mais la *noche buena* de Chasna diffère beaucoup de celles si joyeuses que nous avons souvent passées ensemble.

« Le village de Chasna, où je me trouve maintenant, est situé à plus de 1600 mètres au-dessus du niveau de la mer : les conquérants de Ténériffe ne l'auraient pas appelé *Villaflor* s'ils l'avaient visité dans cette saison. — Nous sommes entourés d'un nuage de brume que les rayons du soleil n'ont pu traverser de toute la journée. Il fait un froid

très-vif, et notre thermomètre anglais marque 45° F. — Renfermés dans le salon du marquisat de las Palmas, et réunis autour d'un *brasero*, après avoir mis sous presse les plantes de notre herborisation, chacun de nous s'occupe de son mieux : Naudo analyse l'*agua agria* d'Ucanca et fait sentinelle près de son fourneau; Webb prend des notes et pose des étiquettes. Notre laboratoire a tout l'air d'un cabinet d'alchimiste, et les gens du pays nous prennent pour des fous ou des sorciers. — De tout côté ce ne sont que volumineux herbiers, des tas de papiers empilés contre les murs et d'énormes pierres qui les maintiennent sous presse. Ici, des échantillons de roches, des basaltes, des trachytes, des obsidiennes des montagnes du grand cirque qu'entoure le Pic de Teyde (*las Cañadas*); là, sur la grande table du salon, un pêle-mêle de livres, d'instruments, de bêtes, de bocaux d'alcool, remplis de lézards, d'araignées et de champignons; puis des pipes, du tabac, des cigares, et dans le même désordre, toute une miscellanée de choses les plus disparates; enfin là-bas, sur une autre table, un

gros jambon salé qui va finir par nous faire boire tout le vin du marquisat. — Un peintre pourrait tirer de tout ce chaos le sujet d'un tableau fort original. — Mais adieu, nous allons nous mettre à table.

« *Chasna, décembre 1828.* Il fait froid à Chasna dans cette saison, je vous l'assure, cher Auber; depuis notre arrivée dans cette haute station, nous n'avons eu encore que quelques beaux jours. L'air est sec dans la journée, mais le soir le serein tombe comme une bruine. Ordinairement les nuits sont très-froides, le ciel est pur, et les étoiles brillent de tout leur éclat. — Le temps est assez beau le matin, lorsque les crêtes des montagnes sont dégagées de vapeurs; j'aperçois toujours en me levant des masses de nuages qui bornent l'horizon vers le sud; mais à mesure que le soleil s'élève et acquiert plus de force, de légères vapeurs commencent à flotter sur la cime des monts et se groupent sur les hautes crêtes du *Sombrerito*, point culminant de la haute chaîne de sommités au pied de laquelle nous sommes établis.

« Le *Sombrerito*, qui se dresse comme un

géant au-dessus de Chasna, est terminé par un petit plateau. — Voilà maintenant, tandis que je vous écris, le brouillard qui descend dans la vallée, après s'être étendu sur toute la région supérieure; il va bientôt couvrir la forêt de pins de notre voisinage; la brume s'épaissit toujours, et nous ne pouvons déjà plus distinguer les maisons du village. Un rideau de nuages nous cache tous les objets; parfois ce voile de vapeurs n'atteint que les premiers versants des montagnes, mais par intervalles les rafales des vents du nord l'étendent jusqu'au delà de Chasna, et l'horizon de la mer nous reste caché. Cependant cet état de l'atmosphère a ses variations; dans la journée, on découvre un ciel bleu, transparent, limpide; le soleil resplendit, et sa bienfaisante chaleur vient vivifier la nature; puis, un instant après, le brouillard recommence tout à coup, la température baisse, l'air devient plus vif, et une bise froide nous rallie tous autour du *brasero*.

« Il est impossible dans cette saison d'entreprendre une excursion au Vieux Pic (*Pico Viejo* ou *Pico Quebrado*); les journées sont

trop courtes, et nous n'aurions pas le temps de retourner au gîte. Coucher à la belle étoile au milieu du *Cañadas*, ce serait s'exposer à geler de froid.

« *Chasna*, 26 décembre 1828. Le grand cirque des *Cañadas*, cette mère du *Pic*, comme l'appelait *Escolar*, présente le spectacle le plus grandiose, vu du *Sombrerito* ou du col d'*Ucanca*. Rien de plus imposant que le *Teyde* se dressant comme un immense dôme au-dessus de ce sol bouleversé. Un nuage de brume nous cacha un instant ce pic majestueux; seulement la haute cime du *Piton* perçait par intervalles à travers le rideau de vapeurs. — Mes compagnons admiraient pour la première fois cet imposant tableau, et leur silence témoignait de leur profonde impression.

« Nous avons trouvé, dans le bois de pins des alentours de *Chasna*, un champignon curieux : les gens du pays lui donnent le nom de *Tourma*. Je vous en envoie un petit panier par le porteur de ma lettre. Voici la manière de s'en servir : on le fait chauffer quelques minutes sous la cendre, pour qu'il

se ramollisse; ensuite on le sépare en deux morceaux, et l'on met une pincée de sel sur chaque moitié, qu'on frotte l'une contre l'autre, et l'on mange chaud. C'est très-appétissant; vous m'en direz des nouvelles; pour moi, j'en suis très-friand, et j'ai mis en quête deux ou trois gamins du village pour m'en fournir une provision tous les soirs. C'est un mets très-échauffant que les *Tourmas*, je vous en avertis; il faut boire sec après en avoir mangé; puis on va se coucher là-dessus. — Bonsoir.

## XII

« *Buenavista*, 19 janvier 1829. Nous quittâmes Chasna il y a deux semaines, car le poste n'était plus tenable; ce fut à Adeje que nous nous réfugiâmes d'abord, lorsque la neige commença à couvrir les montagnes; mais arrivés à la *Casa fuerte*, la pluie nous a retenus plusieurs jours au gîte sans pouvoir

sortir. Toutefois, notre séjour dans ce vieux manoir, qu'occupa une des grandes familles de la conquête, a été mis à profit : nous avons mieux réglé nos collections, et j'ai pris beaucoup de bonnes notes dans les curieuses archives de la Casa fuerte. — Deux ou trois jours de beau temps nous ont permis de visiter les environs, et surtout le grand ravin de l'Enfer (*el Barranco del Infierno*), un des plus profonds et des plus intéressants de l'île.

« Avant-hier, nous quittâmes le manoir et pûmes coucher dans la vallée de Tamaymo, après avoir traversé une multitude de ravins. — Hier matin, nous nous sommes remis en route avec notre caravane, composée de deux chameaux, trois mules et deux ânes, car Webb n'épargne rien pour ses commodités. Nous fîmes une première halte à Santiago, et après avoir franchi les montagnes de l'ouest par le col de Bolico, nous sommes descendus, par une pluie battante, dans l'agreste vallon du Palmar, pour nous rendre à Buenavista.

« *Buenavista, 30 janvier 1829.* Hier,

cher Auber, nous explorâmes la pointe de *Teno*, où nous avons passé deux jours. C'est un jeune berger qui nous servait de guide, intrépide gaillard de vingt ans, qui nous a fait passer par des chemins de chèvres, où le moindre faux pas aurait pu nous précipiter dans des abîmes. — En pénétrant dans le groupe de montagnes qui forme le promontoire de *Teno*, ce ne sont plus que des rochers à pic, des escarpements formidables, des gorges d'une épouvantable profondeur, flanquées de berges inaccessibles. — « C'est  
« le chemin du rocher (*camino del risco*),  
« nous disait le jeune guide; *les vieux n'y*  
« *passent plus.* »

« Après mille détours, nous atteignîmes enfin la cime de la montagne et découvrîmes alors la côte de *Teno*, avec les terres du marquis de Celada, et l'île de Gomère, que nous avons en face, de l'autre côté du petit bras de mer qui la sépare de Ténériffe. — La descente fut rude, mais nous arrivâmes sans accident.

« Vous dire toutes les belles plantes que nous avons recueillies me serait impossible,

---

car elles ne sont pas encore toutes classées; je puis vous assurer seulement qu'on oublie bien vite les fatigues de la route en présence de cette belle végétation. Je me contenterai maintenant de vous citer cette Euphorbe si éclatante par ses fleurs ou plutôt ses bractées florales d'un rouge carmin, et que l'on désigne sous le nom de *Tabaiba majorera*<sup>1</sup>. — On la rencontre à Teno, au milieu des haliers impénétrables que forme la grande euphorbe canarienne<sup>2</sup> au port gigantesque de ce côté de l'île, et ressemblant de loin à un énorme candélabre de plusieurs branches. — Là, croissent aussi beaucoup d'autres plantes rares, l'élite de la Flore de la région maritime. — La récolte n'a pas été moins intéressante le long des rochers qui bordent le littoral. Teno est la Terre promise du botaniste, et nous sommes enchantés de notre excursion. — Nous ne quitterons pas Buenavista de si tôt; il nous reste à parcourir la forêt de *los Silos* et la côte de *Taco*. Adieu.

---

<sup>1</sup> *Euphorbia atropurpurea.*

<sup>2</sup> *Euphorbia Canariensis.*

## XIII

« *Lancerotte. ARECIFE. 10 juillet 1829.*

Durant les cinquante-cinq jours que nous avons passés à Lancerotte, cher Auber, nous avons parcouru cette île dans tous les sens, des montagnes de Fumara aux montagnes *del Fuego*, ou si vous aimez mieux, du cap Farion au détroit de la Bocayna, puis des plages de Rubicon à l'anse de Janubio, etc. — J'ai visité tour à tour les vallées de Haria, Maguez, Temisa, le grand cratère de la Corona, les mamelons volcaniques de Guatifay et des helechos, la côte des salines, les plaines envahies par la grande éruption de 1730, qui couvrit le tiers de l'île; enfin nous avons parcouru les plaines désertes de Mala et de Guatiza, le *mal pais*, si bien nommé; nous avons visité les bords encore brûlants des volcans qui s'ouvrirent passage en 1824 et surgirent au milieu de cette longue série de bouches volcaniques et de mamelons que des

éruptions successives ont élevés au-dessus de ces nappes de laves et de tous ces amas de scories. Je ne vous dis rien encore d'une excursion aux ruines cyclopéennes de Zonzamas, ni d'une autre à l'île de Graciosa, où j'ai passé tout un jour seul comme Robinson. Nous en parlerons plus tard.

« A Lancerotte, nos principales explorations eurent lieu à la fin de mai et au commencement de juin, de sorte que nous avons trouvé la plupart des plantes encore en fleur ou en fructification.

« J'ai dressé une carte de l'île : c'est un croquis à vol d'oiseau sur lequel j'ai essayé de rendre à grands traits les principaux accidents du pays le plus volcanisé du globe. — Je vais tâcher de vous en donner un premier aperçu.

« Les montagnes de Jamaro, qui dominent le long de la côte septentrionale de Lancerotte, se rattachent très-probablement à une ancienne chaîne de sommités qui s'étendait du nord-est au sud-ouest, et traversait l'île dans toute sa longueur. — Des révolutions volcaniques survenues à différentes époques

auront démembré ce système de montagnes, dont on voit encore de grands fragments sur les points les plus bouleversés, tels que ces séries de mamelons, de pics et de buttes cratériformes, qui suivent, sur des lignes parallèles, la direction de la chaîne démantelée.

« L'examen des volcans de Lancerotte m'a fourni en outre d'autres remarques importantes, qui lient l'histoire physique de cette île à celle de tout l'archipel canarien et donnent lieu à des probabilités sur les effets de la tourmente géologique qui a bouleversé ce pays. — Les montagnes de Famara s'affaissent vers le centre de l'île pour former une vaste plaine mamelonnée : leur crête, qui se prolonge du nord-est au sud-ouest, depuis le cap Farion jusqu'au-dessus de Tegniza, suit la même direction que les montagnes d'Anaga à Ténériffe, qui de la pointe de ce nom se ramifient jusqu'à Teguiza. Si sur la carte de l'archipel on tire une ligne du cap Farion à la pointe de Montana Roja, la plus occidentale de Lancerotte, les séries de mamelons et de pics volcaniques qui accidentent d'une manière si singulière la partie basse de l'île,

se trouveront dans cette direction ou formeront avec cette ligne des parallèles très-rapprochées. — En prolongeant cet axe vers le sud-ouest, la ligne passera par le pic de Ténériffe et coupera la Gomère et l'île de Fer. Son prolongement vers le nord-est aboutira au continent d'Afrique, par le cap de Gêr, où se terminent les montagnes du Maroc occidental. — Il semblerait donc, d'après ces observations, que les montagnes de l'ancien Atlas et celles de l'archipel canarien dépendent d'un même système orographique. — Les îlots de Graciosa, Montaña-Clara, Roquete et Alegranza, qui sont situés dans cette direction, signalent le prolongement sous marin; les feux volcaniques qui, à différentes époques géologiques, s'ouvrirent passage le long de cette longue crevasse, ont continué d'exercer leur action. Quelques points encore en activité reprennent de temps à autre toute leur puissance : tels sont, à Ténériffe, le pic de Teyde et le grand cirque des Cañadas qui l'entoure, les solfatares des montagnes *del Fuego*, à Lancerotte, les cratères qui s'ouvrirent en 1730

dans la même île, et les éruptions en 1824.

« Un mot maintenant sur l'ensemble de cette terre où aborda, dit-on, Lancelot de Maloysel, et que les chapelains de Jean de Bethencourt, votre compatriote, ont toujours appelée l'île *de Lancelot*.

« La partie envahie par la grande éruption de 1730 est restée presque impraticable : figurez-vous une immense nappe de lave vitrifiée, où la matière volcanique se montre encore avec toutes les boursouflures et les mille aspérités qui se formèrent au moment qu'elle se refroidit. — Partout des crevasses, des fondrières à se rompre bras et jambes. Cette inondation de laves, qui couvre presque un quart de la surface de l'île, est le résultat de sept années d'éruptions successives et continues. Treize hameaux du village furent engloutis dans cette débâcle épouvantable. — Nous avons pourtant traversé tout ce *mal pais* en deux directions différentes, la première fois pour visiter les cratères de 1824, dont la lave a coulé en torrents sur celle de 1730, et la seconde fois pour parvenir au sommet de la montagne *del Fuego*.

« Diverses séries de mamelons ou buttes volcaniques restèrent isolées au milieu de cette mer de feu, qui déborda sur la côte du nord en deux formidables torrents. A cette inondation ajoutez celle des sables et des scories qui couvrirent une étendue considérable; représentez-vous, sur la côte, des dunes mobiles, des plages nues, des plaines arides et désertes, où le *Prenanthes spinosa* et quelques autres chétives espèces végètent comme à regret, et vous aurez alors une idée du triste et désolant aspect de la plus grande partie de Lancerotte.

## XIV

« *Fortaventure (Puerto-Cabras), 20 juillet 1829.* Nous partîmes de Lancerotte il y a neuf jours, et grâce à un vent favorable, nous arrivâmes à Puerto-Cabras en quelques heures. Nous n'avons pas tardé de nous mettre en route pour l'intérieur de l'île, en

nous dirigeant d'abord sur Antigua, à travers les plaines sablonneuses de Triquibijate et de Hampuyanta. Un vrai Sahara.

« Le lendemain de notre arrivée à Antigua, je fus visiter les environs de Tuineje et les terrains gypseux qu'on y exploite. Le gypse cristallisé est presque superficiel. La route est longue et ennuyeuse; mais près du village de Tucamanita, j'eus le bonheur de tirer plusieurs coure-vite et une outarde à jabot noir (*Otis hubara*). Cette espèce, à la fois craintive et rusée, montre du courage quand on la blesse. On l'a vue s'élancer contre le chasseur pour le frapper de son bec.

« Les coure-vite sont ces jolis oiseaux couleur isabelle, dont je vous ai déjà parlé; ils portent collier de tourterelle; le dessous de leurs ailes est d'un noir velouté. Ils n'habitent que les terrains secs, aiment les champs labourés et les terres sablonneuses.

« De retour à Antigua, je retrouvais Webb faisant préparer notre souper, qui consistait en excellent gibier : deux belles outardes qu'il venait d'acheter d'un chasseur du pays,

et une cage remplie de *gangas*, la gelinotte des sables, toujours grasse et rondelette. — Le lendemain, nous partîmes pour *la Peña*, en passant par *Santa Maria de Bethencouria*. Le val de Rio-Palma, où nous arrivâmes ensuite, est garni de palmiers et de tamaris; j'y remarquai aussi un grand pistachier, *pistacia Atlantica*. — Rio-Palma est le *val bel et honny* des chapelains de Bethencourt; leur description est exacte, sauf les fruits des dattiers qui n'en portent plus. — A l'exemple du preux chevalier Gadifer de la Salle, nous nous reposâmes aussi un petit, près du ruisseau courant, car nous étions multi-lassés.

« A notre retour, nous fîmes halte à Sainte-Marie de Bethencouria, où nous vîmes encore plusieurs maisons de construction gothique qui datent de l'époque de l'établissement des aventuriers normands à Fortaventure. Bethencouria n'est plus aujourd'hui qu'une pauvre bourgade isolée; c'est à Puerto-Cabras que se porte tout le mouvement du trafic.

« Nous pensions à aller explorer la pres-

qu'île de Handia, mais la chaleur est insupportable dans cette saison; tout est sec, et le pays n'offre aucune ressource; au surplus, nous sommes satisfaits de nos courses dans la grande terre de Majorata, où régna le roi barbare, comme disaient Boutier et Le Verrier dans leur chronique.

## XV

« *Canaria (Ciudad de las Palmas)*, 29 juillet 1829. Avant-hier, cher Auber, nous avons plié nos tentes pour quitter Puerto-Cabras, et après quelques heures de navigation, nous mouillâmes au grand Tarajal, où nous embarquâmes des passagers qui se rendaient comme nous à Canaria. Vers le soir, nous nous rembarquâmes de nouveau, et à minuit nous doublions la pointe de Handia et naviguions en plein canal.

« Mais le ciel s'était obscurci, et le vent, qui avait renforcé, nous menaçait d'une tour-

mente : heureusement qu'elle dura peu. — Notre pauvre barque, *el Telemaco*, commençait à recevoir de rudes secousses; c'était du gros temps, au dire des marins; les coups de mer se succédaient et inondaient le pont. Tout le monde s'était réfugié dans la cale; six malheureux chameaux, amarrés de l'avant au pied du mât, bravaient seuls la bourrasque.

« De l'arrière, la chambre était encombrée de passagers, couchés pêle-mêle, hommes, femmes et enfants. On jurait, on pleurait, on criait tout à la fois. Les femmes récitaient les litanies, les animaux beuglaient; c'était un brouhaha, un tintamarre indéfinissable, des odeurs nauséabondes, une chaleur à suffoquer et des puces à désespérer un mort. — Je ne vis d'autre moyen de fuir cette infernale cohue que d'aller tenir compagnie sur le pont aux pauvres chameaux.

« Enfin la bourrasque se calma : au point du jour, nous aperçûmes la isleta, et vers sept heures du matin, nous mouillâmes au port de la Luz.

« La barque qui nous a conduits ici va re-



partir pour Ténériffe. Je n'ai que le temps de vous écrire ces lignes et de remettre ma lettre au patron. Adieu.

« *Canaria (las Palmas)*, 10 septembre 1829. Après une expédition dans l'intérieur de l'île qui a duré dix-sept jours, nous voilà de retour à las Palmas, la cité des Palmiers.

« Nous nous dirigeâmes d'abord à Telde, pour nous rendre ensuite à la *Vega de los Mocanes*, où nous nous installâmes durant une semaine dans la charmante propriété de don Francisco Maria de Leon, qui nous avait recommandé à son majordomo. C'est un des sites les plus agréables de l'île; le vignoble s'élève en amphithéâtre depuis la base de la montagne jusqu'au sommet. Au bas, ce sont des cultures et des fleurs, puis l'habitation du maître, avec bosquet, parterre et source d'eau délicieuse. La vue est magnifique, et le paysage des plus attrayants.

« La vallée de Tenteniguada, dans le voisinage de la Vega, nous a fourni une ample moisson de belles plantes. Nous n'avons pas perdu notre temps, et avons mis à profit la bonne fortune.

« La haute région de l'île a été ensuite parcourue dans plusieurs directions. C'est autour du *Pezo de la Nieve* (puits de la neige), dont l'altitude est de 5,842 pieds, que l'action des forces volcaniques se manifeste encore dans toute sa puissance par les grands accidents qu'elle produisit jadis. — Des crêtes escarpées se rehaussent pour lancer l'aiguille pyramidale de *Nablo*, qu'on aperçoit de Ténériffe, dans les temps clairs, comme un géant debout sur la montagne. — Plus loin, dans la direction de cet énorme monolithe, *Bentayga* apparaît comme une forteresse inexpugnable. Ce fut dans ce dernier retranchement que les intrépides Canariens (aborigènes) défendirent en désespérés leur liberté expirante. Du sommet de *Bentayga*, l'île semble minée jusque dans ses fondements; des précipices dangereux longent les crêtes qu'on vient de gravir, et toutes les pentes semblent fuir rapidement vers la côte. — Du côté du sud, le ravin d'*Ayacata* s'enfonce dans un défilé étroit et bordé de rochers qui se surplombent. De l'autre côté, l'abîme est encore plus effrayant : l'œil

plonge dans une gorge profonde, large déchirure qui pénètre dans le cœur de l'île et s'étend jusqu'à la mer. C'est le val de Tejeda : des fermes, dont on était loin de soupçonner l'existence, des groupes de chaumières distribuées çà et là sur les berges les plus accessibles, composent un district d'environ quinze mille âmes. Plus bas, quelques restes d'anciennes forêts ombragent les bords d'un torrent, dont les eaux sauvages vont arroser la plaine de l'Aldea.

« Au nord de Tejeda, le sol est encore entamé par un autre grand ravin qui se dirige vers la côte. La plus affreuse solitude règne dans cette seconde enceinte; aux alentours, tout est bouleversement; mais en arrivant au pied des rochers qui barrent le thalweg, des voix d'homme, des cris d'animaux, des sons de cloche se font entendre : alors si l'on cherche à connaître la cause de ces bruits inattendus, on aperçoit sur les flancs de la montagne les grottes d'Artenara comme des nids d'oiseaux de proie. Ces excavations, habitées par une population assez nombreuse, sont creusées dans le tuf

---

volcanique, à 3,694 pieds au-dessus du niveau de la mer, et sur les bords d'un escarpement de 500 mètres de chute.

« En se plaçant au sommet de Bentayga pour bien comprendre cette orographie presque insaisissable au milieu de l'entassement des rochers, on voit que les parties démembrées du système général forment plusieurs rameaux qui embrassent les grandes anfractuosités du centre. — J'aurai occasion de revenir sur cette étude faite sur place; le temps me presse, et j'ai hâte d'en finir aujourd'hui.

« Nous avons passé deux jours à Tejeda : la Flore de cette vallée est très-intéressante, et la plupart des plantes que nous avons recueillies sont des espèces nouvelles; aussi sommes-nous dans la joie. Adieu.

« *Canaria, novembre 1829.* Cette fois, cher Auber, c'est vers Tirajana que j'ai dirigé mes pas. Ce district est caché au milieu des montagnes et réunit dans son enceinte divers genres de culture. Il y a une centaine d'années qu'on y cultivait encore la canne à sucre; aujourd'hui, c'est la vigne, les

pommes de terre, le maïs, les légumes et les arbres fruitiers d'Europe. — Le bon curé de Tunté, chez lequel j'ai logé, m'a promené par monts et par vaux durant mon séjour dans son village.

« Les plages de Maspalomba, situées à deux lieues plus loin vers la côte, au débouché du ravin de la Galga, sont venues ensuite m'offrir un nouveau champ d'exploration. Je savais que les lagunes qui bordent ce littoral étaient fréquentées par des oiseaux d'Afrique, et je suis allé leur faire la chasse pendant quelques jours; mais cet exercice, trop souvent répété sous une température brûlante, et des stations de plusieurs heures au milieu des marécages, ont fini par altérer ma santé. J'ai regagné un soir la grange hospitalière harassé de fatigue et hors d'état de continuer mes courses. Du reste, toutes mes provisions étaient épuisées, et le *gofio* et le poisson salé de ces insulaires n'auraient pu rétablir mon estomac délabré. — J'ai donc laissé Maspalomba pour me rapprocher de las Palmas, en passant par les hameaux des Carrizal et d'Aguimez. Telde a été ma der-

nière étape, et je suis enfin rentré au gîte après trois semaines d'exploration, la peau bronzée comme un habitant du désert.

« Quelques jours de repos ont suffi pour me rendre la santé, et je n'ai pas tardé de repartir avec Webb pour visiter la partie orientale de l'île. Notre excursion pourrait faire le sujet d'une longue lettre; mais je réserve ma relation pour mes *Miscellanées*, et vous la lirez plus tard, si je n'ai pas occasion de vous la raconter de vive voix. Sachez seulement que depuis deux jours, nous sommes de retour de nos courses et en appareillage. Nos dispositions sont faites pour retourner à Ténériffe, où nous passerons une partie de l'hiver, afin d'aller visiter au printemps l'île de la Palme.

« *P. S.* Le jour de notre départ est fixé; demain nous serons sous voile.

« Doña Maria a fait encombrer notre barque de provisions; nous en aurions assez pour traverser l'Atlantique : des corbeilles de fruits, des petits gâteaux pétris par les nonnes, du vin de Bandama, des dindons de

Terror, et des fromages du *Barranco Santo*. Excellente dame! qui nous a donné jusqu'au dernier moment les témoignages de ses bontés et de son sincère attachement. — Nous nous sommes séparés d'elle avec beaucoup de regret, car elle a déjà atteint un grand âge, et peut-être ne la reverrons-nous plus! Adieu.

## XVI

« *Ile de la Palme, 9 mai 1830.* Depuis que nous sommes établis dans la petite ville de San Miguel de la Palma, devenue notre quartier général, nous n'avons fait encore que quelques excursions dans les grands ravins des alentours. — Le second jour de notre arrivée, nous poussâmes une reconnaissance jusque sur le plateau de Buenavista, qui domine la ville de San Miguel. — Buenavista mérite son nom; on jouit de là d'un très-beau coup d'œil; au fond du plateau s'élèvent les montagnes qui traversent

l'île du nord au sud, et dont les deux versants sont garnis de forêts de pins. La végétation qui tapisse les ravins est ici encore plus luxuriante qu'à Ténériffe et à Canaria. En général le pays est plus boisé.

« Il y a trois jours que nous sommes de retour de notre expédition de Mirafior, dont le nom seul était bien fait pour nous séduire. — Mirafior est une jolie propriété du docteur Rodriguez, située au pied des montagnes et non loin de la ville. — Tandis que Webb herborisait sur les coteaux, je pénétrais dans le beau ravin de *las Nieves*, et après deux heures de marche par des sentiers escarpés, je m'arrêtais au bord d'une belle cascade. Il m'eût été difficile d'aller plus loin : des rochers se dressaient de toute part devant moi et me barraient le chemin. La végétation de ce ravin est superbe; les berges sont couvertes de grands lauriers, et au-dessus dominant les pins des Canaries. Aussi mon herborisation fut aussi riche qu'abondante, et je vous cite en note <sup>1</sup> les principales plantes que j'ai

---

<sup>1</sup> *Laurus Canariensis*, *L. Indica*, *L. barbusana*,

---

recueillies. — Tout était en fleur. Je n'avais jamais vu une espèce plus gracieuse et d'un plus beau feuillage que la hibalbera (*ruscus androgynus*), qui fleurit sur le bord des fleuves et porte un fruit d'un rouge éclatant comme une cerise. Suspendue en guirlandes le long des rochers, elle s'enlace comme une liane sur les arbres voisins. C'est ravissant! Il y a là des ombellifères dont deux espèces m'étaient inconnues et une belle solanée que je n'ai pu cueillir qu'à grand'peine, car elle croît sur le bord d'un précipice qui n'offre aucun point d'appui, et si l'on venait à glisser, tout serait dit... Adieu.

« *Ile de Palma (Argual), 27 mai 1830.* Je suis à Argual depuis hier, et j'ai laissé mon compagnon à San Miguel. Les montagnes que j'ai parcourues d'abord n'étaient couvertes que de bois taillis, et rien ne me rappelait les riches herborisations de la partie orientale

---

— *olea excelsa, crambe strigosa, cineraria palmensis, genista conjesta*, des cytises, des ononis, des hypericons, le *ruscus canariensis* et beaucoup de fougères.

de l'île, ni ses grands ravins si verdoyants où tant de plantes diverses confondaient leur feuillage. Point de forêts aux arbres gigantesques, point de ces fourrés aux magnifiques fougères qui vous transportent d'admiration.

« Au sommet de la Cumbre, j'ai éprouvé un froid très-vif, et le manteau que Webb m'avait fait emporter m'a bien servi. En descendant par les versants opposés, j'ai traversé des bois de pins et de bruyères, qui ne cessent qu'à 400 mètres environ au-dessus des crêtes de la montagne. On ne marche plus alors qu'à travers un pays volcanisé et couvert de scories; toutefois, une végétation assez vigoureuse a pris racine sur ce sol brûlé; les bois verts recommencent, et avec eux, on rencontre de loin en loin quelques beaux arbres avant d'atteindre les champs de *los Llanos*, petit village qui avoisine celui d'Argual.

« Demain, j'irai parcourir les alentours de Tasacorte et les bords de la mer. Après-demain, je partirai pour *la Caldera*. Il me faudra employer deux jours à cette expédi-

tion, car on ne parvient dans le grand cratère que le soir de la première journée. Ce sera encore une nuit de bivac. Le naturaliste Smitz et le baron de Buch passèrent deux nuits, m'a-t-on dit, dans cet immense cirque volcanique, avec un pot de beurre et un peu de biscuit. Je me sens le courage d'y rester plus longtemps s'il le faut, mais avec des provisions un peu plus confortables. Aussi je prends d'avance mes précautions. Adieu.

« *Ile de la Palme (San Miguel), juin 1830.*

Je suis de retour depuis quelques jours seulement de ma grande et périlleuse expédition de la Caldera. Webb, que j'avais laissé un peu souffrant à San Miguel, est tout à fait rétabli.

« Le diable seul peut passer par les affreux précipices qu'il m'a fallu franchir, et je vous assure qu'il fallait l'avoir dans le corps pour oser tenter cette excursion.

« Je partis d'Argual le 29 mai; je me souviendrai toute ma vie de cette date, cher Auber. J'avais avec moi deux guides, que m'avait procurés mon hôte, et qui vinrent

me réveiller dès le point du jour. Mes préparatifs ne furent pas longs, et je suivis mes conducteurs dans le ravin de *las Angustias*, dont le nom n'était guère fait pour me rassurer. — La gorge s'enfonçait entre deux montagnes inaccessibles que couronnaient des rochers crénelés comme des remparts. Après une heure d'un trajet pénible, les bords du torrent que nous suivions cessèrent d'être praticables, et nous fûmes obligés de gravir la falaise que nous avions à notre droite, pour atteindre une corniche de trois pieds de large au plus, qui suivait les contours de la montagne et dominait un précipice d'une épouvantable profondeur. — De distance en distance, la corniche se trouvait interrompue, et le guide qui était en avant, franchissant ce mauvais pas avec un aplomb admirable, présentait l'extrémité de sa lance à son compagnon, resté sur l'autre rebord; je m'aidais de cette rampe pour passer avec lui, le corps suspendu sur l'abîme. J'en tremble encore en y pensant.

« A chaque instant, les obstacles devenaient plus difficiles; mais mes audacieux

---

*Palmeros* marchaient avec une telle assurance et me montraient tant de bonne volonté, qu'entraîné par l'exemple, je poursuivis l'entreprise jusqu'au bout. Du reste, je ne devais pas retourner à Argual par le même chemin, et nos gens me promettaient des sentiers moins dangereux de l'autre côté du ravin. La route seulement devait être plus longue, et la nuit nous aurait surpris en chemin si nous l'avions pris en allant.

« Déjà je commençais à reprendre courage, lorsqu'à un endroit le sentier se rétrécit encore plus, et les deux berges devinrent si rapprochées qu'à peine on apercevait le ciel entre les crêtes des montagnes. Le dernier ouragan avait abattu dans cet endroit un des grands arbres qui couvraient les pentes de la berge, et l'énorme tronc formait un pont suspendu sur l'abîme. Il n'y avait plus moyen de suivre la corniche, il fallait traverser le seul passage que le hasard venait nous offrir, et garder l'équilibre d'un acrobate sur ce pont aérien. — La vue plongeait avec effroi dans le torrent qui roulait au-dessous en luttant contre les roches. Je me risquai

donc avec mes guides, et j'arrivai à l'autre bord sain et sauf. « *Nous n'avons plus qu'une heure de marche* », me dit celui qui allait devant; mais pendant cette heure, deux ou trois fois ma vie tint à un fil.

« Enfin les deux berges commencèrent à s'élargir; nous descendîmes par un sentier tortueux jusque sur la rive du torrent, et parvînmes au pied d'une roche qui se dressait en obélisque à l'entrée du défilé. Contraints de faire un détour pour éviter ce bloc gigantesque, nous avançons encore quelques pas, et tout à coup la Caldera déroule autour de nous sa formidable enceinte.

« Jamais spectacle plus grandiose et plus sublime ne s'était offert à mes yeux : une pyramide de basalte pareille à celle que nous venions de passer, se dessinait au centre du cirque qui nous entourait de toute part; des arbres majestueux avaient pris racine sur les assises des alentours; le plateau de *Tabou-venta*, formé par un amas de grands blocs, était couvert de fougères, de palmiers et de figuiers sauvages. Cette masse de végétation apparaissait isolée au milieu de l'immense

enceinte, comme une île escarpée, couverte de verdure, et sur les talus qui bordaient la berge, une forêt séculaire formait le plus bel ornement de ce vaste panorama.

« Nous établîmes notre bivouac sous un pin dont les immenses rameaux auraient abrité toute ma caravane, et du tertre où je m'assis, un air pur et frais m'apportait l'odeur balsamique des plantes des alentours. — A une délicieuse soirée succéda la plus belle nuit. La partie du firmament que je découvrais du fond du cirque formait un cercle étoilé au-dessus de ma tête, et les hautes cimes du pourtour semblaient soutenir cette resplendissante coupole. — Il faut avoir écouté le bruit lointain de la cascade, le mugissement du torrent, les frémissements harmonieux du feuillage, avoir entendu le cri des chèvres se perdre d'échos en échos dans les gorges de la montagne, pour comprendre tout le charme extatique dont je jouis durant ces heures de repos.

« Cependant mes yeux fatigués d'une longue veille finirent par céder au sommeil, et je m'endormis autour du foyer qu'avaient

allumé mes guides pour notre frugal souper.

« La bise du matin me réveilla ; mais le majestueux tableau que j'avais admiré la veille restait caché sous un voile de vapeurs. J'entrepris néanmoins une herborisation dans les environs, et l'aurais poussée plus loin, si la brume n'était devenue si épaisse que mes guides me conseillèrent de revenir sur mes pas. Il était temps de nous remettre en route pour retourner à Argual : le défilé d'*Adama-cansis* vint nous offrir un chemin plus facile, et à dix heures du soir, j'étais de nouveau installé chez le bon curé.

« *San Miguel de la Palma, juin 1830.*  
Une semaine après ma rude expédition de *la Caldera*, j'en entrepris une autre sur les plus hautes cimes de l'île. — Du point culminant où je parvins (7,234 pieds), l'effrayant cratère m'apparut sous un nouvel aspect. Les énormes rochers basaltiques qui accidentent le sol de ce grand cirque ne paraissaient plus à mes yeux que des buttes isolées et comme perdues dans les profondeurs de l'abîme ; l'arbre aux immenses rameaux, qui

m'avait prêté son abri, se dessinait comme un buisson sur les bords d'un ruisseau, et ce ruisseau était le torrent impétueux que j'avais vu tomber en cascade et s'épancher en larges nappes sur les roches du grand ravin.

« Mes observations sur la géologie de l'île de la Palme peuvent se résumer en disant que cette terre volcanique s'offre encore aujourd'hui telle qu'elle fut à son origine, c'est-à-dire creusée jusque dans ses fondements par un des plus grands cratères connus. Le fond de cet abîme n'a pas moins de 2,257 pieds au-dessus du niveau de l'Océan; son diamètre est d'environ une demi-lieue; le cirque de montagnes qu'embrasse ce cratère primitif constitue un massif puissant que les feux souterrains firent surgir du sein des mers, et cette masse, en s'affaissant vers le centre, donna naissance à *la Caldera*. Ce fut probablement à l'époque de cette tourmente géologique, et au moment qu'apparut à la surface des eaux cette épouvantable formation, que les forces volcaniques, réagissant autour du foyer par les flancs du massif, produisirent cette large et longue déchirure

qu'on appelle le ravin de *las Angustias*, qui débouche sur la côte du sud-ouest et coupe le grand massif de l'île en deux parties, depuis la Caldera jusqu'au rivage.

« L'énorme masse qui se souleva se fendit de toute part; de longues déchirures se firent sur les pourtours, en rayonnant du centre à la circonférence, et donnèrent naissance aux nombreux ravins, dont quelques-uns commencent au sommet du massif et suivent jusqu'à la base, en accidentant les versants extérieurs.

« Lorsque la nature eut achevé ce grand travail de formation, et après plusieurs siècles de repos, l'île put recevoir des produits d'un autre ordre; les plantes couvrirent bientôt cette terre volcanisée, pour s'y distribuer suivant les altitudes et l'exposition des lieux. Mais celles qui croissent dans la Caldera ne suivirent aucun ordre de distribution : la température dans cette enceinte est presque invariable en toute saison, et les végétaux se trouvent là abrités comme dans une serre chaude; ils ne se groupent pas d'après la loi des hauteurs respectives et des différences

de température. De là cette singulière anomalie qui présente le pêle-mêle de plantes et d'arbres divers, mais qui pourtant s'harmonise avec le bouleversement du sol et fait de ce site un des plus curieux du globe.

« *P. S.* Nous repartirons bientôt pour Ténériffe, et nous nous arrêterons à l'Orotava, pour passer quelques jours auprès de vous, avant d'aller nous embarquer à Sainte-Croix. — Notre départ pour l'Europe est définitivement arrêté. Adieu. »

## XVII

Cette correspondance épistolaire adressée à mon ami A. Auber, durant six années de mon premier séjour aux Canaries, je la continuai jusqu'à sa mort, pendant mes courses en Europe avec Webb et au commencement de ma résidence à Paris; mais j'ai pensé qu'il était inutile de la reproduire ici, attendu que la plupart de mes lettres traitent de

---

choses peu en harmonie avec les *Miscellanées épistolaires* qu'on va lire, et qui ne sont que des résumés de mes *Souvenirs intimes*.

Quatorze années environ de résidence dans la capitale furent presque toutes employées à la publication de l'*Histoire naturelle des îles Canaries*, dont je rédigeai pour ma part près de six volumes. Beaucoup d'autres travaux littéraires m'occupèrent à cette époque, qui fut celle où la Société de géographie de Paris me nomma son secrétaire général. Je fus donc chargé, en cette qualité, de rapports annuels sur les progrès de la science et des comptes rendus sur les nouveaux ouvrages scientifiques, voyages, explorations, etc., offerts à la Société. Parmi mes différentes publications, je cite ici en note<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> *De la pêche sur la côte occidentale d'Afrique*, etc., 1 vol., publié sous les auspices de MM. les ministres de la marine et du commerce. — Cet ouvrage, entièrement épuisé, fut publié à Paris en 1840, et rentre par conséquent parmi ceux de l'époque de ma résidence dans la capitale.

*De la pêche sur les côtes de l'Algérie*. 1 vol.

celles qui appartiennent à cette époque où mes devoirs de secrétaire général et mes relations scientifiques m'imposèrent une tâche fatigante qui épuisa mes forces.

---

Paris, 1844. — Même observation que pour l'antérieur.

*De l'acclimatation en Algérie des principales essences des forêts canariennes.* — Bull. de la Société d'acclimat. de Paris. Sept. 1860.

*De l'acclimatation et de la domestication des animaux et des plantes.* — Chez Béthune et Plon. Paris, 1840.

*Réorganisation du jardin d'acclimatation de l'Orotava.* Bull. de la Soc. d'acclim. Sept. 1862.

*Nouveau Système de pêche.* Juin 1862. — *Revue maritime et coloniale*, et traduction espagnole, présentée à la Commission permanente des pêches par D. Cesareo Fernandez. Madrid, 1860.

*Navigation et grande pêche*, faisant partie des *Cent Traités*. Paris, 1846. Chez Béthune et Plon.

*Études sur les pêches maritimes.* 1 vol., chez Challamel. Paris, 1875.

*Oiseaux voyageurs et poissons de passage.* 2 vol. in-8°, chez Challamel. Paris, 1876.

*Mes oiseaux chanteurs.* 1 vol. Paris, 1877, chez Challamel.

*Vitalité des mers.* Marseille, chez Barlatier, 1878. 1 vol. in-8°.

*Antiquités canariennes.* 1 vol. in-4° carré, avec 20 planches. Paris, E. Plon et C<sup>ie</sup>, 1879.

---

Le ministère du commerce et celui de la marine, à la tête duquel se trouvait alors l'amiral de Mackau, mon ancien camarade dans la marine impériale en 1809, m'avaient chargé d'une exploration des côtes de la Méditerranée occidentale, pour compléter mes études sur les pêches, et pendant trois années, dans la saison favorable, je parcourus tout le littoral de l'Italie du nord, celui de la France et de l'Espagne méridionales, et quelques parties du Maroc et de l'Algérie. — Les divers rapports que j'adressai au ministère, et mes nombreuses notes sur ces explorations, m'ont servi plus tard à la rédaction de mes *Études sur les pêches maritimes*.

Peu satisfait de ma position à Paris, en 1847, contrarié dans mes penchants et cherchant toujours, de relais en relais, cette existence stable, tranquille, plus conforme à mes

---

*Journal d'un voyageur*. 1 vol in-8°. Marseille, chez Barlatier.

(Sous presse.) *Plantes et Forêts*. Paris. 1 vol., chez E. Plon et C<sup>ie</sup>.

(En manuscrit.) *Souvenirs intimes, ou Miscellannées épistolaires* de 1820 à 1880.

goûts, et après laquelle je n'avais cessé de courir, je me décidais à accepter la direction du consulat des îles Canaries que m'avait offerte M. Guizot, alors ministre des affaires étrangères et président du Conseil. Je retournerai donc dans cet archipel, d'où probablement je ne sortirai plus.

Il est des entraînements irrésistibles, des destinées qui nous poussent et nous dominent, des situations en désaccord avec nos instincts, nos affections, nos désirs, nos aspirations les plus ardentes. — Penseur avant tout, j'étais toujours entraîné vers l'étude attrayante de la nature ; emporté vers l'inconnu sur le fleuve de la vie, la philosophie de la science m'ouvrait de nouveaux horizons. — Notre esprit n'est pas toujours où nous sommes, et je rêvais un monde idéal. — Il y a dans beaucoup d'individualité deux êtres nés l'un de l'autre, celui du dedans et celui du dehors : je suis de ces natures-là. — Qu'on se figure les tourments de l'homme que ses penchants portent vers un but et qui s'en voit sans cesse détourné. Combien de fois ne me suis-je pas écrié, avant de quitter

cette Babylone où j'avais épuisé mes forces par des travaux incessants : *Quand donc serai-je enfin rendu à moi-même ?*

En revoyant, après une si longue absence, ces îles Fortunées qui me rappelaient tant d'heureux souvenirs, j'y trouvai bien des changements : le pays avait pris un autre aspect ; beaucoup de gens que j'avais connus n'étaient plus de ce monde, et leurs enfants ne leur ressemblaient guère. Toute cette population citadine, autrefois si naïve, si joyeuse, si primitive encore, ne m'offrait plus le même attrait ; plus de franches allures ; l'*Isleño* des villes s'était transformé ; il était devenu méconnaissable en voulant se mettre à la mode, croyant ainsi se civiliser. — J'avais laissé ces bons insulaires vivant dans le laisser-aller d'une douce et tranquille existence, satisfaits du présent et peu soucieux de l'avenir : je retrouvai une autre société où l'intimité et la confiance n'existaient plus ; chacun faisait bande à part ; l'esprit de parti, les passions et les entraînements de la politique avaient tout changé. On ne vivait plus en famille ; les *casinos*, les journaux étrangers et

les gazettes de la localité; le théâtre, les bals, avec rigodons et polka, les concerts, avaient remplacé les danses espagnoles et les attrayantes *tertulias*. Je me trouvais presque dépaycé et ne m'y conformais qu'en compensant par mes relations extérieures le vide qui s'était fait autour de moi.

La position que j'occupais dans le pays me mit en contact avec quelques personnes appréciables et me procura bientôt de nouveaux amis; d'autres distractions vinrent ensuite charmer mes loisirs et marquer la troisième époque de ma vie. — Satisfait d'avoir rempli ma tâche, j'attends d'être arrivé au terme, comme le voyageur fatigué qui envie le repos. — Il en sera ce que Dieu voudra!

# SOUVENIRS INTIMES

## MISCELLANÉES ÉPISTOLAIRES

---

*A Philippe Barker Webb.*

A Paris, 1847.

Cher ami, parti de Cadix, je suis arrivé à Ténériffe après sept jours d'une heureuse navigation, et j'ai revu cette île hospitalière qui fut le premier champ de nos explorations, ces rochers escarpés que nous gravâmes ensemble et cette végétation indigène qui en fait l'ornement. — Dès le matin, le pic de Teyde, dans toute la majesté de sa grandeur, nous avait apparu au-dessus des nuages : à mesure que nous avançons, poussés par une brise fraîche, l'île se développait avec ses montagnes abruptes, ses côtes en falaises et les innombrables ravins qui les découpent. — J'avais alors sous les yeux le gigantesque relief de ces hautes terres, restées dans ma mémoire, et dont les souvenirs m'ont été d'un si puissant secours pour l'exécution du plan en miniature que vous avez dans votre salon.

Après avoir doublé le cap d'Anaga, nous serâmes la côte pour pénétrer dans la barre de

Sainte-Croix, en passant successivement devant les étroites vallées d'Igeste, San-André, Boufadero et Paso-Alto. — Que de réminiscences vous rappelleront ces noms-là ! — La lunette braquée sur les escarpements qui bordent le rivage, je reconnaissais chaque accident de terrain, je revoyais ces grandes euphorbes avec leurs longues tiges droites comme des candélabres, les plocama aux rameaux inclinés, les kleinia aux feuilles cendrées. Le moindre buisson avait son souvenir. — Enfin, nous mouillâmes, et quelques instants après j'étais sur le môle, entouré d'amis qui me serraient la main en me recevant comme un des leurs.

Ce cordial accueil m'a vivement ému ; votre nom a été souvent prononcé, car chez ces braves insulaires, il est inséparable du mien. — Combien de visites, que de questions durant ces premiers jours de mon arrivée ! que de gens qui accouraient à mon hôtel ! — Dix-sept années d'intervalle avaient peu changé certaines physionomies ; la vie s'écoule douce et tranquille dans cet heureux climat. Les ravages du temps n'avaient produit que de légères altérations, et les traits du visage étaient restés les mêmes : quelques rides, des cheveux gris, des fronts chauves et des cheveux blancs chez quelques-uns ; mais chez les femmes, quels changements, grand Dieu ! L'obésité dissimulait un peu les rides, mais la plupart semblaient parcheminées par la maigreur. — La marquise de Saint-André, malgré ses trois quarts de siècle, se

---

pommade, se blanchit, se peinture, s'embéguine et se fanfreluche; sa sœur donne des soirées et fait danser la jeunesse.

Quant au climat, Ténériffe est toujours une orangerie; nous sommes en décembre, et le thermomètre se soutient à 19° c. dans la chambre où je vous écris.

J'ai reçu au moins cinquante lettres de l'intérieur et beaucoup des autres îles, depuis un mois environ que je suis ici; le bon Marcos Peraza m'a envoyé féliciter sur ma bienvenue par son fils, un grand garçon de dix-neuf ans, que nous avons vu allaité par sa mère, la *Diosà de Arico!* — Plusieurs anciens amis de l'Orotave sont venus me voir, et le vieux Du Lorenzo Machado m'a envoyé un *proprio*. Il m'a fallu répondre à tous. Voilà pourquoi j'ai tant tardé de vous écrire. — Adieu, jusqu'à ma prochaine.

---

*A mon ami Auguste Couder.*

A Paris, 1848.

Cher Couder, la révolution politique et sociale qui s'est opérée en France m'a jeté dans de cruelles inquiétudes sur le sort de mes amis, et maintenant encore les troubles et les sanglantes coalitions dont

la capitale a été le théâtre, pendant les événements de juin, sont venus redoubler mes alarmes. — Donne-moi au plus tôt de tes nouvelles, parle-moi de ta femme, de ton fils, qui peut-être s'est trouvé dans la lutte; rassure-moi enfin sur ta famille, sur toi-même.

Ici, tout est calme autour du Teyde, ce volcan formidable qui, aux jours de ses fureurs, bouleversa toute la contrée en la couvrant de torrents de lave. Mais, après plusieurs siècles de repos, la nature fit son œuvre : une végétation luxuriante sortit de la couche des volcans; du sein de la roche calcinée s'échappèrent des sources dont les eaux limpides vinrent fertiliser le sol, et la chaleur du soleil, en se combinant avec les principes nutritifs de la terre, féconda ces îles que d'épouvantables éruptions avaient ravagées.

Puisse notre belle France atteindre aussi cet état de quiétude et de repos, après ses tourmentes politiques! Puisse la lave brûlante, sortie du volcan révolutionnaire, se transformer à son tour en principes fécondateurs! Alors, avec l'aide de Dieu, viendront des temps plus calmes, et la terre de la civilisation rouvrira de nouveau les sources de la prospérité. — Adieu, mon vieux camarade.

---

*Au même.*

A Fontainebleau, 1850.

Je t'envoie, cher ami, un petit quartaut de vin de Ténériffe. Ce produit des îles Fortunées te fera mieux apprécier les bienfaits de cet heureux climat que toutes les descriptions que je pourrais te faire. Le soleil qui dore les grappes vermeilles dont la douce liqueur fournit ce précieux nectar, a bien plus d'énergie que celui que fournissent les beaux chasselas de Fontainebleau. — Tu en jugeras toi-même.

J'ai reçu ton tableau de la *France républicaine*. Cette figure emblématique est d'une beauté sévère, et tu l'as crânement posée. La robuste matrone, soutenant le drapeau national, est d'une majesté imposante ; c'est bien la femme *aux fortes mamelles* de notre poëte Barthélemy. — Drapée à l'antique, coiffée du bonnet phrygien, on la prendrait pour la déesse de la liberté. Au fait, la République démocratique doit lui ressembler beaucoup ; c'est, du reste, l'emblème classique et consacré. On ne représente pas Jupiter sans la foudre. — Le lion populaire que tu as mis à ses pieds paraît avoir été pris sur nature, je dirai presque sur le fait ; car je vois devant lui les trophées de sa victoire : débris de chaînes, couronne et sceptre brisés. — L'olivier de la paix couvre de ses ra-

---

meaux l'autel de la patrie, que tu as placé à côté de la déesse. Excellente idée ! Heureux présage !... Mais ce lion, maintenant en repos, restera-t-il toujours si tranquille?... — J'en doute. Quoi qu'il en soit, je te remercie de ce souvenir d'amitié ; j'ai suspendu ton tableau dans mon cabinet, pour avoir sous les yeux l'image de la France ; républicaine ou monarchique, c'est toujours le même drapeau. Ainsi, chaque jour la patrie absente a mes premiers regards, et en pensant à elle, je songe à toi, mon vieil ami d'enfance.

Je me réjouis de te savoir heureux à Fontainebleau, et je prends intérêt aux travaux importants de restauration qui te sont confiés. — Courage donc, poursuis ton œuvre, efface ces enluminures de Vanloo et rends-nous le Primatice.

---

*A Webb.*

1850.

J'ai appris que vous étiez en Italie ; mais après la révolution de Rome et de Florence, il est probable que vous aurez encore changé de résidence. Je ne sais où cette lettre vous trouvera, et je la risque à votre ancienne adresse.

---

Après le coup qui m'a frappé<sup>1</sup>, j'endors ma douleur dans les distractions de l'étude ; la culture des plantes, l'aspect des fleurs soulagent de bien des peines ; on semble respirer plus à l'aise au milieu de ces plantes : c'est un bienfait du ciel ! — J'herborise souvent et me sens pénétré de *giovenil furor* en parcourant ces beaux sites que nous admirâmes ensemble. Vous en jugerez par le paquet de plantes que je vous envoie.

Depuis deux ans que je suis installé dans ma maison consulaire, j'en ai fait une habitation des plus agréables ; c'est la même qu'habitait l'intendant Aguirre, qui fut, il y a dix-neuf ans, notre compagnon de voyage sur le *Triomphant*, de joyeuse mémoire. — Un petit jardin mauresque qu'entourent des corridors vitrés, de l'eau en abondance, c'est tout ce qu'il faut pour se distraire dans mes moments de loisir. — Sous ce beau ciel des Fortunées, quand on a de l'eau et du soleil, on obtient bientôt tout le reste. — Un jasmin d'Arabie serpente le long des murs et lance ses tiges fleuries jusqu'au-dessus de la toiture ; de belles ficoïdes, qui se couvrent de fleurs roses, bordent les parapets du jardin, et divers arbustes, distribués çà et là, ombragent cette serre naturelle où croissent quelques bananiers, deux papayers, un bel oranger, des balisiers et un magnifique *poinciana*. Mais ce que je soigne avec amour,

---

<sup>1</sup> La mort de son fils. (*Note de l'éditeur.*)

ce sont plusieurs jolies plantes de notre Flore canarienne que je veux propager : deux de nos statices (le *S. macrophylla* et l'*imbricata*), le superbe *arebal* (*echium simplex*) et l'élégante *hibalbera* (*ruscus Canariensis*).

Si la tranquillité ne se rétablit pas en Europe et que l'humeur voyageuse vous reprenne, pourquoi ne vous dirigeriez-vous pas vers cet archipel ? Que je serais heureux de vous voir ! — Ma maison est spacieuse et commode, vous y auriez toutes vos aises. J'ai un poulailler avec des volailles de choix, et d'excellent vin en réserve. — Réfléchissez et décidez-vous. Adieu.

---

*Au même.*

A Paris, 1851.

Je profite du courrier qui vous apportera la première lettre de Bolle pour vous adresser quelques lignes. — La connaissance de cet excellent jeune homme a été pour moi une bonne fortune, et je vous remercie de me l'avoir procurée. Adressez-moi souvent de pareilles recommandations, et vous me rendrez heureux. Mais ce serait peut-être trop exiger, car on ne rencontre pas toujours des caractères comme celui-là. — Les botanistes, en

général, me sont très-sympathiques, et, sauf de rares exceptions, ils ont tous un excellent cœur. Charles Bolle est certainement un des meilleurs types de cette bonne race, qui se distingue des zoologistes sous bien des rapports : ceux-ci, aux instincts cruels, piquent, écorchent, dissèquent, empaillent et torturent de cent manières les pauvres bêtes du bon Dieu ; les autres, au contraire, de mœurs douces et pacifiques, ne recherchent que les fleurs des champs.

J'ai déjà fait quelques herborisations avec mon nouvel ami. Nous avons retrouvé la *Savinonia* derrière le morne du *Pino de Oro*, le long du sentier escarpé qui suit la crête de la montagne. — La plante n'était encore qu'en boutons ; mais nous y reviendrons dans quelques jours pour avoir des fleurs épanouies de cette curieuse Malvacée. Puisse, d'ici là, l'ombre du bon docteur, auquel nous consacra mes cette nouvelle espèce, protéger notre plante, car j'ai vu rôder aux alentours un vieux bouc de mauvaise mine et plusieurs de ses avides compagnes qui pourraient bien venir herboriser avant nous.

J'ai rajeuni de dix ans depuis que j'ai repris avec Bolle ma vie d'autrefois ; nous passons ensemble d'agréables moments ; sa franche gaieté convient à mon caractère, sa conversation est charmante, et, malgré sa modestie, elle décèle un grand fonds d'instruction. Je ne pourrai accompagner notre botaniste dans les longues excursions

---

qu'il se propose, après la saison des pluies, mais je le recommanderai à nos amis de l'intérieur.

---

*Au même.*

A Paris, 1852.

Notre ami Bolle m'a laissé pendant près de trois mois dans la même inquiétude que vous ; ses excursions à Fortaventure, à l'île de Lobos et à Lancerotte ont occupé tout son temps. Après avoir exploré la petite presqu'île de Handia, où il a été cordialement reçu par mon compatriote Morel, qui administre en patriarche cette extrémité de l'île, notre botaniste se dirigea vers la grande terre de *Majorata*, en traversant les plaines désertes de la partie centrale, et il finit par trouver sa Capoue dans le manoir du Crésus de l'île, le vieux colonel Menrique, à *la Oliva*.

Mais Bolle, en vous écrivant, a dû vous raconter sa petite odyssée ; ainsi vous voilà rassuré.

Il a constaté l'existence d'anciens bois dans les montagnes de Handia ; l'essence dominante serait un *Celastrus* qui croît encore sur les rochers escarpés de la presqu'île, du côté de Barlovento. Les caractères de cet arbre paraissent différer du *Celastrus cassinoides*, que nous trouvâmes à Ténériffe, dans la vallée de Guimar, je crois.

---

Parmi les autres plantes recueillies par notre ami, j'ai remarqué une Rubiacée à grandes baies, peut-être une nouvelle espèce. — Quant au *Statice* de l'île de Lobos, que Bolle vous aura envoyé avec le reste, cette plante curieuse couvre presque tout le petit îlot. Ce serait donc sur les touffes un peu rudes de ce végétal que le brave chevalier Gadifer de la Salle passa de longues insomnies en 1403, durant tout le temps qu'il resta abandonné « en l'isle de Loupe où il estoit allé pour avoir des peaux de loups marins pour la nécessité de chaussures qu'il falloit aux compagnons, et y demeura tant que vivres lui manquèrent, et il estendoit un drap toutes les nuits, qu'il tordoit tous les matins pour estancher sa soif, car la dite isle est déserte et sans eaux douces ». (*Relation des aumôniers de Bettencourt.*)

Je m'appuie de cette citation pour proposer le nom de *Statice Gadiferii* pour la plante de l'île de Lobos, en mémoire du brave chevalier

---

*A Charles Bolle.*

A Berlin, 1853.

Vous voilà de retour au nid, comme les hirondelles voyageuses. Les soins d'une mère chérie, l'air natal, la satisfaction de revoir son gîte, tout

cela aura contribué à vous rétablir des fatigues de la navigation. Je me réjouis donc de votre heureuse arrivée dans vos foyers.

La narration de votre excursion capo-verdienne et de votre retour en Europe presque à vol d'oiseau m'a très-intéressé. — Nous n'avions rien pu nous dire quand vous traversâtes la rade de Sainte-Croix, sans vous y arrêter. — J'ai donné au diable votre capitaine, qui aurait bien pu rester quelques heures en relâche. Mais enfin, après avoir tant attendu, votre lettre est venue me tirer de peine. — J'ai suivi en imagination, par votre récit, votre course rapide des anciennes Gorgades aux embouchures de l'Elbe, course prestigieuse, dans laquelle il m'a semblé vous voir disparaître dans les brumes du Nord. Vive la vapeur !

Vous me promettez de revenir l'hiver prochain, et cet espoir me console ; nous ferons de nouvelles excursions : la vie vagabonde me plaît assez, bien que le vagabondage soit défendu.

Je reviens à peine de la vallée d'Orotave, où j'avais été passer trois jours à l'occasion de la fête de saint Isidore (*san Isidro*), le patron des laboureurs, la fête du printemps, de la nature renaissante, qu'on célèbre à la plus belle époque de l'année, dans un des plus beaux sites du monde. — Le temps était magnifique, et la campagne, riche de verdure depuis les hauteurs de Tigayga jusqu'aux pittoresques coteaux de Sainte-Ursule, déployait d'admirables points de vue.

Toutes les populations de la vallée, accourues à la fête, marchaient au fron-fron des guitares, chantant et se répondant à l'envi : j'entrais à *la villa* au milieu de cette joie bruyante, avec des bandes de campagnards aux franches allures et des groupes de jeunes filles à la figure épanouie. — Guirlandes, banderoles et drapeaux flottaient de toutes parts ; je passais sous des arcs de triomphe en feuillage ; j'en admirais un en épis d'un effet fort original et qui ne laissait pas d'être très-gracieux : le chantre de la paroisse en avait été l'architecte et s'était mis en frais d'érudition pour les légendes du portique ; saint Isidore y figurait à côté de Cincinnati (sans calembour, s'il vous plaît).

L'ami Lorenzo Machado me reçut les bras ouverts, et je me trouvais tout à coup installé dans sa famille comme au milieu des miens. Ces braves gens m'attendaient depuis trois ans ; aussi mon arrivée chez eux a été un événement. Nous passâmes ensemble une soirée charmante, et il était plus de minuit que nous étions encore tous réunis autour d'une grande table couverte de friandises. C'était dans le même *comedor* où j'avais soupé bien des fois avec le vieux don Lorenzo, il y avait quarante ans : j'étais entouré d'une nouvelle génération, dont j'avais connu les aïeux ; il y avait là de beaux garçons aux traits héréditaires, de jolies jeunes filles aux grands yeux noirs, souriantes et gracieuses comme leur mère et toutes joyeuses de voir l'ami de la maison ; puis la vieille

doña Magdalena, toujours la même, toujours alerte, toujours gaie, me bourrant de biscuits et de confitures, et ne tarissant pas sur son jeune temps :

Combien je regrette  
Ma jambe bien faite...

.....

Croyez-le bien, cher ami, on fait peu de ces sopers en Europe; ce sont des jouissances qu'on ne peut goûter que dans un pays comme celui-ci, qui conserve encore, parmi les habitants de l'intérieur, ces coutumes et ces mœurs hospitalières qui commencent par se perdre dans les villes de la côte.

Et que vous dirai-je de la fête? — Vingt pages n'y suffiraient pas; et puis, vous ne respireriez pas le doux parfum des fleurs ni cet air vivifiant qui vous pénètre; vous n'entendriez pas ce brouhaha de cris de joie et de chants populaires. — Il faut avoir écouté tout cela, avoir tout vu, pour bien comprendre l'enivrement que produit un pareil spectacle, mélange de simplicité et de luxe, de costumes champêtres et d'élégants atours.

Devant le couvent de Saint-Augustin, la foule se pressait sur cette esplanade d'où l'on découvre tout le panorama de la vallée que domine le Teyde : quel coup d'œil ! Les regards embrassent de là les bois d'Agua-Mansa, les coteaux de Tigayga, le port, le jardin botanique, la mer et son horizon sans fin. — Il faut avoir joui soi-même de ce *dolce*

*incanto*, qui pénètre l'âme et le cœur, car le dire est impossible.

Les ravins et les montagnes avaient été mis à contribution pour l'ornement de la fête ; la plupart des belles laurinées de la Flore canarienne avaient leurs représentants dans les rameaux et les guirlandes des arcs de triomphe ; la chapelle de *San Isidro* était tapissée de feuillage et de fleurs, car on en avait apporté à profusion de toutes les parties de la vallée : — quelle riche moisson pour un botaniste ! On aurait pu faire sans fatigue une superbe et abondante herborisation au milieu des danses et des réjouissances publiques : le brillant adénocarpe de la haute région, tout couvert de ses panicules d'un jaune doré, y figurait à côté du beau cytise des neiges, cette espèce de genêt d'un si agréable parfum (la *retama des Cañadas*) ; plus loin c'était la cinéraire multiflore, dont on avait tressé des couronnes, de grands thyrses d'Arebol (*echium simplex*) et des hibalberas (*ruscus*) au feuillage fleuri, dont les rameaux serpentaient en élégants festons. — Oh ! c'était ravissant ; encore je ne parle pas de tout ce qui jonchait le sol et que nous foulions aux pieds.

Je suis rentré à Sainte-Croix encore tout ému de la fête ; j'ai trouvé votre lettre, et j'y réponds sous l'impression de mes souvenirs récents. — Adieu.

---

*Au même.*

A l'île de la Palme, 1854.

Où êtes-vous, depuis votre retour d'Europe? — Peut-être sur les hautes cimes des montagnes de la Palma, ou bien dans cette gorge profonde de *la Caldera* où s'était réfugié le vaillant Tonasù, à l'époque de la conquête.

Il y a bien de belles plantes dans cette île des Hahouàrithes, et sans doute que les plus intéressantes n'ont pas échappé à vos recherches, la violette bleu de ciel (*viola Palmensis*) et l'*echium piniana*.

*La Caldera* demande deux jours d'exploration; la côte de Fuencaliente a été peu parcourue, et toute la partie du nord-ouest de l'île est presque inconnue. N'allez pas pourtant rencontrer là-bas votre seconde Capoue, car je ne saurais plus que dire à notre ami Webb lorsqu'il me demandera de vos nouvelles; il s'est assez désolé de votre long silence pendant votre séjour chez le Crésus d'Herbanie.

Depuis votre départ de Ténériffe, le vapeur de la ligne brésilienne s'est arrêté quelques instants devant Sainte-Croix, en venant de Rio. — Mon collègue de Castelneau était à bord, et je n'ai pu échanger avec lui que quelques paroles, à cause des empêchements de la quarantaine. — Je vous

---

ai parlé de mes relations avec ce consul naturaliste, que je voyais souvent à Paris dans nos réunions de la Société de géographie. — Castelneau nous fit plusieurs fois d'intéressantes communications sur ses voyages dans les Florides et d'autres contrées. Depuis lors, il a de nouveau franchi les mers comme un oiseau de grand vol ; les distances ne sont rien pour lui : de Paris à Rio-Janeiro et de Rio aux Andes, puis des plus hauts affluents de l'Amazone à l'embouchure du grand fleuve. — Je n'avais plus revu Castelneau depuis sa soirée d'adieux à Paris, quand il partit pour sa belle exploration transbrésilienne. Ce fut, il m'en souvient, dans sa maison de la rue du Bac ; il était là, entouré de ses nombreux amis, recevant leurs vœux pour le succès de son entreprise. Nous bûmes du champagne sous sa tente de voyage, qu'il avait fait dresser au milieu de son salon.

Que Dieu soit loué ! celui-là du moins nous est revenu.

---

*Au même.*

A l'île de la Palme, 1854.

Webb me parle, dans sa dernière lettre, des coquilles terrestres de ces îles que Blauner a dé-

couvertes et qui ont été publiées par R. Shultevorth (je ne sais si j'écris bien ce diable de nom); mais, quoi qu'il en soit, notre ami désire profiter de vos excursions dans ces îles pour se procurer quelques-unes de ces nouvelles espèces trouvées par Blauner, le colligeur de R. S.

Ce n'est pas chose facile, je vous en préviens; les Hélix et les Bulimes de Blauner sont presque chose introuvable par tout autre que lui. — J'ai connu ce naturaliste suisse, qui me fut recommandé lorsqu'il arriva à Ténériffe, et qui explore maintenant Porto-Rico. — Particulièrement dédié à la recherche des coquilles terrestres, Blauner a déjà parcouru plusieurs régions du globe; sa figure tient de la fouine et du furet; il est petit de taille; son corps est sec et maigre, ses jambes grêles; tout chez lui semble déceler un homme rachitique et souffreteux, mais ce n'est qu'apparence. La nature a doué Blauner des qualités les plus propres au rude métier qu'il s'est créé. Ses jambes sont de fer et ses muscles d'acier; avec l'aspect d'un pulmonaire, sa poitrine résiste aux jeûnes les plus austères, aux abstinences les plus prolongées. — Homme singulier, je dirais presque phénoménal, qui peut supporter les marches les plus fortes, les ascensions les plus fatigantes, qui se joue des difficultés, que nul péril, nul obstacle n'arrêtent; organisation particulière, privilégiée; être à part parmi ceux de son espèce, et qui ne se doute pas même de son originalité.

Je l'ai vu gravir des montagnes presque à pic aussi lestement que s'il eût marché en plaine, sans suer ni broncher, et redescendre ensuite avec la même allure, le même flegme. — Blauner est d'une rare sobriété ; il marche toute une journée sans s'inquiéter de son dîner ni de son gîte ; un trognon de pain et un morceau de fromage composent toutes ses provisions de voyage, et avec ça il ne boit que de l'eau. Je me souviendrai longtemps d'une excursion que nous fîmes ensemble et dans laquelle je faillis mourir de faim et de soif. — Ce naturaliste ambulante porte, au grand complet, dans les six ou huit grandes poches de son espèce de blouse, tout son attirail de campagne : collection de petits sacs à coquilles, boîtes, tubes en verre, couteau, ciseaux, pinces, marteau et autres instruments ; il marche avec sa sacoche en bandoulière, un grand bâton ferré à la main. Enfin, pour compléter le croquis de ce chercheur infatigable, je vous parlerai de ses yeux vitreux comme on n'en voit guère : Blauner est à la fois myope et presbyte ; il y voit aussi bien de loin que de près. Spécialement appliqué à la recherche des infiniment petits, il découvre un bulime microscopique là où tout autre aurait de la peine à l'apercevoir avec une loupe. Aussi la plupart des espèces décrites et publiées par son patron sont tout au plus de la grosseur d'un grain de millet. Blauner les a dénichées sous de la vieille écorce, dans du bois pourri, sous la mousse des vieux

troncs, dans les fentes des rochers, et toute cette collection que Webb ambitionne tiendrait dans une bonbonnière. — Une autre qualité des plus précieuses pour un naturaliste comme Blauner, qui vit de ses trouvailles, c'est de ne rien donner de ce qu'il a peu, et fort peu de ce qu'il a beaucoup; il s'est fait là-dessus des principes fixes, invariables, dont il ne s'écarte jamais. — Je n'ai donc pu obtenir un seul échantillon des espèces qu'il présumait nouvelles; il les tenait hermétiquement renfermées dans de petits tubes de verre, et je ne les ai vues qu'au travers, sans pouvoir y toucher. — Tâchez de les dénicher comme lui, si vous le pouvez, car il en rapporte plusieurs de l'île de la Palme. — C'est tout ce que je puis vous dire. Adieu.

---

*A mon ami Arthur Grasset, naturaliste  
voyageur.*

A Canaria, 1855.

Pourquoi, si tout là-bas surpasse votre envie,  
De relais en relais tourmenter votre vie?  
Pourquoi changer quand on est bien?

.....

Je suis de l'avis du poëte, et puisque vous croyez

avoir rencontré une mine... de coquilles dans un bon endroit des environs de las Palmas, eh bien, exploitez-la.

Que parlez-vous de paresse, à moi plus paresseux que vous, quand je m'y mets ! Mes plus délicieux passe-temps sont de m'ensevelir pendant des heures entières dans de douces rêveries. — Vivant au sein d'une société de gens qui me sont indifférents, la vie contemplative est devenue pour moi une nécessité. Je comprends les relations sociales, lorsqu'il y a échange réciproque de sentiments, de goûts et d'affections ; mais que diable pouvez-vous échanger avec des gens si peu sympathiques ? La partie n'est pas égale ; il y a tout à perdre et rien à gagner.

.....N'allez pas prendre à la lettre les trois vers qui commencent ma lettre ; revenez à la bonne étape, afin que nous puissions reprendre nos entretiens et nos joyeuses excursions. — Le cher Henri de la Péraudière est reparti avec son brave Bourgeau : je me trouve de nouveau dans l'isolement ; j'avais pris l'habitude d'aller passer la soirée avec ces deux botanistes, et c'était pour moi un vrai plaisir que d'écouter la conversation de l'*enfant terrible* avec son impassible compagnon. Bourgeau cependant sortait parfois de son flegme habituel pour lancer *ex abrupto* deux ou trois bonnes raisons toutes crues.

J'attends votre réponse avec impatience, pour connaître vos futurs projets : repartirez-vous pour

France ou bien pour le Brésil? — Pour vous, qui avez déjà fait le tour du monde, traverser une autre fois l'Océan et remonter l'Amazone n'est plus qu'une simple promenade en train de plaisir.

Fol orgueil! Quel instinct voyageur vous dévore...  
Après tant de pays, vous en rêvez encore?

---

*A Charles Bolle.*

A Canaria, 1856.

J'ai vu hier le docteur Bodman à son retour de la grande Canarie, et j'ai appris que vous étiez parti de las Palmas pour une excursion dans l'intérieur de l'île, en compagnie d'un Anglais, grand amateur du confortable. Mais il paraît que ce gentleman n'a pas goûté de votre manière de voyager, et qu'après la seconde étape, ne rencontrant, au lieu du *roastbeef* et du *porter*, que du *gofio* et de l'eau claire, il vous a planté là et s'en est retourné à las Palmas pour manger son bœuf. — Carnivore!

Vous avez visité, me dit-on, *la Caldera de Bانداما*, que nous parcourûmes, il y a bientôt vingt-huit ans, avec Webb. — Quel curieux spectacle, n'est-ce pas? Nous passâmes toute une journée

---

dans la petite ferme située au fond de ce gouffre, où l'on pourrait se croire au milieu d'un immense cirque antique qu'un incendie aurait ravagé de fond en comble, et dont les gradins, ensevelis sous un énorme tas de scories, seraient restés signalés par les rangées de vignes qu'on a plantées sur les assises éboulées. — Ce beau vignoble produisait un vin estimé lorsque nous visitâmes la *Caldera* ; il appartenait à un bienheureux chanoine qui consacrait ce riche produit à la plus grande gloire de Dieu : il aurait cru le profaner s'il en eût vendu une seule bouteille ; mais il nous en envoya une douzaine en cadeau, bien certain que nous lui ferions honneur. Excellent vin, *per Bacco!* Je m'en souviens encore ; Webb n'avait pas la goutte alors, et nous buvions sec l'un et l'autre :

C'était un vin délicieux,  
Vieux nectar des gourmets, à la couleur vermeille,  
Au bouquet délicat, doux parfum de la treille,  
Un vin qu'on eût offert aux dieux !

L'impitoyable oïdium aura-t-il respecté au moins les beaux ceps de Bandama ? — Si ce miracle a eu lieu, ô mon ami, chantez Bacchus et criez avec moi : Évohé ! évohé !

---

*A mon ami Charles Caffin.*

A Orotava (Ténériffe), 1858.

Je vous aime, vous m'aimerez ;  
 Vous avez mon cœur, j'ai le vôtre ;  
 Nous nous convenons l'un et l'autre,  
 Nous finirons quand vous voudrez.

DUMOUTIER.

Voilà, mon très-cher, à ce qu'il me paraît, la déclaration du quidam à sa belle.

Par ma foi, c'est marcher tambour battant et mèche allumée que traiter ainsi les affaires du cœur ; le futur diplomate sera sans doute de la nouvelle école ; il n'accepte pas les lenteurs et veut trancher la question. L'amour, je le sais, est un dieu impatient, qui préfère le pas accéléré au pas ordinaire ; la charge convient à ses allures ; mais avant d'attaquer une place qui ne se défend pas, on fait les sommations d'usage. — Au surplus, laissons là les métaphores et raisonnons tout simplement.

Si les choses sont aussi avancées que vous le dites, s'il y a compromis de part et d'autre, si les grands parents sont d'accord, comme on disait autrefois, eh bien, je ne vois pas encore la nécessité de brusquer l'affaire au point de risquer cette jeune fille dans un climat qui tue, car, quoi qu'on en dise,

Sierra-Leone est le pays le plus mortifère de la côte de Guinée ; l'Angleterre y a déjà dépensé plus de trente gouverneurs ; le soleil y brûle la peau et y dessèche la cervelle. — La société européenne qui vit dans cet enfer est de race anglo-saxonne ; tout le reste est noir comme le diable et poli comme une râpe.

Ainsi, la frêle jeune fille, si mignonne, si gentille, une fois là, adieu les brises rafraîchissantes qui apportent les parfums des *retamas*, ces beaux genêts blancs de la haute région de l'île ; adieu les doux chants du *capirote*, cette jolie fauvette qui, matin et soir, se fait entendre dans la vallée ; plus de promenades au jardin planté de camélias, plus de la bonne vie de famille pour cette pauvre enfant, plus de ces charmantes familiarités qui ravissent et attachent, de ces tendres affections, fines fleurs de galanterie, qui ont touché ce cœur novice et préludé à ses rêves dorés. — Non, plus rien de ça ; mais une société étrangère, sérieuse, maussade ; une politesse froide, roide, guindée, un respect tout d'étiquette, et partant, un ennui nostalgique qui peut devenir fatal ; une autre existence, en un mot, sous un ciel implacable, au milieu d'une population qui parle une autre langue, qui vit d'une autre manière et qui n'a rien de commun avec les mœurs et les habitudes, les plaisirs et les joies du pays natal.

Il faut qu'on réfléchisse un peu à tout cela, qu'on y pense sérieusement, car c'est chose grave.

Nous en causerons plus au long à Sainte-Croix.  
Adieu.

*P. S.* J'ai communiqué une partie de votre lettre à Don Louis F...; l'eau lui venait à la bouche en entendant la description du grand dîner de famille, et sans doute qu'il fredonnait tout bas sur quelque vieil air de vaudeville :

Mets succulents, vins délicieux,  
Dignes des dieux !  
Puis le gâteau de Magdelaine !  
Oh ! quel gala  
J'ai manqué là  
Pour ma bedaine !

Pour moi, ce festin m'intrigue ; ce sont presque des fiançailles. Décidément on s'est trop avancé.

---

*A Charles Bolle.*

A Berlin, 1858.

Les mauvais temps qui ont régné après votre départ de Ténériffe, les nombreux sinistres que rapportaient les journaux, m'avaient alarmé sur votre sort ; mais, grâce à Dieu, la bonne étoile vous a conduit au port ; vous voilà sauvé, et vos pauvres oiseaux aussi. Leurs cris plaintifs pendant la tempête, tout ce que vous me dites de

leurs souffrances et des vôtres m'a été très-sensible. — Votre mère a eu, ma foi, grandement raison de vous gronder d'avoir entrepris ce voyage en plein hiver dans cette mer du Nord, toujours si dangereuse ; aussi je ne puis penser à cette terrible tourmente que vous me dépeignez, sans me rappeler les vers d'Horace :

.....  
*Illi robur, et æs triplex*  
*Circa pectus erat, qui fragilem truci*  
*Commisit pelago ratem*  
*Primus.....*

Enfin le danger est passé, et dans toute cette bagarre, vous en avez été quitte pour la perte de trois serins. — Il me semble d'ici assister à votre retour à Berlin : que vous aurez été heureux de montrer à vos amis vos jolis canaris sauvages et surtout le bouvreuil de Fortaventure ! Le mien s'est fait superbe ; il trompette, il gazouille ; c'est la joie de ma volière. — J'ai augmenté ma collection de quelques jolis oiseaux de France ; ces chers compatriotes s'accoutument parfaitement avec mon petit monde d'Afrique.

A propos d'oiseaux, décidément votre perroquet du Gabon ne sera jamais polyglotte ; je doute même qu'il apprenne à parler, car à tout ce que Marie lui dit de gentil, il ne répond que par un grognement. Plaignons-le, c'est un pauvre sauvage entêté comme un nègre et tout à fait réfractaire à la civilisation.

---

Je suis charmé d'apprendre que mes coquilles aient été bien accueillies ; dites-moi si l'*iridine* de Podor est toujours vivante et ce que pensent vos savants d'outre-Rhin de cette singulière faculté de pouvoir vivre sans manger. Il est vrai que le proverbe dit : « Qui dort dîne. » — Oh ! si je pouvais en faire autant et ne me réveiller que dans deux ou trois siècles ! Ce n'est pas bien long, après tout, car pour celui qui dort, une heure ou trois cents ans, c'est tout un.

Je vais vous envoyer mon mémoire sur l'acclimatation forestière, dont les résultats pourraient être si précieux dans les pays déboisés. — Adieu, jusqu'à la prochaine.

---

*Au même.*

A Berlin, 1859.

Nous avons, tant l'un que l'autre, bien des reproches à nous faire pour le long silence que nous avons gardé ; mais quels que soient les motifs qui m'ont privé de vos lettres, je suis loin de vous en vouloir. L'absence et l'éloignement n'ont fait qu'augmenter l'affection que j'ai pour vous, et je compte toujours sur votre amitié. — Je sais la vie que l'on mène en Europe au sein des capitales ;

j'en ai vécu pendant dix-sept ans à Paris : existence mêlée d'études sérieuses et pourtant remplie de distractions. Berlin sera pour vous ce que Paris fut pour moi ; car une fois dans ces grands centres, on trouve à peine le temps de porter ses pensées au dehors.

Et moi-même, pourquoi ne vous ai-je pas écrit plus tôt ? — Mon Dieu, pour cent motifs que je ne vous détaille pas, car il n'en est pas un seul qui puisse me servir d'excuse. J'ai différé de jour en jour, voilà tout. — Cependant, parmi les causes de ma négligence, je dois mettre en première ligne les soins qu'il m'a fallu donner à l'achèvement de mon petit *tusculum*. Maintenant tout est à peu près terminé : maison, jardin et dépendances. On dit que c'est fort joli : venez y voir, je ne plaisante pas.

Si je pouvais espérer de vous posséder encore à Ténériffe, nous passerions à Genéto régénéré des moments bien agréables. Procurez-moi cette joie.

Je travaille, et le temps vole sans m'en apercevoir : l'étude, ce charme de l'esprit, est devenue pour moi un besoin. J'aurais fini par me rouiller en ce pays, si je n'avais entretenu le feu sacré qui s'éteint faute d'aliment. — Il est parmi mes passe-temps littéraires une œuvre à part, *sui generis*, que je pense livrer à l'impression et dans laquelle j'ai résumé toutes mes excursions maritimes à propos de pêche.

Vous savez que je me suis toujours passionné au

spectacle de la mer : ce sont les scènes variées auxquelles j'ai assisté que j'ai voulu décrire, alors que vivant parmi les pêcheurs, partageant leurs fatigues et prenant part à leurs émotions, j'étudiais leur industrie. — Les beaux horizons de notre Méditerranée, le bruit de ses flots, les échos de ses rives, et ces criques habitées où j'aimais à dresser ma tente, tout cela trouvera place dans mes descriptions. Ainsi, l'ouvrage ne sera pas exclusivement didactique ; j'aurai soin de l'entremêler d'anecdotes et de digressions, et je laisserai parfois la barque du pêcheur pour faire une excursion dans les terres.

Je joins à ma lettre quelques fragments qui vous donneront un échantillon de mon livre. — Adieu.

---

*A mon ami Alfred Moquin-Tandon.*

A Paris, 1860.

Je vous remercie, cher Alfred, de m'avoir répondu si vite : vous dire tout ce que votre lettre m'a mis de joie au cœur me serait impossible. Ce qui m'a le plus charmé surtout, c'est ce franc parler de la bonne amitié, qui m'a mis tout de suite dans votre intimité de famille. J'ai pu faire connaissance avec les vôtres, avec tout ce que vous

avez de plus cher; le vieil ami introduit chez vous, sous vos auspices, prend part à toutes vos joies; il est heureux de votre bonheur. Embrassez pour moi vos chers enfants; votre épouse doit en être fière, et vous donc? Vos fils feront leur chemin, j'en suis sûr; ils n'ont qu'à suivre votre exemple. Votre fille, si bien élevée, doit être charmante; elle aura de plus votre caractère et votre gaieté. — Vous êtes béni du ciel, que Dieu soit loué!

Je vois avec plaisir que les honneurs académiques n'ont pas endormi votre activité, et j'applaudis à votre pensée de vous charger de la biographie de P. B. Webb. Celle qu'a donnée G... ne vaut pas le diable; c'est froid comme glace. Je m'associe donc à votre œuvre; j'aurais des notes intéressantes à vous communiquer; vous les intercalez dans votre rédaction comme renseignements, souvenirs intimes, humble tribut offert par un vieux compagnon à la mémoire de l'ami commun.

J'ai une recommandation pressante à vous faire, et je compte d'avance sur vous pour remplir mes désirs ou plutôt ceux d'un ami qui sera aussi le vôtre dès que vous le connaîtrez. Il s'agit d'un service à lui rendre : voici le fait; n'allez pas rire; je parle sérieusement.

Je me suis lié d'une amitié intime, il y a quelques années, avec un noble et riche Portugais, le baron Castello de Paiva, ancien professeur de botanique à l'Université d'Oporto. — Ce brave baron est à peu près de votre âge, docteur en médecine

de trois facultés (Paris, Montpellier et Oporto), car il a suivi les cours et reçu diplôme dans ces trois centres d'enseignement. — La médecine, qu'il a exercée en Portugal, lui a procuré une assez jolie fortune, sur laquelle est venu se greffer son propre patrimoine et l'héritage d'un oncle. Ce noble baron possède aujourd'hui les terres seigneuriales de Castello de Paiva, sur les bords du Duero, qui sont d'un revenu considérable, car elles produisent le meilleur vin d'Oporto. Le baron a laissé le professorat et obtenu sa retraite avec pension. Voilà pour sa position sociale : quant à son caractère, c'est un homme rare, fort original, mais cependant dont je ne puis dire que beaucoup de bien. Il est d'une grande bonté, plein de prévenance, dévoué à ses amis et toujours prêt à leur rendre les témoignages d'affection qu'il en reçoit. C'est un homme tout cœur.

L'amour de la botanique fait ses plus chères délices et occupe une grande partie de son temps, et bien qu'il ait déjà recueilli presque toutes les plantes du Portugal, il veut joindre à son herbier la Flore de Madère, des Açores, des Canaries et même des îles du Cap-Vert (*Macaronesiacæ regionis*), comme disait Webb. — Je l'ai guidé ici dans ses herborisations, lorsqu'il est venu passer l'hiver à Ténériffe. — Mon baron continue ses excursions botaniques, mais tout doucement, sans trop se fatiguer, choisissant ses échantillons, ramassant par-ci par-là, attendant patiemment une

année pour retrouver en fleur la plante qu'il n'avait d'abord recueillie qu'en fruit.

J'arrive enfin au plus curieux de l'affaire; j'ai voulu premièrement et avant tout vous faire connaître l'homme : ce pauvre baron, si dévoué à l'*aimable science*, si plein de passion pour la plante qu'il a cueillie et qu'il adore dans son herbier comme une belle morte dans son tombeau, ce pauvre baron, dis-je, est possédé d'une idée qui fait son tourment; il se désespère en pensant que tout cet amour, tout ce beau zèle, restent encore ignorés des amis de Flore. Plusieurs fois déjà il m'a ouvert son cœur..... de botaniste et m'a avoué ses faiblesses; il y revient sans cesse lorsqu'il m'écrit, car c'est chez lui une manie, une idée fixe, un vrai cauchemar.

Or, voici le *hic* : le baron de Castello de Paiva veut avoir dans la nomenclature botanique une ou deux espèces phanérogames, voire même un genre, portant son nom et le rappelant à la postérité. — Je vous le recommande donc chaudement pour que vous pensiez à lui dans votre Flore de la Corse. Ce serait bien le diable si vous n'aviez pas quelques nouveautés à lui dédier, et si, par cas, il n'y a plus de place pour lui, vous ne pouvez manquer de trouver un parrain au noble filleul que je protège. — J'ai connu, dans le temps, deux ou trois de nos savants herbivores qui ne se couchaient pas sans avoir engendré une demi-douzaine d'espèces nouvelles. — Adieu.

*Au même.*

A Paris, 1860.

Votre dernière lettre, cher Alfred, m'a fait passer d'heureux moments ; après l'avoir lue avec les yeux et le cœur, je me suis donné le plaisir de la relire tout haut, à moi seul, dans mon cabinet de travail, afin de mieux jouir de votre conversation amicale qui me rappelle nos causeries d'autrefois.

Votre histoire de la fameuse collection de coquilles m'a bien amusé, et j'admire autant votre bonne humeur que votre résignation, surtout après le silence inconcevable qu'on a gardé sur votre généreuse offrande ; mais je prends à cœur votre recommandation ; je suis membre de l'Académie des sciences de Lisbonne, et s'il le faut, au besoin, j'écrirai au secrétaire général pour savoir ce qu'on a fait de votre collection, offerte au roi, comme conchyliologiste et président titulaire de l'Académie. Nous saurons ainsi, en même temps, si Sa Majesté a reçu le bel exemplaire de l'ouvrage qui accompagnait la collection. — Le cher baron Castello de Paiva est aussi membre de la même académie, et j'attends sa réponse pour avoir le mot de l'énigme ; il se trouve maintenant aux eaux thermales, dans la province de Minho. Je lui ai recommandé votre affaire, et il s'en occupera, j'en suis certain, à son retour à Lisbonne.



---

Vous me demandez si notre baron est parent du comte de Paiva. — Non, pas même ami. Je lui fis un jour la même question. — *Le baron de Castello de Paiva*, me répondit-il, avec cette emphase portugaise qui tient du caractère national, *n'a rien à voir avec le comte de Paiva, qui n'est qu'un courtisan titré. Castello de Paiva est une ancienne baronnie!*

---

*Au baron Castello de Paiva.*

A Lisbonne, 1861.

Vous me demandez où j'en suis de mes travaux littéraires, cher baron : mon Dieu, je travaille à bâtons rompus, forcé à chaque instant d'interrompre une description intéressante pour m'occuper, bien malgré moi, de toute autre affaire. C'est mon destin... il faut m'y conformer. Je ne cesse de soupirer après ma retraite, pour jouir enfin d'une existence indépendante et tranquille, exempte de soucis. La liberté! voilà pour moi l'idéal. L'homme libre se trouve dans une situation d'esprit qui doit contribuer beaucoup à rendre ses pensées plus heureuses, plus riantes et plus lucides. Son esprit est alors comme un reflet de son bien-être. — Je n'en suis pas encore là, mais j'y aspire.

Vous me parlez de mon petit *tusculum* : je viens d'y passer une belle journée; tout est en fleur, et déjà quelques fruits printaniers commencent à poindre. Les rapides progrès de la végétation sont surprenants cette année; l'énergie de la sève a été favorisée par des pluies et des alternatives de chaleur presque estivale. J'ai dans mon jardin des orangers qui embaument et des allées ornées de cet *echium simplex*, dont les thyrses fleuris s'élèvent à plus de six pieds au-dessus du sol; le nom d'*echium géant* lui aurait mieux convenu. Je vous en réserve des graines.

A Sainte-Croix, l'hiver a été des plus doux; nous ne nous sommes pas aperçus des changements de saison; l'automne et le printemps se sont donné la main. La neige n'a couvert que bien rarement les hauts sommets de l'île : voir l'hiver dans un horizon lointain, quand on est abrité sous un soleil clément, et qu'on jouit de la santé au sein d'une atmosphère tiède et chauffée par un soleil resplendissant, où peut-on trouver mieux? Le thermomètre, depuis novembre, s'est toujours soutenu entre 19 et 20 degrés centigrades, et nous sommes à la fin de février. — Vous conviendrez, cher baron, que Ténériffe est une vraie serre chaude. Venez donc sans crainte dans ce recoin de l'Atlantique, et vous vous en trouverez bien...

*P. S.* Voici les principaux caractères de la petite bête sur laquelle vous me demandez des renseignements : *quatre antennes, dont les inférieures*

---

*plus longues, tandis que dans les chevrettes ou crevettes ce sont les supérieures. Ces antennes sont à trois articulations, la terminale subdivisée en plusieurs articles.* En général, les crustacés amphipodes habitent les eaux salées et les eaux douces. Je crois que l'espèce dont il est ici question, et qui vit dans les petites mares de la plaine de la Laguna, à Ténériffe, n'a pas été décrite.

Mon domestique n'a encore trouvé rien de bon à vous envoyer, de sorte que vos deux flacons sont encore vides. — La chasse aux insectes lui plaît assez, mais il n'est pas heureux. Toutefois il ne se désespère pas et compte sur meilleure chance, son maître aidant. Quant à mon *medianero*, que j'ai voulu employer au même office, c'est temps perdu : « On ne tire pas de farine d'un sac à charbon. » Je lui avais recommandé de me rapporter des petites bêtes à six pattes et deux cornes, et voilà qu'il se présente avec une boîte remplie de cloportes; puis voyant que je me récrie, mon Sancho-Pança s'excuse en me disant : « Mais, señor, ces petites bêtes en ont bien plus de six pattes et doivent mieux valoir. » — A ce compte, les mille-pieds auraient encore mieux convenu.

---

*Au même.*

A Lisbonne, 1861.

Je suis de retour au gîte : en moins de trois mois, deux mille cinq cents lieues par mer et par terre. C'est fort joli : véritable excursion à vol d'oiseau, qui m'a fait revoir beaucoup d'amis, traverser bien des pays, admirer tout ce que les beaux-arts et l'industrie humaine ont créé de prodiges depuis quinze ans. — Malgré l'activité d'esprit et de corps qu'il m'a fallu déployer, malgré l'excessive chaleur que j'ai eu à souffrir et les changements d'habitudes auxquels j'ai dû me soumettre, je me porte à merveille et me crois rajeuni de dix ans.

J'ai revu la côte méridionale d'Espagne et la plupart des villes de ce littoral ; mon excursion à Philippeville m'a donné occasion de parcourir quelques sites de la province de Constantine que je ne connaissais pas. — Je vous raconterai mon voyage en Lorraine, dans les Vosges, en Alsace, sur les bords du Rhin ; mon séjour à Strasbourg, au milieu de cette population allemande par le langage, mais française par le cœur. Je vous dirai tout ce que j'ai éprouvé de joie en revoyant Marseille et Paris.

Je suis rentré à Sainte-Croix au moment qu'on s'y attendait le moins : mon petit personnel se

---

trouvait réuni au Consulat ; tous mes braves serviteurs pleuraient de joie ; mon *Herreno* semblait hébété de plaisir ; la vieille cuisinière, *Candelaria*, m'accueillait avec son gros rire ; tous voulaient me serrer la main à la fois et me témoigner leur contentement. Encore je ne vous dis rien de ma femme et de notre bonne Marie ; ces choses-là vous remuent le cœur, et ce qu'on éprouve ne peut s'exprimer en aucune langue.

Mon ami Moquin-Tandon m'a montré à Paris la belle décoration que S. M. le roi don Pedro lui a fait remettre en grande cérémonie, de sa part, par son ambassadeur, le comte de Paiva. — C'était bien le moins. « *Vous avez été la cheville ouvrière dans cette affaire*, m'a dit Moquin en riant quand je l'ai félicité ; *mais le cher baron avait pris, comme vous, la chose à cœur, et il a réussi au delà de mes espérances.....* »

---

*A mon ami Alfred Moquin-Tandon.*

A Paris, 1861.

Me voilà, cher Alfred, réinstallé dans mon île comme Robinson. Je n'ai fait qu'un court séjour à Marseille en revenant reprendre mon poste : parti sur un des vapeurs qui relâchent dans tous

les ports d'Espagne, j'étais le lendemain à Barcelone, deux jours après à Alicante, que nous quittâmes le soir ; puis, poursuivant notre navigation par une nuit sereine, sous un ciel tout resplendissant d'étoiles, nous nous arrê tâmes à Malaga, tout juste le temps d'acheter de belles grenades et de délicieux melons. Bientôt, reprenant la mer, nous franchîmes le détroit, mais ce fut au milieu des ténèbres, et le mont Gibraltar nous apparut comme un fantôme : son phare, qui brillait dans l'obscurité de la nuit, avait un aspect sinistre ; l'œil de feu du léopard britannique était ouvert sur les deux mers. — Au point du jour, nous étions devant Cadix, ville coquette s'il en fut jamais, s'étalant à nos yeux, souriante et gracieuse comme une belle Andalouse, les pieds dans l'eau et voluptueusement assise sur la plage. — Je me suis ensuite embarqué sur le *Pelayo*, le 7 septembre, et le 10 à minuit, nous doublions le cap d'Anaga pour jeter l'ancre dans la baie de Sainte-Croix.

Ce voyage m'a remis en goût ; j'ai des notes pour vingt Miscellanées, des souvenirs pour toute ma vie ; je le recommencerai : le plaisir vaut bien l'argent qu'on dépense ; deux années d'économies pourront me procurer encore cette satisfaction, et en 1863, je l'espère, je pourrai réaliser mes désirs.

Je viens de ranger dans ma bibliothèque toutes mes nouvelles acquisitions, et j'ai réservé la meilleure place à vos deux jolis volumes. — Toute la brillante pléiade de nos troubadours est là côte à

---

côte : Jasmin, Aubanel, Mistral, etc., et *tutti quanti*. D'autres livres précieux sont venus augmenter ma collection : les œuvres d'Ampère, de Michélet, de Louis Figuier, de Toussenel, les *Harmonies de la mer*, de Félix Julien. — J'ai acheté à Paris le *Voyage d'exploration* de Coste, publié avec grand luxe par faveur impériale. — Je ne puis vous dire encore mon opinion sur cet ouvrage, dont la nouvelle édition a été augmentée de tout ce que l'auteur a voulu y mettre : la manière de faire des huîtres, etc., etc. — Je préfère la manière de s'en servir. — Adieu.

---

*Au même.*

A Paris, 1862.

Cher Alfred, votre bonne lettre m'a prouvé une fois de plus tout l'intérêt et l'amitié que vous me portez. Voilà aujourd'hui (20 décembre) deux mois que je fus attaqué de la cruelle épidémie qui est venue nous assaillir ; ma convalescence dure encore, et il a fallu beaucoup de soins pour éviter une seconde rechute. Toutefois, je suis maintenant assez fort pour écrire.

Le fléau qui nous décime n'a pas encore dit son dernier mot et fait chaque jour de nouvelles

---

victimes ; deux de nos meilleurs médecins y ont succombé ; nous sommes maintenant sans autorités judiciaires : le juge d'instruction, ainsi qu'un avocat auditeur, sont morts. — La fièvre jaune semble redoubler de fureur, et pourtant le temps est magnifique. C'est à n'y rien comprendre : le thermomètre se soutient depuis deux mois à 19° c. pendant toute la matinée, et monte même à 20° après midi ; ce ne sera peut-être qu'en descendant jusqu'à 16 et 17°, comme aux Antilles, que nous pourrons espérer un changement favorable à la salubrité dans notre atmosphère ; mais cette réaction du temps ne se produira guère que dans un ou deux mois, lorsque la neige viendra couvrir les hautes montagnes qui entourent le pic, et que les vents du nord purgeront notre île de l'air perfide que nous respirons. — En attendant, l'épidémie continue de sévir avec une intensité croissante, et il fait toujours beau temps !..... Le ciel est d'un bleu d'azur, l'air transparent, la mer tranquille ; mais tout cela n'est qu'une déception. Ce soleil brillant, et la douce chaleur qui en émane, cachent une perfidie, comme ces belles fleurs, au parfum empoisonné, qu'on respire avec délice et qui vous tuent. — Qui dirait à l'étranger récemment débarqué sur cette terre fatale, qu'il marche à chaque pas vers la mort ? — Iles Fortunées ! Oui, on les nomma ainsi dans les temps fabuleux ; mais aujourd'hui..... Grand Dieu !

---

*Au même.*

22 février 1863.

Vous me demandez encore quelques nouveaux renseignements sur la fièvre jaune ; je reprends donc la plume sur ce triste sujet.

Cette épidémie nous fut apportée par un bâtiment venu de la Havane, selon les uns, et de Fernando-Poó, selon d'autres. Quoi qu'il en soit, ce fut au commencement d'octobre que ce terrible fléau se déclara à Sainte-Croix. — Parmi les chefs de service qui restèrent à leur poste, malgré la panique générale, je fus un des premiers atteints ; heureusement que ma bonne constitution m'a sauvé, mais ça n'a pas été sans souffrances : d'abord, six jours et six nuits sans dormir ; j'ai passé pour mort, et j'ai dû écrire à mes amis pour les désabuser. — Le septième jour, j'étais hors de danger ; mais la convalescence a été longue, et presque aussi dangereuse que la maladie. — Lorsque le fléau envahit la maison consulaire, ma femme était à la campagne et reçut ordre d'y rester ; si elle était descendue de Geneto, je crois qu'elle n'existerait plus aujourd'hui.

Sur quatre personnes qui étaient restées à la maison, quand le fléau fit son apparition, trois tombèrent malades presque en même temps (moi d'abord, puis Marie et mon domestique Nicolas) ;

Candelaria, notre vieille cuisinière, qui avait passé l'épidémie antérieure, resta seule pour nous soigner tant bien que mal, car, à aucun prix, on ne pouvait se procurer de garde-malade. Tout le monde fuyait les maisons envahies comme on fuit les pestiférés. Marie et moi avons été sauvés par les bons soins de mon pauvre compatriote, le docteur Saurin, qui lui-même succomba le sixième jour de ma maladie. — Un autre médecin que je fis appeler mourut le jour même de mon invitation. — Mon pauvre Nicolas, qui me servait si fidèlement depuis près de dix ans, mourut après trois jours de délire.

Sur une population de quatorze mille âmes, plus de la moitié avait abandonné la ville pour aller chercher un refuge dans l'intérieur de l'île, la fièvre jaune ne régnant jamais dans les lieux élevés, éloignés de la mer. — Sur cinq ou six mille personnes qui restèrent en ville, deux mille trois cents environ n'avaient rien à craindre, ayant passé l'épidémie de 1810 et celle de 1846. Les deux tiers des autres furent atteintes, et plus de la moitié moururent.

*P. S.* 14 mars 1863. — Ténériffe est enfin débarrassé du fléau : les autres îles de l'archipel ont été préservées ; notre atmosphère, depuis les derniers jours de février, a eu le temps de se purger, car les vents ont constamment soufflé du nord, et le thermomètre est descendu à 16° c. — Aujourd'hui, il fait un froid relatif, assez vif pour ce pays ; les

---

montagnes sont couvertes de neige, et le pic de Teyde se détache sur le ciel bleu, resplendissant de blancheur. J'attends le retour du printemps pour aller finir de me rétablir en France; l'air natal m'est nécessaire après cette forte secousse.

---

*A Charles Bolle.*

A Berlin, 1863.

Paris dévore le temps : voilà pourquoi on n'y fait jamais ce qu'on se propose de faire. Je voulais vous écrire à mon retour dans la capitale; j'ai voulu le faire ensuite avant mon départ, et pourtant depuis cinq jours que je suis rentré aux Canaries, toujours pensant à vous, je n'ai trouvé que ce moment pour commencer ma lettre, et encore ce n'est qu'à toute vapeur que je le fais.

Je suis resté à Marseille comme à Paris sous l'impression qu'a produite en moi mon voyage en Allemagne et surtout mon séjour à Berlin, sous votre toit hospitalier. Ces souvenirs me charment et ne s'effaceront jamais. Je me rappelle votre accueil si amical, votre bonne et franche cordialité, tout ce que j'ai vu et admiré sous vos auspices. — Vous êtes, cher ami, l'Allemand le plus Français que je connaisse; mais vous m'avez promis de venir pas-

ser l'hiver à Ténériffe : à moi la revanche ! —

Nous parlerons de Berlin, de Potsdam, de Sans-Souci, du vieux moulin ; le souvenir du grand Frédéric viendra réchauffer votre patriotisme. A Berlin, sur ce beau monument de votre célèbre sculpteur, le vieux roi, à cheval et en marche ; il part pour sa guerre de Sept ans ; son œil d'aigle entrevoit déjà les glorieuses destinées de cette Prusse, dont il rêvait la grandeur ; mais à Potsdam, le souvenir du roi philosophe est partout ; l'ombre de Frédéric se promène invisible dans les jardins, dans les parcs, dans les salons de Sans-Souci.

A propos, savez-vous que je viens de lire dans la *Biographie universelle* de Michaud un article des plus intéressants sur Christian-Daniel Rauch, par mon ami Couder, de l'Académie des beaux-arts ? — L'éloge du grand artiste, rival de Canova pour la pureté et le fini de la forme, et de Thorvaldsen pour l'énergie de la pose, retrace tous ses immortels travaux, ses nombreuses statues, ses monuments, toutes ces superbes sculptures, dont l'Allemagne a droit d'être fière, car elles font la gloire d'un de ses enfants.

Couder n'a pas manqué de faire ressortir, dans son éloge, les éminentes qualités qui distinguent les œuvres de Rauch : « l'heureuse alliance de la vérité saisie sur nature, le choix de la forme, dont la beauté conduit à l'idéal, et ce modelé savant, quoique simple en apparence » ; qualités précieuses qui placent votre statuaire au premier rang et lui

---

ont fait produire tant de chefs-d'œuvre. — Je vous dois, cher ami, d'avoir pu admirer tout ce que Berlin et Potsdam renferment de ces superbes sculptures. — J'ai vu aussi, pendant mon séjour à Hanovre, un mausolée du même artiste, dans le genre de celui de Charlottenbourg; mais je regrette de n'avoir pu aller à Munich et à Ratisbonne pour voir la grande statue en bronze du roi Maximilien de Bavière et les Victoires colossales du Wahallah, qui sont sculptées en marbre. — Couder, auquel je suis redevable de ces renseignements, a rendu hommage à l'œuvre nationale du grand sculpteur, au sujet du monument de Frédéric : « *Son œil d'aigle, dit-il, ombragé d'un puissant sourcil, laisse deviner que ce corps fragile en apparence est dominé par la force invincible d'une âme de géant.* »

C'est en effet la pensée de l'artiste, rendue avec toute la puissance d'un talent de premier ordre. Mais assez pour le moment; nous y reviendrons.

---

*A Auguste Couder.*

A Paris, 1863.

C'est aujourd'hui la fête de Notre-Dame del Pilar : toutes les guitares sont en branle, et j'en-

tends dans la rue un de nos troubadours improvisateurs lancer ces couplets à plein vent, sous les fenêtres de sa Dulcinée. — J'ai retenu le suivant, dont je te donne la traduction ; *traduttore, traditore*, disent les Italiens :

<i>Las estrellas he contado,</i>	Je compte là-haut les étoiles,
<i>Y no las hallo cabales;</i>	Mais il en manque, je crois ;
<i>Faltan las dos de tu cara</i>	Ce sont les deux principales
<i>Que son las mas celestiales.</i>	Que sous tes cils j'aperçois.
.....	.....

Mon retour à Ténériffe, cher Couder, s'est effectué en quinze jours, après une traversée des plus heureuses : il est neuf heures du soir, le ciel est tout constellé, l'air est tiède et suave, ma fenêtre est grandement ouverte, et je t'écris au fron-fron des mandolines qu'on entend dans la rue.

J'ai trouvé toute ma smalah en parfaite santé ; on se réjouit de m'entendre raconter mon petit voyage de trois mois ; je leur parle tantôt de Paris, de Nancy et des Vosges, tantôt de Strasbourg et des bords du Rhin. C'est à n'en plus finir et toujours à recommencer. Souvent c'est toi, mon vieux camarade, qui fait les frais de la conversation de la soirée ; je leur raconte nos bons petits dîners dans ta gentille maison du boulevard d'Enfer, où l'on pourrait se croire en paradis ; je leur parle de ta bonne humeur et des heureux moments passés ensemble.

Nous nous reverrons, cher ami, je ne veux pas m'éterniser dans ces îles ; le climat y est séduisant,

j'en conviens, la terre féconde ; mais l'homme ne vit pas comme un lézard, ni comme une huître ; il faut nourrir l'esprit aussi bien que le corps, et tout ce dont je puis jouir ici ne saurait compenser ce qui me manque. En un mot, je ne trouve pas dans ce pays la société dont j'ai besoin. — Mes vieux amis sont en France, et l'Océan nous sépare ! Aujourd'hui, j'en suis arrivé à me faire la même question que Nadaud :

Que fais-je sur cette terre,  
 Pauvre songe-creux,  
 Contemplateur solitaire  
 De la splendeur des cieux,  
 Penseur sans raison ni suite,  
 Chercheur d'idéal,  
 Variété parasite  
 Du règne animal ?

*P. S.* Je t'adresse un autre petit quartaut de vin des Canaries, que tu dégusteras avec tes amis. Il me semble d'ici t'entendre répéter le refrain de cette joyeuse chanson qui te plaît tant :

Le vin ranime la vieillesse.

Je ne dirai pas de celui que je t'offre ce qu'Horace disait de la fameuse amphore offerte à Mécène :

*O nata mecum consule Manlio ;*

mais mon vin de Ténériffe date de la première année de mon consulat :

MDCCCXLVII, PHILIPPO REGE.

Et certes, c'est déjà gentil : la République, la Pré-

sidence et bientôt quinze ans d'Empire lui ont passé sur le corps; tu conviendras avec moi qu'il faut que mon vin soit d'un bon cru et d'une riche nature pour ne pas avoir tourné à l'aigre et s'être conservé pur, limpide et sans trouble au milieu de tant de révolutions. — Adieu.



*A. A. Moquin-Tandon.*

A Paris, 1863.

Cher Alfred, depuis que vous m'avez annoncé la mort du botaniste Requier, j'ai attendu vainement une autre lettre de vous; cependant je ne vous en veux pas pour m'avoir laissé ainsi sans réponse; je comprends que vos nombreuses occupations, qui sont autant de devoirs, dans votre position à Paris, vous aient empêché de m'écrire; mais si cela vous excuse, n'abusez pas trop de ma condescendance, je vous en prie, au nom de l'amitié.

Voici un service que je vous demande, au nom de la science, comme on dit à l'Institut. — Il s'agit d'acclimatation : vous savez que je m'en occupe depuis longtemps, et que j'ai pour un des promoteurs de cette branche de la phytographie, I. Geoffroy Saint-Hilaire, la même affection que

j'avais pour son vénérable père, qui m'honora de son amitié. — Plus d'une fois j'ai été écouter les leçons orales d'Isidore, lorsqu'il commença d'imprimer à la zoologie d'abord l'heureuse et utile direction qu'elle a suivie et qui doit tant contribuer à ses progrès. Ce fut lui qui le premier proposa dans son cours les applications de cette nouvelle théorie. — Veuillez lui recommander, en sa qualité de président de la Société d'acclimatation, mon projet de propagation en Algérie des essences forestières de ces îles. Cela en vaut la peine. Je termine en ce moment un mémoire que je vais lui adresser à ce sujet. Il ne serait pas moins important d'acclimater dans le midi de la France, principalement dans les montagnes du littoral, le beau pin des Canaries (*P. Canariensis*), d'une si belle venue et dont le bois incorruptible est si estimé.

Vous me parlez des services que je pourrais rendre comme correspondant de l'Institut : je ne m'occupe pas d'études assez sérieuses pour prétendre à cet honneur. — Si j'étais resté à Paris, j'aurais pu aspirer au fauteuil académique, afin qu'on pût aussi dire de moi :

Ai legi voustre noum envirota de gloiro  
 Dedin lou libre d'or daou templo de mémoiro  
 Mounté s'inscrivaun les savents.....<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Fragment d'une ode provençale à Moquina T. (*J'ai vu votre nom, environné de gloire, dans le livre d'or du temple de mémoire, où l'on inscrit les savants.....*) — Note de l'éditeur.

Mais ici, à quoi me servirait cette charge?

Il est pourtant, malgré mes fonctions obligatoires, un genre d'études auquel je me serais dédié de préférence, et qui me revient maintenant à la mémoire. — Les îles Canaries, par leur latitude presque tropicale et l'élévation de leurs montagnes, dont le point culminant exerce une influence puissante sur l'atmosphère environnante, se trouvent admirablement situées pour les observations des phénomènes électro-magnétiques qui se rattachent à la météorologie. — Duperray, Arago et d'autres membres de l'Institut, avec lesquels j'entretenais des relations quand j'étais secrétaire général de la Société de géographie, ayant examiné la question au point de vue que je viens d'indiquer, m'insinuèrent de profiter de la nouvelle position qui m'était faite dans ces îles pour m'occuper de météorologie, et d'en rendre compte à la savante Compagnie.

Nous étions alors à la fin de 1847, et j'arrivais à peine à mon poste que la révolution de Février (1848) éclata comme un coup de tonnerre. — Arago, qui m'avait promis quelques instruments indispensables, eut bien autre chose à faire que de me les envoyer. — Du haut de son observatoire, il sentit tout à coup la terre trembler sous ses pieds, et le voilà aussitôt dans la rue pour prendre part à la bagarre... Ce fut peine perdue : il fit là, comme député, une action généreuse, mais inutile, car il vit s'éclipser bien vite l'astre dont il

---

n'avait pu prévoir les aberrations. — Cette révolution de Février fut comme ces comètes chevelues dont l'apparition subite et non calculée effraye le monde. Si le pauvre Arago se fût contenté d'observer, peut-être vivrait-il encore.

Quant à moi, tout en regrettant de n'avoir pu me livrer à des études qui pouvaient me mener loin, j'ai vécu tranquille et presque oublié dans mon recoin, trop heureux d'échapper au torrent de la politique qui vous emporte. — Je n'ai plus d'ambition : eh! mon Dieu, à quoi bon maintenant? — Il est des situations dans la vie qu'il faut savoir accepter; tous les calculs de l'homme le plus clairvoyant ne changeront pas sa destinée. — J'en reste là. Adieu.

---

*A M. Lemer cier, bibliothécaire  
au Muséum.*

A Paris, 1863.

Les instants que j'ai passés avec vous, pendant ma dernière apparition à Paris, sont des souvenirs trop agréables pour ne pas les remplacer au moins une fois l'an par un entretien épistolaire.

Je suis rentré chez moi à la fin d'octobre, et dès les premiers jours de ma réinstallation au consu-



lat, il a fallu m'occuper d'affaires de service. Le pavillon français s'est montré de nouveau sur la rade : ce furent d'abord plusieurs bâtiments se rendant les uns aux Antilles, les autres dans l'Inde ; puis s'est présentée notre nouvelle escadre d'évolution : le *Magenta*, le *Solferino* et l'*Invincible*, trois colosses cuirassés, et de plus la *Couronne* et la *Normandie*, deux frégates blindées, suivies du *Napoléon* et du *Turenne*, deux vaisseaux de premier rang, et le tout accompagné d'un petit aviso d'ordonnance, le *Talisman*, mouche de l'escadre, pyroscaphe fringant et alerte comme un officier d'état-major, disparaissant en un clin d'œil pour porter des ordres, et reparaissant tout à coup comme par enchantement.

J'avais à peine fini le ravitaillement de cette division navale, que mille soins et d'autres devoirs de service sont venus retarder encore le plaisir que j'éprouve en ce moment, puisqu'il m'est loisible enfin de m'entretenir avec vous et de vous dire tout ce qui me vient.

J'ai repris mes travaux de rédaction des *Pêches maritimes* : la diversité des sujets que j'embrasse dans cet ouvrage tend à lui imprimer une originalité qui pourra contribuer à son succès. La scène change d'aspect à chaque instant ; j'ai dégagé de mon récit tout ce qui pouvait paraître trop méthodique, évitant autant que possible cette terminologie peu en harmonie avec notre langue. Les gens du monde m'en sauront gré, et les savants

comprendront mes sous-entendus. J'écris pour tous. Ce n'est pas un traité de pêche que je rédige ; mes descriptions ne sont que des croquis, des esquisses prises sur nature. — A mesure que je poursuis mon œuvre, le champ que j'explore s'agrandit devant moi.

Mon manuscrit est déjà très-avancé, et j'espère vous le communiquer à mon prochain voyage à Paris ; je n'ai pas oublié l'offre de l'estimable Gratiolet, cet ami qui a voulu se charger de me trouver un éditeur. — Gratiolet est un cœur d'or, aussi savant que modeste ; les instants que j'ai passés auprès de lui m'ont suffi pour l'apprécier et lui vouer toutes mes affections et mes sympathies. J'aime les hommes de sa trempe ; c'est le digne élève de notre bon Parisset. Complimentez-le de ma part pour la nouvelle position qu'on vient de lui faire en le chargeant de remplacer Isidore Geoffroy Saint-Hilaire dans son cours du Collège de France. On ne pouvait faire un meilleur choix.

C'est vous aussi, cher ami, qui m'avez introduit auprès de Toussenel, de cet esprit lucide dont j'aime le caractère et admire les écrits, autant au moins que celui qui en a fait le plus bel éloge : « L'âme française, gaie, bonne, sereine et courageuse, jeune comme un soleil d'avril, illumine partout son livre du *Monde des oiseaux*. Il y a des traits enlevés avec le bonheur, l'élan, le coup de gosier de l'alouette aux premiers jours du prin-

---

temps... » Michelet, l'auteur de l'*Oiseau*, pouvait seul s'exprimer ainsi.

Il est aussi à Paris, et dans la maison que vous habitez, un artiste des plus distingués qui sait faire des chefs-d'œuvre avec l'ébauchoir ou le ciseau, tout aussi bien que Toussenel avec sa plume. C'est vous qui m'introduisîtes dans son atelier quand il ébauchait, à grand renfort d'argile, un superbe buste d'Arago, largement et crânement accentué. On reconnaissait déjà, à mesure que le travail avançait, l'homme devenu si populaire : énergique et forte nature, puissante intelligence, ces qualités se prononçaient sur cette belle tête, sur ce large front, par des arcades sourcilières des plus marquées, sous lesquelles brillaient des yeux de feu. Ce beau buste, en ébauche, indiquait tout cela du premier jet. — L'œuvre de l'artiste, m'a-t-il été dit, a été achevée avec la même fougue et doit servir à exécuter une statue colossale qui sera coulée en bronze et placée dans la ville natale de l'illustre secrétaire de l'Académie des sciences. — Rappelez-moi au bon souvenir de l'artiste. Adieu.

---

*A mon ami Monteiro.*

A Madère, 1864.

Que je vous dise, charmant poète, deux mots sur cet excellent vicomte, dont je vous dois la connaissance : des hommes comme M. de Charnacé se recommandent d'eux-mêmes. C'est un vrai gentilhomme dans toute l'acception du mot ; esprit cultivé, excellent cœur, qui, par la franchise de ses manières, la noblesse de son caractère, s'est acquis tout de suite mes sympathies. — Je pourrais en dire autant de plusieurs voyageurs que j'ai accueillis sous vos auspices : le vicomte de Ponceau, cousin de l'antérieur ; sa charmante dame, sœur du duc de Luynes, et leur fils, aimable enfant, qui m'a rappelé mon pauvre Philippe ! — Ajoutons aussi à cette haute noblesse de France, qui sait si bien porter son nom, M. A. Moukanoff et la princesse son épouse, puis encore bien d'autres étrangers de marque. Dans l'isolement où je vis ici, le séjour de ces visiteurs a été pour moi une bonne fortune.

Mais j'ai à vous parler aussi de cette épître si pleine de verve et de grosses vérités : je suis fier d'avoir été un des élus parmi les douze gratifiés d'un exemplaire. — Merci.

Et vos *Impressions d'un voyage à l'Empyrée*, croyez que j'apprécie ce cadeau. — La description

de votre colonie d'Anglais valétudinaires de Funchal m'a aussi désopilé la bile :

Si grand pour tous, le monde a pour vous peu de place ;  
 Oui, vous êtes poète et franchissez l'espace,  
 Ce vaste champ du domaine éthéré ;  
 L'univers est à vous, vous l'avez déclaré.

J'ai passé de bons moments avec vos brochures, et je vous en rends grâce. — Vous m'annoncez que vers la fin de l'année vous pensez faire un voyage à Paris ; je suis aussi dans cette intention, et peut être pourrons-nous combiner ensemble une bonne rencontre ; mais ne tardons pas trop, car je puis dire aussi bien que vous :

Lorsqu'un autre printemps pour moi reverdira,  
 Je serai septuagénaire !  
 A la loi du destin il nous faut satisfaire ;  
 Je m'y soumetts d'avance et quand il le voudra.  
 Regretter le passé serait une sottise,  
 Lorsque le présent nous va bien :  
 Laissons aller ce vieux monde à sa guise,  
 Et prenons le temps comme il vient.

Quant à la politique, il ne vaut pas la peine d'en parler ; les uns disent que ça va mal ; les autres, que ça va bien, et j'en conclus que cela pourrait aller mieux. Je suis de l'avis de Viennet, poète académicien, archi-octogénaire et fabuliste excentrique :

Je me résume et dis que ma très-chère mère,  
 Sans le savoir, prophétisait déjà  
 Les sottises qu'on allait faire,  
 Sans compter celles qu'on fera.

---

Et sur ce, cher ami, dormez sur les deux oreilles, portez-vous toujours bien, et vous me rendrez heureux toutes les fois que vous m'en donnerez l'assurance. — A vous de cœur.

---

*A Olivier Moquin-Tandon fils aîné.*

A Paris, 1864.

J'ai reçu toutes les bonnes feuilles du *Monde de la mer*, et je suis encore sous le charme de cette lecture. Rien n'a été oublié dans ce livre pour intéresser les savants et exciter la curiosité des gens du monde, c'est-à-dire de cette classe, chaque jour plus nombreuse en France, qui possède assez d'instruction pour comprendre et lire avec fruit les œuvres du génie humain. — Dès les premières pages, les lecteurs seront frappés d'admiration devant le spectacle grandiose de l'Océan et des phénomènes qui se manifestent dans ses eaux. — Cette brillante introduction excitera leur enthousiasme et les invitera à pénétrer plus avant dans l'immense laboratoire de la création.

La coordination de l'ouvrage est parfaite; les considérations générales du premier chapitre font déjà prévoir le sujet du second : *la Vie dans la mer*. — Alors commence cette genèse qui se déroule toujours plus attrayante et vous fait passer

successivement des premières ébauches aux organisations les plus compliquées, des plus grêles aux plus puissantes, de la monade à la baleine. — Je me réjouis d'avoir pu fournir quelques notes à votre père pour ajouter à ses descriptions.

.....

Christophe Colomb, qui traversa le premier l'Océan, a pu dire avec raison, en présence de la fécondité des eaux dans les prolifiques régions de l'Atlantique, où la vie surabonde : « *La lingua no basta para decir ni la mano para escribir todas las maravillas del mar.* » On conçoit, en effet, le cri d'admiration poussé par le grand découvreur, à la vue de tant de merveilles restées ignorées jusqu'alors ; mais il était réservé à notre siècle investigateur de faire tout connaître, et au point où en est arrivée aujourd'hui la science, dans l'étude des êtres qui peuplent les eaux, il est heureux que des hommes d'un talent supérieur, réunissant l'esprit d'observation au sens philosophique, entreprennent de nous conduire de l'analyse à la synthèse dans l'étude des différents organismes. — Voilà ce qu'a réalisé Moquin-Tandon dans son *Monde de la mer*, en résumant toutes les connaissances acquises. — Sa narration, d'un style simple, élégant, soutenu, rappelle tout le charme de sa parole.

J'ai assisté, il y a plus de trente ans, aux dernières disputes sur l'unité de composition ; jugez donc si je dois avoir pris intérêt au beau chapitre

que je viens de recevoir avec la vingt et unième feuille. — Je n'ai pas connu Cuvier, personnellement du moins, mais j'ai lu et relu ses œuvres, que j'admire; quant à Geoffroy Saint-Hilaire, il m'honore de son amitié. — Votre père a parfaitement défini la différence des doctrines de ces deux grands naturalistes : *L'un était l'historien de la nature, l'autre voulait en être l'interprète.* — Moquin-Tandon tenait des deux.

On ne peut que vous louer, cher ami, de tous les soins que vous donnez à l'impression du *Monde de la mer*, cette œuvre posthume de votre regrettable père. — Auriez-vous mordu à l'hameçon, et ce livre serait-il l'appât qui doit vous entraîner dans la science? — En ce cas, tant mieux.

Le *Monde de la mer* fera époque et occupera une place distinguée parmi les grandes publications de 1865. Ce livre doit populariser l'amour de la science; Moquin-Tandon, malgré son pseudonyme, s'y dévoile tout entier. C'est bien l'homme que j'ai aimé; je le reconnais à cette narration simple, imagée, éloquente, piquante parfois et toujours spirituelle. Il explique les phénomènes les plus curieux avec une netteté d'expression qui en facilite l'intelligence; sa philosophie pénètre l'âme et satisfait. — Et les vignettes, donc, intercalées dans le texte, qu'en dites-vous? Quelle délicatesse de trait! quelle pureté de dessin! et surtout quelle vérité! Sa main habile a passé par là. — Adieu.

*A Léon Laviaille.*

A Marseille, 1864.

Votre lettre est tout affectueuse, cher ami ; elle m'a fait plaisir à lire ; les sympathies réciproques sont les sentiments qui nous attirent l'un vers l'autre. Ces attractions sont des phénomènes très-naturels ; on se fréquente parce qu'on se comprend, et l'amitié en est la suite. Aussi la mienne n'a pas tardé de vous être acquise, et vous venez de me confirmer la vôtre.

Depuis votre départ de Sainte-Croix, je suis redevenu très-casanier ; mes promenades du soir se bornent à la pointe du môle, pour humer les stimulantes émanations de la brise ; c'est comme un bain d'air salin ; mais cela ne vaut pas cependant le parfum de nos algues marines et de nos rocailles qu'on respire avec tant de délices sur les bords chéris de notre Méditerranée. — L'Océan est grandiose, imposant, sans doute ; c'est l'infini : la Méditerranée n'est qu'un grand lac, si on la compare à cette immense mer ; mais elle a pour elle ses séductions, et *Pater Oceanus* ne put, dit-on, résister aux charmes de cette sirène capricieuse, le jour que, franchissant les colonnes d'Hercule, il pénétra dans son sein pour s'y endormir. — C'est ainsi, du moins, que les mythes de l'antiquité expliquent, à leur manière, l'absence des

marées dans les eaux de ce bassin. — Si la mythologie n'est pas une science exacte, convenez du moins, avec moi, que c'est une science atterayante : tous ces dieux et demi-dieux avaient le diable au corps... et les déesses donc !...

Vous me parlez de ma bonne ville, de théâtre, d'opéras, du Gymnase ; tout cela dit par un compatriote m'arrive comme un écho du pays natal. Je m'estimerais heureux de pouvoir jouir de la moitié des distractions qui vous sont offertes ; mais, hélas ! savez-vous à quoi nous sommes réduits depuis un mois, et probablement jusqu'en carême ? A une troupe de misérables acteurs ambulants, venue d'Andalousie pour exploiter notre théâtre. Ces pauvres diables se démènent comme des démons pour nous gratifier, trois ou quatre fois par semaine, d'un drame larmoyant. — La première actrice accuse quarante printemps au moins... et une grosse verrue poileuse sur la joue, mouche naturelle qui, dit-on, lui a fait des amateurs : « *Hay gustos que merecen palos* », dit le proverbe espagnol. — Le jeune premier me semble sorti tout récemment de l'hôpital... Qui sait ? — L'ingénue est enceinte ; c'est visible, je n'invente rien. — La soubrette lui sert de duègne et bénéficie sur les services qu'elle lui rend. — Le traître ou le tyran a la tournure d'un contrebandier, et cumule l'emploi de père noble. Tout le reste à l'avenant. Nous avons aussi des intermèdes de

---

ballets accompagnés de castagnettes, avec musique de cornet à pistons; jota aragonaise, cachucha, bolero et fandango, tout leur va. C'est à ne pas y croire : avec deux danseurs et deux danseuses pour tout le corps de ballet. — Le premier bolero est gros comme un bœuf gras, l'autre est un petit vieux rabougri, qui a laissé ses mollets en Castille, mais qui en a rapporté un nez qui n'est pas postiche; une protubérance phénoménale, genre concombre; quant à l'espèce... *incertæ sedis*. — Je ne vous dis rien des ballerines : l'une est passable et l'autre passée. Quant à leur talent chorégraphique, elles dansent tout ce qu'on veut, s'il faut en croire le gros Hardisson. Et malgré tout, pour tuer le temps, je fais comme les autres et vais voir ce monde-là, et passe une heure ou deux à lorgner nos belles *isleñas* en grande toilette.

J'ai reçu la *Pêche* d'Alphonse Karr, et vous remercie de ce petit livre, qui ne m'apprend rien de bien nouveau. Toutefois, j'y ai glané une épigraphe pour un de mes chapitres : *Il y a deux espèces de poissons : le poisson frais et celui qui ne l'est pas*. — C'est original de vérité et digne de l'auteur. — Adieu.

---

---

*A Lemercier, bibliothécaire au Muséum.*

A Paris, 1864.

J'ai lu dans les *Souvenirs d'un naturaliste*, par de Quatrefages, un passage qui m'a d'autant plus étonné, que ce savant n'est pas de ceux qui acceptent les faits sans examen. M. de Quatrefages m'a toujours paru un esprit consciencieux, un observateur expérimenté; fort de ses propres études, il s'est acquis par ses travaux un fonds de science qui peut se passer d'emprunts. — Eh bien, dans l'ouvrage que je viens de citer (t. I, p. 281), voici ce que je lis au sujet des thons :

« Leur apparition successive dans divers parages, leur disparition inexplicable à l'approche du frai, ont longtemps fait croire à de véritables migrations, semblables à celles des oiseaux. Sous ce rapport, on rapprochait les thons des harengs et des maquereaux, regardés aussi de tout temps comme des poissons migrateurs; mais M. Valencienne, confirmant par des observations personnelles les doutes émis déjà sur ce point par MM. de Lacépède et Noël de la Morinière, a démontré que ces prétendus voyages n'existaient pas. Ni les thons ni les harengs n'abandonnent leur contrée natale; seulement, pendant l'hiver, ils vont chercher un abri contre le froid à des profondeurs que le filet ne peut atteindre, et lorsque le soleil

a réchauffé la surface des mers, lorsque arrive pour eux le moment de la reproduction, ils abandonnent ces abîmes et viennent le long des côtes voisines déposer leurs œufs dans des eaux chaudes et peu profondes... »

J'ignore quelles sont les observations de M. Valenciennes qui ont confirmé les doutes émis par Lacépède et Noël de la Morinière; je n'ai pas avec moi l'ouvrage du premier; quant à la Morinière, je puis assurer que, loin de nier les migrations des thons et des harengs, il en parle souvent comme de faits confirmés, dans son *Histoire des pêches*.

Le passage des thons de l'Océan dans la Méditerranée, les migrations périodiques de ces scombres, leurs apparitions successives dans des parages déterminés, depuis Cadix jusqu'aux dernières limites de la mer Noire, sont des faits connus dès la plus haute antiquité. Les pêcheries des madragues échelonnées le long des côtes sur la route suivie par ces poissons migrateurs, ces pêcheries, dis-je, ont été établies dans les différents postes où elles existent encore aujourd'hui. Les renseignements traditionnels transmis par les pêcheurs, et les succès obtenus dans ces parages, sont la confirmation des faits historiques. — Ce n'est que successivement que les thons se présentent en grandes bandes dans les madragues d'Espagne, du Roussillon, de la Provence, de l'Italie et de la Grèce, avant de pénétrer dans la

mer Noire par les détroits des Dardanelles et du Bosphore. Quant aux migrations des harengs, elles ont été observées par tous les peuples du nord européen qui se sont livrés à la pêche, et s'il peut exister des doutes sur ce phénomène, que je considère comme un des plus importants en histoire naturelle, ce n'est guère que sur l'itinéraire suivi par ces poissons voyageurs.

Quoi donc ! j'aurais traversé quatre fois l'Atlantique dans sa plus grande largeur, franchi onze fois le détroit de Gibraltar, parcouru plus de quinze cents lieues de côtes dans la Méditerranée et l'Océan, vécu parfois de la vie des pêcheurs, pris part à leurs travaux et partagé leurs fatigues ; j'aurais rencontré ces innombrables bandes de scombres dans la haute mer, je les aurais vus suivre quelque temps le navire pour s'en éloigner ensuite et se rapprocher de la côte où les attendent les pêcheurs, et l'on viendrait après nier des observations et des faits sanctionnés par les hommes pratiques et l'expérience des temps ! Qui peut douter des migrations des oiseaux ? Les voyages des poissons migrateurs, de même que les passages périodiques des oiseaux, sont des phénomènes analogues ; le même instinct qui porte les uns à entreprendre leur long pèlerinage pour venir se reproduire dans nos climats, pousse les autres vers des régions maritimes dont la température des eaux doit assurer la conservation de la race après l'émission du frai. — Les poissons qui émi-

---

grent par bandes ont, comme les oiseaux de passage, leurs étapes de réfection, leurs points de ralliement et leurs parages de station. — La cigogne et l'hirondelle, parties des régions méridionales d'Afrique, vont retrouver en Europe le même nid qu'elles ont laissé; le hareng, qui sort de la mer Glaciale, se dirige sans boussole vers les mêmes parages où tous ceux de sa race ont coutume d'aller déposer leur frai. — Les voyages de ceux-ci, de même que les migrations de ceux-là, sont les conséquences des admirables prévisions de la nature; ils obéissent tous, en général, à la nécessité de satisfaire à la loi universelle que Dieu formula aux premiers jours de la création : *Croissez et multipliez!* — Tout cela est admirable autant qu'incompréhensible, mais cela est pourtant vrai.

Vous pouvez montrer ma lettre à M. de Quatrefoies, qui me connaît et que j'estime. — Adieu.

---

*A P. Denis, ancien député, propriétaire  
à Hyères.*

1864.

Depuis bientôt treize ans que j'ai quitté la France, cher Denis, je n'ai reçu que deux fois de



vos nouvelles par l'intermédiaire de votre frère. — J'ai su que vous vous étiez retiré à Hyères et que vous viviez heureux et en bonne santé dans vos délicieux jardins. Vous faites bien, ami ; ce charmant recoin de notre belle Provence peut prétendre, tout aussi bien que les anciennes Fortunées, au beau nom d'Hespérides qu'on donna jadis à ces fameux jardins que les poètes ont placés un peu partout. — Les arbres à pommes d'or croissent à Hyères et y mûrissent leurs fruits comme dans les chaudes vallées de l'Atlas, comme aux Baléares, aux Canaries et sur les bords du Guadalquivir ; seulement le dragon ne garde plus les fruits, Hercule l'a tué, et les oranges, devenues des fruits vulgaires, dans nos temps prosaïques, ont perdu leur antique renommée et n'ont conservé que leur parfum.

Et puisque j'en suis en ce moment à vous rappeler la Fable et ses séduisantes fictions, n'oublions pas que si le divin Hercule tua le dragon, il délivra Prométhée, ce titanique martyr que le vieux Eschyle nous dépeint sous les traits du héros civilisateur. — Or, cultiver, c'est augmenter les ressources de la terre. Voilà pourquoi nous autres, civilisés, nous avons conservé le feu sacré, transmis par Prométhée à ceux de sa race. Nous continuons son œuvre civilisatrice en répandant sur tout le globe les bienfaits de la science par l'acclimatation et la culture des produits de la création.

Ces réflexions, cher Denis, que je vous com-

---

munique comme elles me viennent, me fournissent l'occasion de vous saluer en bon collègue, puisque, par les bulletins que je viens de recevoir, j'apprends que vous êtes un des membres émérites de notre grande Société d'acclimatation de Paris, de cette institution modèle qui a donné l'élan à tant de nouveaux établissements horticoles qu'on a créés de toutes parts et dont nous nous sommes, vous et moi, si souvent entretenus, il y a une quinzaine d'années. — Je souhaite que vous continuiez de jouir encore longtemps de la vie dans votre Éden d'Hyères<sup>1</sup>. — Adieu.

---

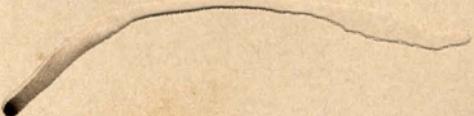
*A Auguste Couder.*

A Paris, 1865.

Cher ami, si j'ai tardé de t'écrire pour t'annoncer mon retour à Ténériffe, en voici le motif :

---

<sup>1</sup> Les Denis étaient deux frères : Ferdinand Denis, le plus jeune, fut bibliothécaire de Sainte-Geneviève, à Paris ; c'est celui qu'on désignait de mon temps sous le nom de *Denis le savant*, pour le distinguer de l'autre, qu'on avait surnommé *Denis le tyran*, sous le règne de Louis-Philippe. — Ce surnom lui avait été donné par le spirituel Villemain, alors ministre du roi, à cause de ses incessantes sollicitations en faveur de ses clients, comme député du Var. Excellent homme,



d'abord, une quarantaine de sept jours de séquestration, imposée fort mal à propos à tous les bâtimens venant d'Europe depuis l'invasion du choléra, et ensuite une méchante grippe, à laquelle presque toute la population de l'île a payé tribut, et qui m'a tenu aussi, pendant près de deux semaines, dans l'impossibilité d'écrire.

Les variations de la température n'ont été que passagères cette année; le fleuve de la vie coule toujours à pleins bords dans cet heureux climat, et au bout du compte, il en naît plus qu'il n'en meurt. — Comme ordinairement on se porte bien, le moindre dérangement dans l'état normal de la santé est une grande affaire; on en parle partout et l'on fait là-dessus mille commentaires. — Faute d'aliments intellectuels, les gens désœuvrés, les femmes surtout, s'occupent beaucoup trop de ce qu'on dit, de ce qu'on fait, d'où l'on vient, où l'on va, de tout ce qui se passe; on sait que tel a pris médecine, que telle se plaint de ses nerfs, que celui-là garde le lit, que celle-ci prend le lait d'ânesse, et puis des cancons et encore des cancons.

Depuis que le choléra est en campagne, ces bonnes gens ont tous la colique. Les membres du

---

du reste, toujours prêt à rendre service, esprit éclairé, artiste amateur, qui dessinait le paysage avec une rare finesse et une facilité surprenante, sur des carrés de papier, au crayon, tout en causant avec ses amis, qui avaient souvent le bonheur de lui arracher ces charmants croquis. *(Note de l'éditeur.)*



---

conseil sanitaire voient l'épidémie partout ; ils sont minés de la peur du mal et courent risque de mourir du mal de la peur. Malgré cela, le pays est toujours sain, l'air fort doux, les brises rafraîchissantes ; les orangers mûrissent leurs fruits, les bananiers de même, et les abeilles donnent du bon miel. Que peut-on exiger de plus ? Nous sommes au 24 octobre, et le thermomètre marque encore 24° c.

Je pense t'envoyer, par la première bonne occasion, une petite provision du vieux vin de Ténériffe, car tu dois être à sec du dernier. — Le vin est le lait des vieillards, et nous en sommes là tous les deux. — Adieu.

---

*A mon ami Charles Bolle.*

A Berlin, 1866.

Vous désirez, m'écrivez-vous, que je me charge de la rédaction de la biographie de Webb, car vous êtes peu satisfait de celles qui ont été publiées récemment ; vous avez raison, sans doute, et je crois franchement qu'on aurait pu faire mieux ; mais quant à moi, pour le moment du moins, cela m'est impossible, et voici pourquoi :

Dans la position officielle qui m'a été faite ici,



je ne puis disposer de mon temps ; en outre, l'ouvrage dont je m'occupe absorbe le peu de loisirs que me laissent les interruptions du service, de sorte que je ne travaille qu'à bâtons rompus. Mes rédactions se ressentiraient de ces dérangements continuels, sans le soin que je mets, lorsque je reprends mon travail, de lire et de relire le chapitre commencé, et même souvent celui qui précède, afin de rentrer dans mon sujet. — J'efface, je corrige, je rectifie, j'intercale, je suis même le précepte d'un auteur fort original qui donnait à un ami le conseil suivant : « *Quand tu commences un chapitre, supprime toujours le premier paragraphe et commence par le second.* » Que de temps on s'éviterait, sans ces arrêts, ces interruptions qui vous obligent à reprendre la gamme, afin de remonter au même ton !

Ainsi donc, malgré mes désirs et la satisfaction que j'éprouverais de rappeler la noble figure de celui dont je fus l'ami et le collaborateur pendant mes plus belles années, il me faudrait plus de repos et de liberté d'action, plus de loisirs enfin. — Je n'ose vraiment me compromettre pour la réalisation d'une pareille œuvre ; j'ai besoin de me recueillir pour retracer la vie et les travaux d'un savant si profond et en même temps si modeste : cœur généreux, esprit fin, délicat et aimable. Vous me comprendrez mieux que personne, vous qui l'avez connu et apprécié comme moi. Il y avait chez Webb deux natures ; son esprit était



porté à la fois vers la science et vers l'idéal. L'expression de Cicéron lui était applicable : « *Sapientipotens*. » — Ses vastes connaissances en histoire, en littérature, en linguistique, en archéologie, ne se révélaient que dans l'intimité ; on pouvait juger alors de son bon goût et de son atticisme.

Il avait été convenu, entre Moquin-Tandon et moi, que nous nous chargerions de ce travail pour la *Biographie universelle* de Michaud ; je devais envoyer à Alfred les renseignements qui auraient servi à illustrer sa rédaction ; j'avais même déjà rassemblé plusieurs notes, des extraits de lettres, quelques fragments biographiques en ébauche, précieux souvenirs que je conserve encore ; mais, hélas ! le destin a décidé autrement.... La mort nous a ravi Moquin-Tandon, et je ne vois aujourd'hui que vous, cher ami, capable de le remplacer dans la tâche qu'il s'était imposée. — Réfléchissez-y, et je vous cède toutes mes paperasses. — Nous en causerons ensemble, si vous vous décidez à venir vous chauffer cet hiver à notre soleil.

Je suis en train d'achever mon livre de la *Vitalité des mers*, qui se prête à diverses citations du *Monde de la mer* et me fait espérer d'être le premier à donner une appréciation de cette œuvre posthume de ce pauvre Moquin. Il a traité un sujet qui, sous bien des rapports, se lie avec le mien ; nos considérations tendent au même but : l'observation des grands phénomènes de la nature, mais dans leurs plus petites manifestations. —



---

Moquin a cité plusieurs passages de l'œuvre inédite que je lui avais communiquée et dont il a indiqué l'origine : je serais heureux de reproduire, à mon tour, quelques beaux passages du livre posthume du savant dont je fus l'ami intime pendant plus de trente années. — Adieu.

---

*A mon ami Monteiro.*

A Madère, fin janvier 1868.

Désirs et espérances se partagent la vie : vous l'avez dit vous-même dans une des gracieuses épîtres que vous adressez de temps en temps à vos amis :

D'un espoir tout flatteur toujours plus ou moins digne,  
De l'an qui nous arrive à l'envi l'on s'occupe ;  
Il est, cet arrivant, partout le bienvenu ;  
Car rien ne séduit l'homme autant que l'inconnu.

En effet, je laisse au plus fin de dire ce qu'il en sera de tout ce gâchis d'ici à l'an prochain.

Vous avez raison, cher poète, pour des hommes comme vous et moi, qui avons déjà vu tant de choses en ce siècle de transformation, et où se sont produits de si grands événements et des découvertes si transcendantes, on peut, à notre âge, se



montrer satisfaits du cycle que nous parcourons. — J'ai vu les débuts de notre immortelle révolution de 89, et connu plusieurs des premiers acteurs de ce grand drame ; je me souviens du retour de l'armée d'Égypte. — Je suis entré au lycée national de Marseille sous le Consulat, et je me rappelle encore le jour où l'élève qui faisait la lecture dans le réfectoire, pendant notre repas de Spartiates (c'est bien le mot), nous gratifia d'ordre supérieur de la proclamation de Napoléon Bonaparte, *empereur de la république* : les nouveaux écus de cinq francs, qui furent frappés à cet événement, le disaient ainsi alors. Il en circulait encore quelques-uns, il y a peu d'années.

Quelque temps après, étant toujours au lycée, mon père me procura un jour de congé à l'occasion de l'arrivée chez nous de la nourrice de l'empereur, qu'un caprice de l'impératrice Joséphine avait fait venir de Corse pour faire une surprise à son *petit Napoleone*, comme l'appelait la bonne insulaire. — Je fus embrassé dix ou douze fois, à la manière du pays, par cette montagnarde des environs d'Ajaccio, qui retourna quelques semaines après de Paris, affublée de châles de l'Inde et de robes décolletées de l'époque.

Ainsi, dans notre longue carrière en ce monde, nous avons assisté, l'un et l'autre, à bien des farces, comédies ou drames. — J'envie toutefois votre bonne chance ; vous avez pu admirer le premier pyroscaphe construit par Fulton, et voyager, à la



vapeur, sur les grands fleuves d'Amérique avec cet homme de génie ; vous avez assisté aux premières expériences de l'application de la vapeur à la navigation immense : découverte qui, avec les chemins de fer et la transmission électrique, doit changer la face du monde.

Aujourd'hui, tout s'est perfectionné et universalisé ; les progrès marchent rapidement ; on voyage avec la vélocité de l'oiseau, on correspond d'un hémisphère à l'autre avec la rapidité de la foudre, on cuirasse les navires de guerre, on invente de nouvelles armes de destruction, des fusils *qui font merveille* ; on perce les Alpes, on coupe l'isthme de Suez, on parle même d'un tunnel sous la Manche... et pourquoi pas ?

Bientôt l'océan Pacifique sera relié à l'Atlantique par un chemin de fer qui traversera les États-Unis de l'Amérique du Nord dans leur plus grande largeur et franchira les montagnes Rocheuses. — L'art, auxilié par la science, réduit de plus en plus l'espace et le temps. La route percée à travers l'Amérique du Nord est un chemin plus court et moins coûteux que les anciennes voies du cap Horn et de Bonne-Espérance pour les produits qui pèsent peu, et qui en raison de leur grande valeur exigent un transport rapide. Les Yankees l'ont compris, et l'Angleterre s'en est alarmée.

Le grand *railroad* a déjà franchi les plus forts obstacles ; les travaux s'avancent sous l'énergie



---

impulsion d'un mille et demi en vingt-quatre heures. C'est prodigieux, mais c'est positif. L'entreprise une fois terminée, marchandises et voyageurs, partis du Havre ou de Bordeaux pour New-York, après avoir traversé l'Atlantique en huit ou neuf jours, pourront franchir en débarquant quatre mille six cents kilomètres, pour être transbordés sur un autre vapeur en dix-huit ou vingt jours aux extrémités de l'Asie. Deux mois suffiront pour cet immense trajet. Les Américains du Nord ont la clef du grand chemin des Indes par la route d'Occident; ils réaliseront à leur profit la grande pensée de Colomb.

Ces diables de Yankees nous devancent en tout; les idées les plus utopiques, les entreprises les moins réalisables en apparence deviennent bientôt chez ce peuple des réalités; ils ne reculent devant aucun obstacle et vont toujours en avant. — Adieu.

---

*A mon ami Charles Bolle.*

A Berlin, 1868.

Je reproduis, en commençant ma lettre, quelques lignes de celle que je vous écrivis vers la fin de l'année passée, et dont je n'ai pas eu de réponse :

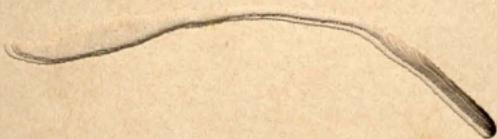
« Parti de Marseille le 26 septembre, je suis  
« arrivé ici le 18 octobre, après des relâches dans



« différents ports de la côte méridionale d'Es-  
« pagne. — Un voyage comme du temps d'Ulysse,  
« à une époque où la vapeur peut nous transporter  
« en une semaine d'un bord à l'autre de l'Atlan-  
« tique. — J'ai repris mes occupations habituelles ;  
« le travail intellectuel semble fortifier ma santé,  
« et je puis, à mon âge, dire aussi comme Gui-  
« zot, qui compte déjà ses quatre-vingts ans en sa  
« verte vieillesse : « *Je me confis dans l'étude*  
« *pour me conserver.* » Nous jouissons ici d'un  
« automne doux et tiède ; ces jours passés, il a  
« plu quelque peu, et cette bienfaisante rosée a  
« rafraîchi notre atmosphère. Réalisez donc votre  
« projet d'hivernage et venez vous mettre à l'abri  
« sous ce beau ciel. L'hiver, dit-on, menace  
« d'être terrible cette année en Europe ; les jour-  
« naux annoncent déjà des bourrasques de neige :  
« si vous vous décidez, vous savez que vous pou-  
« vez compter sur un gîte, soit à la ville ou à la  
« campagne. Vous serez chez moi en toute liberté,  
« comme j'étais chez vous à Berlin, et comme je  
« le serai encore s'il m'est donné d'aller vous  
« rendre visite à l'ermitage du lac..... etc. »

1868 : Vous ne m'avez plus écrit depuis mon retour à Ténériffe ; aujourd'hui plus que jamais j'ai besoin de ces bonnes relations qui font le charme de la vie. J'ai déjà perdu bien des amis : voilà pourquoi j'affectionne encore plus ceux qui me restent.

Pourquoi me laissez-vous ainsi dans l'incertitude



sur votre sort ? Si j'étais en Europe, j'aurais plus de moyens de renseignement ; mais à mille lieues de distance, si vous ne me donnez pas signe de vie, à qui voulez-vous que je m'adresse ?

Il paraîtra un fragment dans le *Bulletin de la Société d'acclimatation* de Paris de mes *Études sur les pêches maritimes* ; c'est M. Drouyn de Lhuys qui me l'a demandé comme notre président ; il est de plus mon ancien chef au ministère et m'a toujours témoigné sa bienveillance. Dans la grande séance de la Société, il a voulu me faire siéger à son côté, au bureau. Je ne m'attendais pas à cet honneur, je vous assure ; j'assistais là pour la première fois. Est-ce le vétéran de l'acclimatation qu'on a voulu distinguer, ou bien le membre honoraire et l'ami de notre illustre fondateur ?...

Enfin je reçois une réponse de vous : si ma lettre, comme vous le dites, a été pour vous un rayon de soleil, la vôtre m'a fait revivre. Je conçois que vos travaux de construction, de plantation et d'embellissements, dans l'île du lac, vous aient fait retarder de m'écrire. J'ai toujours présent ce beau site de la forêt où repose le vénérable Humboldt, dont, comme bon voisin, vous vous êtes constitué le gardien de la tombe ; je me souviens de cette pierre funéraire avec la simple et touchante inscription *Humboldt* : quand on s'appelle de ce nom, c'est bien assez. — Mais je suis forcé de terminer ma lettre pour ne pas manquer le départ du courrier. — Adieu.



*A mon vieil ami Monteiro.*

A Madère, 1869.

Votre île, comme la nôtre, toujours verte et fleurie, séduit au premier coup d'œil. Ces îles de l'Océan sont les sirènes de la fable; elles attirent par leurs charmes, et pour peu qu'on les fréquente, on s'y attache pour toujours.

Voilà deux jours que l'équinoxe du printemps vient nous rafraîchir; la pluie tant désirée nous arrive à propos, et nos blés, encore verts, en avaient grand besoin. Ce changement dans l'atmosphère a dû ranimer vos belles plantes des jardins de Funchal. — Ici, depuis trois mois, de tous les points de l'île ce n'étaient que rogations; on promenait processionnellement toutes les vierges et les saints des chapelles, et nos bonnes dévotes étaient persuadées que sans l'intercession de *la Candelaria* tout était perdu. Mais voici une circonstance singulièrement originale : tandis que les curés de la partie méridionale de Ténériffe faisaient des prières publiques pour obtenir de la pluie, ceux de la partie du nord promenaient leurs madones pour implorer le ciel, afin qu'il fit cesser l'inondation des champs. Il était assez difficile de contenter tous ces gens-là à la fois ; mais Dieu est grand : *Allah, Allah !*

N'allez pas lire ma lettre au baron, qui ne plai-

sante plus sur choses-là. Votre dernière lettre était empreinte de tristesse et avait été écrite sous l'impression d'un douloureux souvenir, celui du poète que la mort a frappé, mais dont la mémoire restera dans les œuvres qui lui assurent l'immortalité. Nos neveux les liront avec le même enthousiasme que nous avons éprouvé nous-mêmes. J'avais connu Barthélemy à son début, lorsqu'il s'associa à Méry, autre poète marseillais; ils composèrent ensemble leur *Napoléon en Égypte*; ils étaient mes compatriotes tant l'un que l'autre, nés sous les chaudes influences du soleil méridional.

Vous avez accompli, dites-vous, vos soixante-treize ans, et moi, le 4 avril, qui n'est pas loin, me gratifiera de mes soixante-quatorze. Tenons-nous fermes, mon brave, et quand il en sera temps, eh bien! adieu, — va! comme disent les marins en virant de bord.

Je n'ai pas encore reçu votre épître sur l'exposition décennale; je la lirai avec d'autant plus de plaisir, qu'ayant assisté comme vous à cette grande cohue, et que mystifié de même que tant d'autres, j'ai essayé de dépeindre en quelques vers légers l'aspect singulier de ce capharnaüm sans pareil :

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867.

Petits palais, grandes baraques,  
Nouveautés et vieilles patraques,  
Beaux étalages à clinquants  
Et boutiques de charlatans;



---

La machine à bonbons, l'autre à monter-descendre ;  
Fattras, colifichets, joujoux, magots à vendre,  
Turcs, Andaloux, Cochinchinois,  
Russes, Anglais, Suisses, Danois,  
Une tour de Babel à ne plus s'y entendre ;  
Kiosques et platras recouverts d'oripeaux,  
Un trompe-l'œil pour tous les badauds  
De Paris ou d'ailleurs qui s'y sont laissé prendre.

Mais je fais trêve à ma verve et vous cède le pas : à tout seigneur tout honneur. — Adieu, jusqu'à une autre.

•  
*Note écrite dix ans après :*

Cette Exposition de 1867, qu'on pourrait appeler *Exposition impériale*, ne peut en aucune manière se comparer à la grande Exposition républicaine de 1878. — Dans la première, point de véritable fête, mais une cohue, un brouhaha et une mystification : des princes et des rois, de beaux uniformes, pas mal de soutanes noires et de pantalons garance, beaucoup de Prussiens et surtout d'agents de police.

Dans la seconde, une satisfaction générale, une joie universelle, un entrain irrésistible, un peuple immense, 2,500,000 âmes sur pied chaque jour, fort peu de Prussiens, moins de mouchards, mais encore beaucoup trop de soutanes.

---

*A Léon Laviolle.*

A Marseille, 1868.

On ne fait pas toujours ce qu'on voudrait, et c'est précisément le jour et l'instant qu'on est disposé à la causerie intime qui coule de source sous la plume de l'amitié, qu'il se présente tout à coup un empêchement. Voilà pourquoi je répons un peu tard à votre bonne lettre.

Vous n'auriez pas à vous plaindre des frimas si vous étiez ici, car nous sommes entrés dans la belle saison : on coupe déjà les orges ; depuis quinze jours nous mangeons des cerises, des abricots, des grosses figues. C'est une providence ! La récolte des pommes de terre s'annonce abondante, les cochenilles se gorgent de sève sur les nopals, notre rade pullule de bons poissons, et les cailles chantent dans les blés verts.

Quant aux affaires commerciales, je ne puis guère en parler en détail ; dans ma position, je ne vois les choses qu'en bloc. Il doit en être, je pense, de la récolte des écus comme de celle des grains : bien choisir son champ, semer à propos, et récolter à temps. — De la politique, vous en saurez plus que moi. La révolution est faite dans les idées comme dans les lois ; la force des choses amènera les améliorations. Espérons des temps meilleurs. En attendant, laissons aller le monde. Grâce à cette

---

philosophie, on dort tranquille, sans trop s'inquiéter. Qui vivra verra !

Je suis en train de mettre au jour un nouveau-né, et c'est pour cela que je n'irai en France qu'après mes couches, lorsque je serai débarrassé. L'enfantement sera heureux, je l'espère, car je n'en suis pas à mon premier, et ça ira tout seul, par l'habitude que j'ai de la chose, comme ma commère..... Adieu.

---

*A Don Mariano Pardo de Figuera,  
docteur (unum et idem) Thebussem.*

A Medina-Sidonia, 1868.

Cher et bien estimable ami : permettez-moi, je vous prie, de vous donner ce nom, après la bonne lettre que vous avez daigné m'écrire, toute pleine d'affectueux sentiments. — Dans la longue carrière que j'ai déjà parcourue en cette vie, on ne peut plus guère espérer, à mon âge, de faire de nouveaux amis ; c'est même fort heureux de pouvoir conserver ceux qui nous restent. Aussi, jugez du plaisir que j'éprouverais d'en compter un de plus.

J'apprécie l'intérêt que vous prenez à la publication de mes *Études sur les pêches maritimes* ;



on ne rencontre pas toujours des lecteurs qui vous comprennent. — Tout empreint des souvenirs de cette mer que j'aime et que j'ai souvent parcourue, j'ai entremêlé mon livre d'observations sérieuses, de renseignements historiques et de descriptions attachantes par les citations qui les accompagnent. — Il fallait faire supporter la lecture d'un ouvrage spécial, dont le titre accusait de prime abord un sujet peu fait pour solliciter l'attention. Et pourtant vous avez su juger l'œuvre dans son ensemble et dans ses détails, en saisissant le but que je m'étais proposé. — J'ai foi en vos appréciations; elles me donnent presque la certitude d'avoir réussi.

Répondant maintenant aux questions que vous me faites, je dois vous dire que je ne connais pas *El informe sobre Christobal Colon, su traje y escudo de armas*, par don Valentin Carderera; mais je pense me procurer cette brochure, et j'ajouterai à ce sujet que le charmant ouvrage de M. Antoine de Latour (*Études sur l'Espagne*) m'a admirablement servi pour la conclusion de l'épisode relatif au portrait de l'*amiral de la mer Océane*, que vous avez lu dans mes *Études sur les pêches*.

Ces deux volumes de l'ancien précepteur du duc de Montpensier sont d'un grand intérêt, tant au point de vue du style que sous le rapport de l'érudition historique. On trouve dans le second chapitre du tome premier (*D'Aranjuez à Séville*) des pages remplies du souvenir de don Quichotte, à mesure que notre voyageur pénètre dans la

Manche. — « *La plus humble prairie, dit-il, arrosée par un fil d'eau, rappelle celle où Sancho fit un de ces admirables repas qui réveillent encore l'appétit.* » Puis il ajoute : « *Je m'efforçais de ressaisir dans le murmure des blés verts quelque chose des adorables discours que le bon chevalier adressait à son écuyer...* » — Et plus loin, le narrateur croyant reconnaître, dans la foule qui se presse en un jour de fête, la bonne figure de Sancho-Pança : « *Ah ! si j'avais été libre, s'écrie-t-il, comme je lui aurais emprunté son âne pour m'en aller, avec le livre de Cervantès, par tous les sentiers de la Manche !* »

A chaque pas que fait l'auteur sur cette terre classique, ce sont d'heureuses réminiscences : « *N'allez pas au Toboso, dit-il, demander des nouvelles de Dulcinée, les gens se fâcheraient ; voilà plusieurs siècles que de père en fils, ils prennent au sérieux l'immortel badinage..... Ne demandez pas non plus la maison de don Quichotte dans un bourg de la Manche, dont je ne veux pas me rappeler le nom.....* » Ce nom, que Cervantès ne voulut pas se rappeler, est bien certainement Argamasilla de Alba, où l'illustre écrivain se prit de querelle avec les habitants et fut jeté en prison. — *Don Quichotte* fut la vengeance de Cervantès ; il en conçut le plan dans sa captivité et fit de son héros le compatriote de ses geôliers : *Vengeance éternelle*, exclame M. de Latour, *vengeance éternelle, qui lui sera pardonnée dans le ciel !* —

*Du reste, n'avait-il pas expié d'avance sa faute en perdant un bras à Lépante contre les infidèles ?*

Tout ce que je viens de vous dire, mon cher maître, vous le savez probablement aussi bien que moi, même en supposant que vous n'ayez pas lu l'ouvrage de Latour. Quoi qu'il en soit, j'ai voulu, par les souvenirs qui me sont restés d'un ouvrage dont la lecture m'a charmé, vous donner une preuve de l'intérêt que nous autres Français, nous attachons aussi à tout ce qui concerne le grand Cervantès et ses immortels écrits.

Je suis très-flatté sans doute de ce que vous appelez *mon enthousiasme cervantino* : cet enthousiasme est un bien faible tribut d'hommages à votre célèbre écrivain national, et je rends grâce au ciel de pouvoir lire ses œuvres sans avoir recours à une traduction trop souvent infidèle; car, quels que soient le soin et l'intelligence qu'on puisse apporter dans la version, on ne rendra jamais le style de l'auteur, ni ce langage imagé, pittoresque, dont le mimologisme reproduit l'action comme une pantomime.

Je fais grand cas de votre franchise relativement à votre observation sur l'expression dont je me suis servi en appelant Cervantès *pauvre comme Job*, sans que rien dans ses écrits puisse faire soupçonner qu'il se soit plaint de sa mauvaise fortune. — Cette opinion vous semble contredite par plusieurs passages du *Don Quichotte*; mais, selon moi, Cervantès n'a pas voulu faire allusion à sa

position personnelle en s'écriant : *Probreza! no sé yó conque razon.....*, etc., ou bien : *Venturoso aquel aquien el cielo dió un pedazo de pan...* Dans ce passage, comme dans d'autres, je crois qu'il entendait parler de certains personnages qu'il avait mis en scène. — Le fait est que ce génie supérieur, qui débuta dans la carrière des lettres par sa *Galatea*, cherchait encore en 1588, comme il le dit lui-même, des moyens d'existence. L'*Invida Armada*, qui devait avoir une si triste fin, s'organisait alors, et Antonio de Guevara, le munitionnaire de la flotte, choisit Cervantès pour un des commissaires et le fit venir à Séville, qui était à cette époque « *le soutien des pauvres, le refuge des disgraciés, une cité dont la grandeur recevait les petits et dissimulait les grands* ». (Cervantès.) — Mais les fonctions de commissaire de l'armée navale ne contribuèrent guère à enrichir le pauvre Saavedra, puisqu'en 1590, au milieu de *cette vie de prosaïques labeurs, de misérables épreuves, mais d'aspirations sublimes et d'espérances immortelles*, selon les belles expressions de M. de Latour, il se décida tout à coup de demander au roi, pour prix de son ancienne blessure et de vingt années de service, l'office de payeur à la Nouvelle-Grenade, ou l'emploi de corrégidor de la Paz, dans le Guatémala.

Ainsi, celui qui écrivit l'*Ingenioso Hidalgo* voulait s'exiler dans le Nouveau Monde, la ressource de tous les disgraciés d'Espagne. — L'original de

sa requête existe aux archives de Séville; en la lisant, on croit entendre le cri de désespoir du génie méconnu. — On trouve dans ce document ces admirables paroles, dans ce portrait que le pauvre manchot de Lépante trace lui-même de sa personne, en manifestant l'espoir de voir un jour son image orner ses œuvres :

« Ce que tu vois là est le visage de l'auteur de  
« *Galatea*, *Don Quichotte de la Manche*, de celui  
« qui fit le *Voyage au Parnasse*, à l'imitation de  
« *César de Pérouse* et de bien d'autres ouvrages  
« qui vont égarés par le monde, peut-être sans le  
« nom de leur maître : on l'appelle généralement  
« Michel Cervantès de Saavedra ; il fut soldat  
« longues années, et pendant cinq autres et demi  
« captif, ce qui lui enseigna la patience dans  
« l'adversité. — A la bataille de Lépante, il eut  
« la main emportée d'un coup d'arquebuse, bles-  
« sure qui peut sembler laide, mais que je tiens  
« pour belle, car il l'a gagnée dans la plus mémo-  
« rable rencontre qu'aient encore vue les siècles  
« passés, en combattant sous la bannière victorieuse  
« du fils de ce foudre de guerre, Charles-Quint,  
« d'heureuse mémoire. »

Et c'est à un tel homme qu'on refusa le salaire qu'il demandait! — Telles sont les raisons qui m'ont fait dire, cher maître, en parlant de Cervantès, « *pauvre comme Job* »; mais je me garderais bien de lutter avec un commentateur de votre force, et je suis d'autant plus porté à me



---

ranger de votre avis qu'il ne s'agit dans le fond que de reconnaître au grand Saavedra, le pauvre *manco*, une vertu de plus : *la paciencia en la adversidad!* — Adieu. Votre nouvel ami.

P. S. Pour ce qui concerne mon âge, j'en suis à la dernière phase, mais la lampe brûle toujours, et sans m'inquiéter de mes soixante-quatorze ans, ni de l'avenir, je dis avec Horace : *Carpe diem!*

---

*Au même.*

A Medina-Sidonia, 1869.

J'étais dans l'intention de vous écrire, cher ami, lorsque j'ai reçu un numéro du *Museo universal*, que je dois à votre bon souvenir, et dans lequel j'ai lu hier au soir, avec un vif intérêt, la curieuse épître que le savant docteur Thebussem adresse à notre ami don Cesareo Fernandez, que j'estime, et qui a fait preuve d'érudition et de patriotisme dans sa notice sur *Cervantes Marino* (*otra prenda preciosa*), dont je vous suis aussi redevable. J'ai vu, dis-je, d'après la lettre si purement écrite en castillan et dans le style familier de l'illustre docteur, que, vers le milieu de novembre dernier, vous aviez le bonheur d'être son hôte. *Dichoso Vd!*



Une question maintenant, et je vous dirai, comme le docteur Thebussem : *Vd. que tan bueno es, no dudo que dispensara mi impertinencia.* — *Voy. algrano.*

Dans un passage de la lettre que le docteur adresse à Cesareo Fernandez, il parle des francolins de Milan, cités par Cervantès dans son *Don Quichotte*. Je pense qu'il s'agit des oiseaux que les ornithologistes, ou plutôt les chasseurs, de même que les gastronomes, ont toujours classés parmi le gibier-plume de haut goût. — Je n'ai pu retrouver, dans l'édition commentée par Clémencin, le chapitre en question sur les francolins, et j'ai recours à votre érudition cervantine pour me renseigner à ce sujet. J'y tiens d'autant plus, que je termine en ce moment un nouveau chapitre, ajouté à mes *Oiseaux voyageurs*, dans lequel je passe en revue tous les oiseaux d'Europe, sédentaires ou migrateurs.

Je désire citer, relativement aux francolins, ce que peut avoir dit Cervantès de ceux de Milan. — L'illustre auteur de *Don Quichotte* n'est pas seulement à mes yeux un génie hors ligne comme littérateur et poète, mais aussi un des plus savants encyclopédistes de son époque; on le consultera toujours avec fruit, soit qu'il s'agisse d'études sur les mœurs et coutumes espagnoles de son temps, ou bien qu'on veuille connaître une foule de particularités curieuses sur les différents pays qu'il parcourut dans sa vie aventureuse.



---

Or donc, je ne serais pas surpris que celui qui illustra l'histoire du caviar (*cabial*), qui parla du délicieux faisan de Rome, de l'excellent veau de Sorrento, des fritures de morue, *de los quezos de flandes, de las aceitunas de España, de camarones y cangrejos*, n'ait célébré aussi les francolins, qui firent les délices de la table du dix-septième siècle, et dont la perte irréparable fait aujourd'hui le désespoir des chasseurs; car ces oiseaux (*perdix francolinus*), malheureuses victimes de la guerre acharnée qu'on leur fit en France pour le plaisir des gourmets, ont disparu tout à fait de la terre des Gaules. La délicatesse de leur chair les a perdus, et mon ami Toussenel, l'auteur du *Monde des oiseaux* et de l'*Esprit des bêtes*, assure que les débris de l'espèce errent maintenant, inquiets et tremblants, en Espagne et en Italie, dans les Apennins, sur les pentes de l'Etna, dans les Abruzzes et les Calabres. — Mille pardons, ami, de cette digression; mais, en prenant la plume pour vous, je ne pense plus que j'écris : je cause familièrement et je m'oublie... Adieu.

---

*A M. Ogier.*

A Jersey, 1870.

Il est, cher ami, un fait qui m'a toujours frappé, et si votre découverte sur l'influence de la lumière propre émanée de la lune ne donne pas absolument l'explication que vous cherchez, elle fournit du moins une preuve de l'action directe du satellite dans plusieurs cas, et nous fait réfléchir plus sérieusement sur les prétendus préjugés de nos campagnards, qui croient au *mauvais œil* de cet astre discrédité, qu'on désigne au mois d'avril sous le nom de *lune rousse*. Sa lumière est alors aussi funeste aux oignons qu'aux pommes de terre, aux pêcheurs en fleur et à nos jeunes pommiers, selon l'opinion générale des cultivateurs. — Eh bien, n'en riez pas. Je crois à ces influences comme à d'autres effets bien connus de même nature. L'influence de la lune sur les marées ne laisse presque aucun doute sur celle que cet astre peut exercer dans notre atmosphère; sa puissance attractive, magnétique même, et surtout celle qu'en ressent notre système nerveux, m'ont souvent donné à penser : « *Le système nerveux, disait Arago, est un instrument infiniment plus délicat que les appareils de physique les plus subtils.* »

Je ne suis pas plus lunatique que vous, mais je



crois, je le répète, à la lune rousse. J'ai interrogé beaucoup de gens à tempérament nerveux comme moi, et je les ai trouvés du même avis, ayant éprouvé les mêmes impressions que je ressens moi-même lorsque je me promène la nuit au clair de lune, en avril surtout. — Vous savez que sous ce beau climat des Fortunées, les nuits sont splendides, l'atmosphère d'une pureté diaphane; on lirait facilement une lettre quand la lune est dans tout son éclat : eh bien, beaucoup de gens, et moi le premier, redoutent ces beaux clairs de lune et passent dans les rues en recherchant le côté de l'ombre. — J'ai essayé de me promener sur la grande place de Sainte-Croix, et au second tour j'étais déjà vacillant; j'éprouvais un malaise semblable au mal de mer.

Je me suis souvent demandé pourquoi le soleil, si ardent sous ce beau ciel bleu, ne produit pas les mêmes effets. — La lumière de la lune serait-elle d'une autre nature?... Émanerait-elle d'elle-même, c'est-à-dire de la propre chaleur de cet astre?

Les influences de ce corps céleste sont souvent funestes à nos marins. Durant mes investigations pendant les traversées de l'Atlantique, en allant aux Antilles, j'ai vu dans ces nuits sereines de la zone torride, quand la lune éclairait l'horizon et inondait la mer de lumière, j'ai vu, dis-je, des matelots, qui avaient eu l'imprudence de s'endormir sur le pont, se réveiller avec des contractions

---

nerveuses à la face et sur d'autres parties du corps, tandis qu'ils n'éprouvaient rien de semblable quand ils se couchaient au soleil en plein jour. Que signifiaient ces singuliers effets contraires? Doit-on les attribuer seulement à l'humidité dont ces hommes étaient imprégnés par la rosée de la nuit, si abondante dans les climats chauds, et qui en mer mouille souvent la voile comme la pluie? L'influence lunaire n'était-elle pas pour quelque chose dans ce phénomène?... Qui sait?

Le célèbre Laplace fut un grand sage lorsque Louis XVIII, voulant se donner le plaisir de mystifier un savant, lui demanda brusquement : *Qu'est-ce que la lune rousse?* — *Je n'en sais rien, Sire,* répondit le grand astronome. — Combien de gens, par un sot orgueil, n'osent pas prononcer ces mots si faciles et qui coupent court à toute discussion : *Je n'en sais rien!* — Mais adieu, en voilà assez sur ce sujet.

---

*A mon ami Monteiro.*

A Madère, 1871.

Que d'événements imprévus et terribles depuis que je vous annonçais mon départ pour la France, il y a quatre mois à peine! — En arrivant à Mar-



seille, j'apprends la déclaration de guerre ; je vois débarquer, quelques jours après, notre brave armée d'Afrique ; j'assiste au départ de l'infanterie zouave pour nos frontières de l'est, et je pars bientôt après pour Paris, où j'arrive au moment de notre premier désastre... épouvantable boucherie due à l'ineptie de cet homme qui s'était fait empereur et qui prétendait commander nos armées!...

Une bataille sur la frontière avec un corps isolé de trente-trois mille hommes, qui n'avait aucune division prête à le soutenir, et cela en face de deux cent mille Prussiens et d'une artillerie formidable!!! Et *Lui*, avec son quartier général à Metz, jouant au soldat, paradant comme un écuyer de Franconi, avec ses cent-gardes et les cent cinquante mille hommes de Bazaine ; puis, là-bas, Canrobert en Champagne, sablant l'épernay et fumant son cigare!... Oh ! c'est indigne !

J'étais à Paris quand tout cela se passait et que l'Alsace et la Lorraine étaient déjà envahies ; j'allais partir pour revoir mes bons amis des Vosges, et, sans une lettre reçue à temps, j'aurais pu tomber entre les mains des Prussiens. C'eût été mon coup de grâce!...

Bref, je n'ai rien pu faire en France de ce que je voulais ; c'est un voyage manqué sous tous les rapports, car, même pour retourner à mon poste, il m'a fallu prendre la ligne des vapeurs qui font échelle dans tous les ports du Maroc occidental :



---

Tanger, Casa-Blanca, Saffi, Mazaghan et Mogador. Je ne suis arrivé ici que depuis le 21 octobre. — Adieu.

---

*A M. Poirson père.*

A Paris, 1871.

Quand j'ai reçu votre lettre du 2 mars, que nous avons lue en famille avec tant d'émotions, vous étiez provisoirement installé rue Mazarine et moins exposé aux obus des assiégeants que dans votre ancien logement du Val-de-Grâce, criblé de toutes parts. — Vous attendez maintenant, me dites-vous, que les communications par chemin de fer soient rétablies, pour aller retrouver votre fils à Bordeaux ; mais l'insurrection de la Commune, qui depuis est survenue si brusquement, m'a jeté dans une grande anxiété. Les événements ont marché au pas de charge ; la situation est devenue déplorable, et j'ai toujours été préoccupé de cet épouvantable conflit tandis que les Prussiens étaient encore à nos portes. — Enfin, ramené à des pensées plus calmes, car après tout, malgré tant de malheurs, je puis vous écrire et espérer que ma lettre vous parviendra, ce qui est pour moi une grande consolation.

---

Il ne manquait plus au triste dénoûment de cette guerre inouïe que l'horrible spectacle dont Paris est devenu le théâtre. J'ai beau faire, mais je ne puis cesser d'y penser... Pauvre France ! — Cela est terrible et nous fait une situation qui peut nous conduire dans l'abîme. J'ai foi dans l'avenir, cependant : Paris a pour emblème un vaisseau dans le noble écusson de ses armes ; ce vaisseau est celui de la France..... il ne sombrera pas.

Je suis devenu plus fataliste qu'un musulman : *C'était écrit!* Oui, nos destinées s'accompliront, et la légende de notre monnaie restera une vérité : *Dieu sauve la France!* — Adieu!

---

*A Auguste Couder.*

A Paris, 1871.

Ta lettre du 2 juin, cher ami, m'a tranquillisé : que Dieu soit loué ! Tu es sorti sain et sauf, avec ta femme, de cette cruelle situation. Souffrir deux sièges avec famine, canonnade, bombardement, incendie, le diable et son train... c'est trop fort ! Aussi je ne suis pas étonné que tu n'aies pu résister, à ton âge, à tant d'émotions ; mais le bon ange qui veille auprès de toi t'entoure de ses



soins et de son affection : je suis tranquille et j'espère bientôt ton rétablissement.

J'avais pensé, au commencement du second siège, que vous vous seriez éloignés l'un et l'autre de cette triste capitale, en proie aux factions qui la dévorent et qui voudraient l'anéantir. « Ils se seront réfugiés en Belgique, me disais-je, pour ne pas assister à cette lutte fratricide qui va faire répandre tant de sang. » — Ta dernière lettre était déjà pleine de tristesse ; et que me diras-tu aujourd'hui de l'état déplorable où nous sommes tombés?...

Le courage que ta compagne a montré pendant ces terribles événements n'a pas peu contribué à soutenir ton moral. Honneur aux femmes fortes qui s'inspirent des sentiments du cœur pour partager avec nous les vicissitudes de la vie et savent, dans les moments de crise, nous donner l'exemple du courage et de l'abnégation ! — Adieu : à bientôt une autre.

---

*Au même.*

A Paris, 1871.

Ce que tu me dis de ce niais, auquel tu avais accordé asile et protection, ne m'étonne pas. Ces



sortes de gens se croient tous plus ou moins hidalgos ; l'orgueil les perd... L'Espagnol qui n'a pas voyagé n'a aucune idée de nos mœurs et coutumes ; il ne comprend pas nos franches allures, notre sans gêne ; tout l'offusque et lui déplaît. De même que les Chinois, il se croit dans son Espagne au centre du monde ; son pays est pour lui *l'empire du milieu*, le Céleste Empire ! — Mais n'exagérons rien ; il est, heureusement, de nombreuses exceptions, et je ne suis pas de ceux qui prétendent qu'en franchissant les Pyrénées on entre en Afrique.

Don X s'est trouvé tout à fait dépaysé à Paris ; mais il est à bonne école, et l'atelier le formera. — Dans la lettre qu'il m'écrivit, il se plaint..... (je te le donne en mille, et encore tu ne devineras pas), il se plaint, dis-je, que tu te servais de lui pour le faire poser, ce qui l'obligeait de se déshabiller devant toi et de se mettre à nu : horreur ! C'est vraiment à pouffer de rire. — O triple jobard ! S'il savait que toute ma vie j'ai tenu à honneur de fréquenter les ateliers et les artistes, que j'ai posé bien des fois à nu, chez Lasalle, pour son *Christophe Colomb* ; chez Bra, le statuaire ; chez toi, dans ton atelier du Louvre, pour un général improvisé, faisant groupe dans un tableau commandé par Louis-Philippe ! Tous ces souvenirs me reviennent maintenant et me réjouissent.

Autre grief : Don X se plaint en outre que pendant ces malheureux jours de disette qu'il vous a

fallu endurer au temps du blocus de Paris, ta femme l'envoya au marché avec la bonne de la maison pour tâcher d'obtenir un panier de pommes de terre. Ce petit service que, par nécessité, on réclamait du jeune élève, vexa notre hidalgo, et, au retour du marché, voulant se venger de cet affront, il prit un fiacre, y fit monter la bonne et le malencontreux panier, et revint au logis en carrosse.

Cela me rappelle l'anecdote de Diogène, qui donna une première leçon de philosophie à un jeune seigneur d'Athènes en lui faisant porter un jambon qu'il venait d'acheter : le jeune Athénien, tout honteux, s'éclipsa au détour d'une rue et ne reparut plus ; Diogène en fut pour son jambon et manqua en crever de rire. — Adieu.

---

*A mon ami Ogier.*

A Jersey, 1871.

J'attendais, cher compatriote, de vos nouvelles avec impatience dans ces temps de malheurs. Les angoisses et les poignantes préoccupations dans lesquelles m'avait jeté le triste dénoûment d'une guerre si follement entreprise et si mal soutenue se sont un peu dissipées à la lecture de votre der-



nière lettre, et je me trouve aujourd'hui en assez bonne disposition d'esprit pour vous écrire.

Vous êtes un grand médecin : je commence à sortir de mon cauchemar ; vous m'avez arraché au douloureux tableau des malheurs de la patrie, de cette pauvre France meurtrie, cruellement humiliée et se déchirant dans les convulsions de son agonie. — De terribles pensées me poursuivaient dans mes rêves ; j'avais toujours devant les yeux cet épouvantable drame dans lequel Paris semble se plaire et se donner en spectacle au monde étonné. — Les revers éprouvés par nos armes, nos forces militaires anéanties, les provinces qui nous sont ravies, l'ineptie ou la trahison de nos généraux, nos fureurs de guerre civile, Paris en feu, tout cela m'avait frappé au cœur et comme troublé la raison. Mais je suis maintenant plus calme ; j'ai repris courage : votre lettre m'a fortifié.

Non, nous ne finirons pas comme les Romains ; notre histoire est pleine de contrastes ; nous avons fait souvent de grandes sottises, mais plus souvent de grandes choses ; notre décadence n'est qu'apparente, notre défaillance que passagère... Nous nous relèverons.

Le règne insolent et vantard de Napoléon III nous avait conduits à cet état d'abjection morale et de corruption servile dans lequel nous étions tombés et d'où nous ne pouvions sortir qu'en nous régénérant. On s'était laissé aller à l'adoration du veau d'or ; les intérêts matériels dominaient tout,

et chacun courait après son million... *Auri sacra fames!* — De là tous nos malheurs; mais nous pouvons réparer nos pertes; nos ressources sont immenses, car nous sommes trente-six millions d'âmes unies par la même solidarité. — La France est une ruche à miel : on aura beau lui enlever ses gâteaux, il s'en formera bientôt d'autres avec de nouveaux essaims de travailleurs qui ne demandent qu'un peu de soleil et d'espace, sous le beau ciel de la patrie.

Nos grands réformateurs reconnaissent maintenant que notre système d'organisation politique avait besoin d'un changement : on avait voulu faire fonctionner notre machine gouvernementale comme une machine à vapeur de haute pression, sur des voies ferrées, ni bien assises ni bien tracées. Aussi, un épouvantable déraillement s'est produit tout à coup, et la chute a été d'autant plus forte, que le train était lancé à toute vapeur. Le système de haute pression est plein de dangers; la vapeur comprimée exige des soupapes de sûreté pour laisser échapper le trop plein. — Les concessions libérales sont les soupapes de sûreté des gouvernements, tandis que la compression forcée détermine l'explosion. — En politique, serrer les freins n'évite par une catastrophe.

Mais laissons l'allégorie et parlons clair : vivrons-nous assez, vous et moi, pour voir enfin se réaliser les réformes *nécessaires*? — L'apaisement des passions n'est guère encore possible au milieu

---

de l'effervescence des esprits. — Pour que la tranquillité s'établisse et que les sources de la prospérité publique puissent s'accroître et se répandre, il faut le calme qui amène la confiance et rétablit le crédit. — Alors la ruche à miel pourra recommencer son travail quotidien, à la condition que les frelons ne viendront plus lui ravir ses produits.

Je suis de votre avis ; quelques années sereines suffiront à notre France, étonnante et féconde, pour reconquérir tout ce qui constitue sa puissance et sa richesse : illustration, supériorité incontestable dans les sciences et les arts, en un mot, tout ce qui la fait envier de ses voisins et impose au monde l'admiration de sa gloire. — L'histoire dira : Vingt ans de règne d'un Bas-Empire n'ont pu corrompre le cœur de notre belle patrie ; la lèpre de la démoralisation n'a pénétré qu'à la surface ; le sang est resté pur, et si l'énergie a fait défaut un instant, la nation épurée a bientôt repris ses forces vives.

Mais quel sera l'état de choses de l'avenir ? Je n'en sais rien, ni vous non plus. On a essayé de tout, et jusqu'à présent rien n'a réussi : nous en sommes encore aux *desiderata*. — Adieu.

---

*A mon ami Léon Lavialle.*

A Marseille, 1871.

Durant mon dernier voyage en France, cher Léon, ma seule bonne fortune a été de vous avoir rencontré à Marseille, où les heureuses journées que nous avons passées ensemble au *cabanon* m'ont fait supporter et ont adouci bien des peines. J'en conserve le souvenir précieux, qui fait aujourd'hui le charme de mes entretiens avec mon entourage. — En reportant mes pensées vers vous, il me semble que je vis moins isolé, que la patrie est moins lointaine. — Puissent les exigences de la guerre désespérée que la France soutient encore en province ne pas trop vous éloigner de vos foyers ! — Vous savez combien je vous suis attaché : vous m'avez donné tant de preuves d'amitié et de sympathie, que mon dévouement vous est acquis pour toujours. Je vous aime comme un des miens ; vous êtes de ma famille, vous, votre frère et sa chère Maria, si bonne, si franche..., l'âme du logis.

J'ai vu, en passant à Mogador, Beaumier et le bon docteur ; ils ignoraient encore les derniers événements de France ; je les ai renseignés ; mais c'est triste d'avoir à répéter des choses qu'on voudrait oublier.

Vous vivez déjà sans doute de la vie de soldat,

---

vous et Esprit, et probablement aussi l'ami Martin. Quelle désolation, quelle solitude pour cette pauvre Maria! Combien je vous plains! Mais du courage : contre mauvaise fortune, bon cœur : c'est de la philosophie gauloise. — Au diable Bismarck et son roi Guillaume! Maudit soit celui qui a provoqué cette guerre fatale et qui n'a pas su la soutenir! — Je finis ma lettre en répétant, avec notre poète Barbier :

Eh bien, dans tous ces jours d'abaissement, de peines,  
Pour tous ces outrages sans nom,  
Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine...  
Sois maudit, ô Napoléon!

---

*A Auguste Beaumier, consul de France  
à Mogador.*

1872.

Cher collègue, de retour à mon poste, après un voyage en France qui m'a laissé, vous le savez, de bien douloureux souvenirs, je vous écris par la voie des paquebots de la ligne marseillaise. Le capitaine du *Soûrah* vous remettra un petit sac de café caracas qui, je crois, sera de votre goût.— Vos olives noires sont excellentes. Je n'ai pas oublié les graines de fleurs : vous les partagerez

---

avec ce bon Sidi Mohamed, dont vous me fites visiter les jardins et la jolie maison moresque. J'ai encore présentes les heures délicieuses que nous passâmes ensemble dans cette charmante habitation.

Ce Mohamed m'a paru le meilleur des hommes; ses bonnes manières, son air de bonté préviennent de suite en sa faveur. Voici ce que contient le billet que je lui adresse par votre entremise; veuillez le lui traduire :

Gloire à Dieu miséricordieux !  
 Qui a tout créé et qui perpétue la vie sur la terre  
 par les graines ;  
 A l'ami des jolies plantes et des belles fleurs,  
 Salut !

Le consul Beaumier, que nous aimons tous, te remettra quelques graines de fleurs pour ton joli jardin de Mogador, en témoignage du bon souvenir de

S. B., consul de France.

---

*Au même.*

A Mogador, 1872.

Oui, vous avez raison, cher collègue, en parlant collectivement de la nationalité allemande, mais,



individuellement, il y a de nombreuses exceptions à faire. Le baron Fritscht, que je vous ai recommandé, en est une. — Je le connais depuis environ huit ans, lorsqu'il vint explorer ces îles pour la première fois. — Il s'est toujours montré reconnaissant envers moi, et m'a témoigné même de l'affection en conservant le souvenir des petits services que je lui ai rendus par mes renseignements et mes recommandations. — Naguère encore, ce brave baron me rappelait, plein d'enthousiasme et de gratitude, le bon accueil qu'il reçut d'un de mes anciens serviteurs, aujourd'hui propriétaire d'un petit bien dans la partie la plus montagneuse et la plus sauvage de l'île de Fer.

Du reste, les bons sentiments du baron pour tous ceux qui ont eu occasion de le connaître et de lui rendre service, se sont manifestés de la manière la plus libérale à la publication du grand et bel ouvrage que je possède de lui ; vous en jugerez par deux lettres ci-jointes ; leur lecture abrégera tout ce que je pourrais vous dire, et suffira pour vous faire apprécier le noble et généreux caractère du baron. — Ce savant appartient à une famille distinguée de Francfort ; l'ouvrage qu'il a publié est d'un grand luxe (in-4°, accompagné d'un riche atlas). — Il en a fait distribuer, de sa part, dans les îles de cet archipel, une quinzaine d'exemplaires, destinés aux différentes personnes qui ont facilité ses recherches, et certes il n'est pas donné à tout le monde de faire de pareils cadeaux.

Ce cher baron et son compagnon de voyage J. G. Rein, tous les deux docteurs en philosophie, sont attachés à l'Université de Francfort, l'un en qualité de professeur de géologie et l'autre de zoologie. C'est tout ce que je sais. Les universités allemandes sont toutes assez bien dotées, et probablement que ces deux savants voyagent avec une mission officielle, mais je n'en suis pas certain.

Je n'ai pas causé politique avec le baron : j'ai toutefois certaines raisons qui m'inclinent à croire qu'il partage les opinions libérales de beaucoup de savants d'outre-Rhin et qu'il déplore la fatale direction que la Prusse a su donner au sentiment national en l'exploitant au profit de son ambition. — Selon moi, la Confédération allemande n'a été qu'un prétexte : cette recrudescence belliqueuse qui s'est manifestée contre nous n'aurait pas eu lieu, si les différents États germaniques et tous ceux qu'on a forcés d'entrer dans cette prétendue nationalité avaient conservé leur autonomie. — Jamais on ne me fera croire qu'un citoyen de Francfort, de cette ville où siégeait encore, avant Sadowa, un sénat républicain, puisse ressentir la moindre affection pour un Bismarck et son roi Guillaume. — On peut en dire autant des Hambourgeois et des autres habitants des anciennes villes libres. — Les nationalités ne s'imposent pas, ce sont les races qui les créent. De la conquête des Francs, il ne nous reste que

le nom ; de la domination romaine, que quelques lois civiles ; mais rien n'a pu effacer notre origine : nous sommes toujours de notre race, de vieux Gaulois.

Et ceci, cher Beaumier, m'amène à vous dire que je commence à revivre depuis un mois ; les dernières nouvelles de Paris me rassurent ; notre France fait peau neuve ; après le calvaire la résurrection : ce sera pour nous une régénération ; nous en avons grand besoin. — On a fini par ouvrir les yeux, et les véritables causes de notre décadence se sont révélées. Mais il a fallu passer par de rudes épreuves. La France, purifiée, va reprendre le sens moral qu'elle avait presque perdu : fière du respect d'elle-même, elle sera assez forte pour l'imposer aux autres. — Adieu.

*P. S.* — Le voyage à Timbouktou du rabbin Mardochée m'a beaucoup intéressé. La persévérance et la résignation de ce pauvre Juif, qui a perdu sa fortune sans se plaindre et s'est toujours tiré d'affaire dans les circonstances les plus difficiles, tout cela est admirable. — Vous avez eu une bonne idée en lui conseillant d'écrire lui-même ses aventures, afin de leur conserver cette naïveté qui en fait le charme.

Voilà donc le bon Dr Thévenin de retour à Mogador ; je vous en félicite : un bon médecin est chose précieuse dans un pays où il n'y a pas à choisir. — Ici, nous en avons trop.

*A mon ami Rimbaud.*

A Toulon, 1872.

Avez-vous lu un mémoire que le D<sup>r</sup> Turrel a fait insérer dans le *Bulletin de la Société d'acclimatation de Paris* (août 1872)? Il porte pour titre : *la Pisciculture, son rôle dans les eaux douces, ses prétentions dans les eaux salées*. — Il est grandement question, dans ce travail, de vous et de moi (de vous surtout), comme l'auteur modeste et compétent de l'*Industrie des eaux salées*.

« Nos doctrines, dit Turrel, pèsent d'un grand poids devant la Commission de l'enquête maritime des États-Unis d'Amérique contre les assertions, aussi audacieuses que peu concluantes, de l'enquête anglaise et des pisciculteurs de laboratoire. — Les résultats de l'enquête américaine ont été soumis à l'appréciation du Sénat des États-Unis en 1870. *On y tient grand compte des publications de MM. Rimbaud et Berthelot*; on reconnaît la justesse de leur critique contre les promesses des pisciculteurs; on établit que la France n'est pas une contrée favorable à la pisciculture d'eau douce, et on blâme les procédés employés pour la culture des huîtres, les bassins d'élevage étant impropres à la multiplication, et leur peuplement ne pouvant se faire qu'aux dépens des huîtrières naturelles..., etc. » — Qu'aura

pensé M. Coste, s'il était présent à la lecture de ce mémoire communiqué au conseil de la Société?

Mais en voici bien d'une autre, et cette fois nous triomphons encore : — Procurez-vous le *Siècle* de dimanche 11 août dernier, et vous y lirez un feuilleton de Revue scientifique de la rédaction de G. Pouchet, chargé de cette partie du journal. — Il s'agit des générations alternantes, au sujet de la récente nomination à l'Institut du savant M. Loven, directeur du Muséum de Stockholm. — M. Loven, qui s'était présenté en concurrence avec Darwin, pour la place vacante de membre étranger, l'a emporté ; l'Académie des sciences a mesuré le mérite des deux candidats à la valeur *absolue* de leurs travaux ; elle n'a pas hésité entre celui qui a voulu écrire, selon ses idées, l'histoire biologique du passé, et celui qui a élevé à la science un monument durable ; elle a considéré les conceptions de Darwin, sur l'évolution des êtres, comme une théorie dénuée de preuves, et a proclamé, par la nomination de Loven, la découverte des générations alternantes comme une vérité acquise, contre laquelle, dit Pouchet, rien ne peut plus prévaloir.

Lisez, lisez ce compte rendu, et vous en serez satisfait.

*P. S.* — Enfin, cher ami, je viens de mettre la dernière main à mon ouvrage inédit ; un peintre

dirait le vernis. Je n'y touche plus, c'est fini...; mais pourrais-je dire, comme Horace :

*Exegi monumentum ære perennius.*

.....

*Non omnis morior.*

---

*A mon ami Léon Laviolle.*

A Marseille, 1872.

Si l'année 1870 nous a été funeste, celle que nous venons d'accomplir a comblé la mesure des disgrâces de notre malheureuse patrie, car son commencement et sa fin nous ont laissés avec un horizon nébuleux et un avenir peu rassurant. Puisse du moins 1873 suivre son cours sous de meilleurs auspices et notre étoile, obscurcie, briller d'un nouvel éclat ! C'est ce que je souhaite pour vous et les vôtres, pour tous.

Je vous envoie, par anticipation, mon petit cadeau du jour de l'an, pour ne pas laisser se perdre les vieilles habitudes : c'est un livre qui ne peut manquer de vous plaire : *la Méditerranée, ses îles et ses bords* . . . . .

..... mer féconde,  
Baignoire du soleil où tant de vie abonde,



Qui pour la bouillabaisse apporte à nos repas  
Vingt sortes de poissons qui ne l'épuisent pas.

MÉRY.

La Méditerranée !... J'y pense toujours ; son soleil a doré mon berceau et ses ondes me bercent encore dans mes rêves. Les Grecs de la Phocide, nos vieux ancêtres, la vénéraient comme une divinité : mer poétique, attrayante, capricieuse ; l'Océan, en pénétrant dans son sein, s'endormit dans ses bras ; sur ses bords s'élèvent les cités les plus célèbres : Gênes, la superbe ; Naples, la ville des plaisirs ; Venise, toujours belle, quoique déchuë de sa splendeur et de sa puissance. Je pourrais en citer cent autres, mais il me suffit de nommer Marseille, notre patrie commune. . . . .

Pourrais-je une autre fois, fidèle au rendez-vous,  
Venir m'asseoir encor sous la treille rustique,  
De la rive embaumée où l'on retrouve tout :  
Des cœurs pleins de gaieté, d'une humeur sympathique ;  
Promenades du soir dans le golfe riant,  
Une mer splendide, un ciel étincelant ?  
Marseille ! la cité que tant d'azur couronne,  
Qu'éclaire un beau soleil, que la mer environne,  
Ton rivage natal est pour nous un doux lien ;  
Oui, toute joie est là : bains tièdes sur tes plages,  
Gais festins sur le roc, parfums de coquillages ;  
C'est le nid où l'oiseau se trouve toujours bien.

A vous de cœur, cher compatriote.

---

*A mon ami Monteiro.*

A Madère, 1872.

Nous ne sommes guère qu'à une journée de navigation l'un de l'autre, et nous vivons comme si l'océan Pacifique nous tenait séparés. Depuis bien des mois, je suis privé de vos nouvelles : comment vous portez-vous, dans ces tristes temps ? Votre île, bien que nébuleuse, doit l'être beaucoup moins que notre pauvre France. — Je l'ai revue naguère, cette chère patrie ; j'étais à Paris lors de nos premiers désastres et j'y suis resté jusqu'à l'infâme trahison de Sedan... Je ne vous en dis pas davantage, car les journaux vous auront appris le reste. — Depuis mon retour ici, j'ai retrouvé le calme et ces douces distractions de l'esprit que procure l'étude, qui nous font oublier bien des peines. Cette guerre impitoyable n'a cessé d'être mon cauchemar. — Je tâche de faire diversion aux tristes pensées qui m'obsèdent, et je me suis mis à écrire un autre volume que j'ajouterai à l'ouvrage que je n'ai pu faire imprimer à Paris. Les ateliers étaient déserts, les imprimeurs aux abois et le reste à l'avenant.

Donnez-moi signe de vie ; j'attends votre réponse pour vous envoyer un petit échantillon de ma façon ; ce sera de l'ornithologie allégorique, une biographie des oiseaux de proie en général et

---

de l'aigle en particulier. — Ainsi donc, sans adieu.

---

*Au même.*

A Madère, 1873.

A rimer comme toi j'aime à passer mon temps ;  
Joyeux chancre, accorde ta lyre,  
Et que la muse qui t'inspire  
Te dicte encor de nouveaux chants.

Votre verve est intarissable, cher ami, et ce qui me réjouit le plus, c'est sa franchise et sa gaieté. — Vous faites bien, mon vieux ; la bonne humeur entretient la santé et prolonge l'existence. Conservez-la longtemps pour vous et pour ceux qui vous aiment. — Votre silence m'avait fait concevoir des craintes : vous avez bien fait de ne pas avoir quitté votre île dans ces temps de révolution, où les populations de l'Europe occidentale semblent toutes piquées de la tarentule. — J'ai pris la même résolution et me suis résigné à ne plus m'éloigner des Fortunées.

Nous sommes bien, restons ici ;  
Peut-être ailleurs serions-nous pis.

Ainsi s'exprime un poète populaire dans une chanson qui vaut autant qu'un vieux proverbe.

Vous paraissez désireux de savoir où en sont les Canaries depuis la République ; il m'est facile de vous renseigner : si notre cher baron retournerait en ce pays, il ne se douterait pas des changements qui se sont opérés en Espagne, en voyant la tranquillité qui règne ici ; car pour ce qui concerne les formes républicaines, rien n'y paraît, non que ces gens ne s'occupent pas un peu de la chose publique (*res publica*), mais ce ne sont la plupart que ceux qui n'ont rien à faire et qui aiment à passer leur temps à discuter, sans se fâcher. — On publie à Sainte-Croix beaucoup de journaux, mais que peu de monde lit. Il existe en ville deux *casinos* (cercles) : la table du salon de lecture est couverte de ces gazettes qui restent sans lecteurs ; c'est celle où l'on joue qui est la plus fréquentée. A chaque arrivée du courrier de Cadix, on accourt sur le môle par curiosité ; les nouvelles qui se débitent passent de bouche en bouche avec variantes et amplification ; puis, le lendemain, calme plat, on n'y pense plus jusqu'au courrier suivant ; les affaires reprennent leur cours habituel ; il n'est plus question que de cochenilles et de pommes de terre, de la pluie ou du beau temps.

Dans les autres petites villes de l'intérieur, rien n'est changé ; toujours mêmes allures et même aspect ; on se croirait au bon vieux temps. — J'ai pris les habitudes du pays ; je me moque un peu de tout et n'en pense pas moins. J'ai besoin de repos et vais solliciter ma retraite :

---

Il faut déposer ma houlette,  
Comme doit faire un vieux berger,  
Qui préfère, avec Béranger,  
Aux joyeux sons de sa musette,  
S'endormir couronné du bonnet de coton  
Tricoté par sa Jeanneton.  
Faites de même en vos parages,  
Et que les échos des vallons  
Reproduisent sur nos rivages  
Les gais refrains de vos chansons.

Adieu.

---

*A Auguste Poirson.*

A Paris, 1873.

Vous êtes un ami bien précieux, cher Auguste, on n'en trouverait pas de plus complaisant ni d'aussi expéditif; vous valez un trésor, et dans mon isolement, vous êtes pour moi une bonne fortune. — Éloigné, comme je suis, de tous mes amis les plus chers, de ce Paris où se reportent toutes mes affections, ce n'est que par la correspondance littéraire que je me console de la patrie absente; mais je ne puis écrire à tous, et vous, en une matinée, vous satisfaites tous mes désirs, vous voyez tous ceux que j'aime, vous leur parlez, vous me renseignez. — Montant les cinq ou six

---

étages de l'atelier de Clavier, vous le trouvez dès le matin à sa besogne journalière ; vous pénétrez ensuite dans le vieux donjon où Traviès s'est logé avec sa petite femme, comme dans un nid d'hirondelles ; vous allez de là voir mon cher Couder, qui peint encore malgré ses quatre-vingts ans ; vous me donnez des nouvelles de la veuve Lemer cier... Oh ! combien je vous suis reconnaissant de toutes ces courses ! — Votre lettre m'a fait passer une bonne matinée ; je l'ai lue deux fois et n'ai pas voulu laisser repartir le courrier sans y répondre.

Quand vous aurez occasion de revoir Traviès, dites-lui que j'ai en cage un couple de jolis serins sauvages, c'est-à-dire pris au champ ; le mâle, qui sent déjà venir le printemps, chante à s'égosiller ; la femelle, plus timide, ne lui répond qu'à demi-mots ; mais ils s'entendent tous les deux à merveille. — La difficulté sera de faire transporter ce couple amoureux d'ici jusqu'à la rue Lacépède. Ce sera d'abord une traversée de six cents lieues par mer et ensuite de plus de deux cents lieues par terre. Nous y penserons et j'aviserai. Adieu.

---

*A don Mariano Pardo de Figueroa  
(unum et idem), docteur Thebussem.*

A Medina-Sidonia, 1873.

Je réponds, cher docteur, à votre gracieux envoi, après avoir pris connaissance de ce livre si intéressant et si plein de bonnes choses. Ceux qui le liront comme moi pourront se convaincre que la noble Espagne, qui a possédé des hommes comme votre frère Émile, parmi cette pléiade d'esprits d'élite qu'elle a produits de tout temps, ne cessera d'en donner encore. C'est la terre du pays qui crée cette race d'hommes éminents dont vous êtes vous-même un échantillon remarquable : même style, même cœur, même patriotisme que ce pauvre Émile, dont nous déplorons la perte ; vous avez son esprit, son savoir et sa modestie. — Don Pascual Lucas de la Encina et le célèbre D<sup>r</sup> Thelussem sont du même sang (*unum et idem*). Singulier problème que celui de l'esprit humain ! Il brille un instant, pour disparaître et se reproduire dans un autre être : tantôt il sort du même moule, d'autres fois il s'isole, et c'est alors un *sui generis* qui apparaît avec éclat et resplendit sur tout un siècle ; mais la lumière qu'il répand finit par s'éteindre, et les descendants n'en recueillent pas une étincelle.

Oh ! merci, digne ami, je ne puis vous dire

combien j'apprécie votre cadeau du *Voyage de la Numancia*. J'ai déjà lu ce livre, qui occupe maintenant une place réservée entre les meilleurs dans ma bibliothèque. Ceux qui voudront écrire sur l'histoire d'Espagne de ces derniers temps feront bien de consulter *el Viaje de la Numancia*; ils y trouveront des esquisses remarquables, tracées de main de maître, avec le cachet de l'époque. — J'ai admiré ce langage correct, empreint de ce style *cervantino que siempre gusta*. Votre *ante-scriptum* est une innovation très-originale, et votre biographie fraternelle, écrite avec le cœur, attirera les sympathies de tous ceux qui liront cette œuvre des deux frères. — Adieu et merci!

*P. S.* — Nous avons ici le capitaine de frégate don Émile Barreda, qui commande le vapeur de guerre *le Neptune*, stationnaire sur notre rade. — Ce brave officier a été un des compagnons d'armes du pauvre Émile; ils firent ensemble la campagne de la *Numancia*, qui fait souvent le sujet de nos conversations : « *S'il reste encore un exemplaire du livre que don Mariano a publié, me disait-il l'autre jour, veuillez lui écrire pour qu'il me le réserve. J'ai été un des meilleurs amis de son frère.* » — Barreda, en effet, mérite bien cet ouvrage; il a passé trois ans avec lui sur le même vaisseau; ils ont vécu ensemble dans la plus grande intimité.



*A mon ami L. Laviolle.*

A Marseille, 1874.

Que je vous remercie tout d'abord, cher Léon, en commençant ma lettre, de vos félicitations au sujet de la retraite qui vient de m'être accordée de consul de première classe! — Oui, me voilà libre et indépendant, libre comme l'oiseau qui sent encore ses ailes. — Je vais pouvoir philosopher à mon aise, me livrer de temps à autre au *dolce farniente*, m'absorber dans mes rêveries contemplatives; je pourrai enfin me livrer entièrement à mes études de prédilection. — J'ai là sous la main une assez belle bibliothèque, dont bien de bons livres n'ont été qu'à peine parcourus; j'ai ma maison des champs, où je puis aller jouir de l'air frais des montagnes et m'enivrer du doux parfum des fleurs; et quand viendra l'heure ignorée des derniers adieux, eh bien, j'irai rejoindre les absents. — J'ignore ce que le sort me réserve, mais je ne m'en préoccupe pas :

Pourquoi vouloir connaître à quel instant les dieux  
Briseront de nos jours la chaîne si fragile?  
Du devin l'art m'est inutile;  
Sans m'inquiéter du sort, j'attends l'arrêt des cieux.  
D'un long bonheur l'espoir est vraiment trop frivole;  
Le temps pour nous passe et s'envole.  
Profitons du présent, livrons-nous au destin,  
Cueillons les fruits du jour sans attendre à demain.

---

Passez-moi, cher ami, cette petite imitation d'Horace, et portez-vous toujours bien.

---

*A M. de Quatrefages, de l'Institut.*

A Paris, 1874.

Cher et estimable collègue <sup>1</sup>, votre lettre sur les inscriptions lapidaires de l'île de Fer est pleine d'intérêt; je l'ai sous les yeux en ce moment; permettez-moi donc de vous communiquer les réflexions qu'elle me suggère.

Ces inscriptions, qui offrent des caractères ou signes identiques à ceux de la grotte de *Belmaco*, dans l'île de la Palme, sont d'une grande importance dans la question qui me préoccupe, et justifient vos savantes appréciations <sup>2</sup>. — Il n'y a

---

<sup>1</sup> De la *Société de Géographie*. — (*Note de l'éditeur.*)

<sup>2</sup> Voici ce que vous m'écriviez le 9 novembre 1873 :

« Votre communication à la Société de géographie m'a  
 « intéressé au plus haut degré. Je vois que l'origine berbère  
 « des Guanches se trouverait pleinement confirmée et que  
 « cette opinion, que j'avais soutenue dans mon cours, après  
 « l'avoir prise dans votre bel ouvrage sur les Canaries, serait  
 « ainsi hors de doute. C'est un beau résultat. Mais en même  
 « temps, des recherches craniologiques paraissent indiquer  
 « une filiation entre les Guanches et une des races qui ont  
 « autrefois peuplé le midi de la France. Ces rapports entre

---

plus pour moi aucun doute, les anciens habitants des Fortunées, qui s'ignoraient entre eux dans leur isolement, faute de communications d'une île à l'autre, avaient néanmoins une origine commune et devaient appartenir à la même race, qui provenait de ces anciennes populations de la Libye qui se répandirent dans toute l'Afrique septentrionale et vinrent occuper cet archipel à une époque que l'histoire ne peut préciser. Ce peuple primitif formait différentes tribus parlant la même langue et possédant, par l'écriture lapidaire, le moyen de transmettre ses souvenirs.

Tout cela ressort de l'identité des signes gravés sur les rochers et qu'on vient de retrouver dans deux îles (celles de Fer et de la Palme). — Quelques-uns de ces signes semblent appartenir aux caractères de l'écriture numidique, et mes premières conjectures à cet égard se trouveraient aujourd'hui presque confirmées par les études du général Faidherbe, qui vient de m'écrire <sup>1</sup>, en

---

« le nord de l'Afrique et nos régions méridionales n'ont évidemment rien que de très-naturel : nous constatons tous les jours des rapports entre les faunes et les flores des deux contrées ; il serait presque étrange que l'homme eût échappé à la loi commune..... »

<sup>1</sup> « J'ai eu connaissance, me dit-il, de votre intéressante communication à la Société de géographie, sur la découverte de don Aquilino Padron, à l'île de Fer : c'est une vraie inscription lybique. Depuis plusieurs années, je m'occupe de cette question sur laquelle j'ai publié divers travaux. Je vous

m'envoyant divers mémoires qu'il a publiés et sa belle *Collection des inscriptions numidiques* (libyennes).

Il y a plus de quarante ans, quand je m'occupais de la rédaction de l'*Ethnographie*, dans l'*Histoire naturelle des îles Canaries*, que j'avais fait remarquer la coïncidence des noms numides, tels que *Massinissa*, *Minidrida*, *Tacfarinas*, *Tac-furiaste*, *Tafira*, etc., avec des noms propres ou de lieux cités dans les annales de la conquête de ces îles, et dont plusieurs se sont conservés jusqu'à cette époque. Si à ces faits on ajoute les signes gravés sur la pierre, les *menhirs* des environs des *Letreros* de l'île de Fer ; si l'on tient compte en même temps de ces *tagorors* (enceinte ou place de conseils) qui rappellent les *cromlechs* celtiques, on sera porté à reconnaître que l'histoire de ces populations canariennes a ses racines dans les temps les plus reculés.

Les Guanches ne connaissaient pas le fer ; ils tiraient toutes leurs ressources de la terre et des rivages qui les entouraient : troupeaux de brebis et de chèvres, pâturages, grains pour leur *gofio*, vêtements de peaux et de feuilles de palmier pour

---

remets trois brochures pour aider don A. Padron dans ses recherches.

« J'espère que votre bonne santé et votre excellent climat vous conserveront encore longtemps aux amis de la science. »

(*Extrait d'une lettre du général Faidherbe.*)

leurs *tamarcks*, espèces de manteaux. — Ces peuples pasteurs et guerriers devaient avoir eu pour ancêtres des hommes de même race, qui surent graver sur la pierre leurs pensées pour les léguer à la postérité. — La découverte des inscriptions de l'île de Fer a donc ouvert un nouveau champ aux études ethnographiques de cet ancien archipel.

À l'époque où nous ne possédions pas les données qu'un heureux hasard nous a procurées, la question de l'origine des Guanches m'avait déjà beaucoup préoccupé ; j'avais entrevu chez ce peuple le mélange de races distinctes : ici les corps étaient ensevelis dans des grottes, et là dans des tumulus. — La tribu qui habita aux environs des *Letreros* de l'île de Fer conservait ses morts sous des pierres plates, mode de sépulture qu'on avait ignoré. — L'examen comparatif des crânes, des squelettes et des momies existantes atteste des différences marquantes qui nous confirment presque la fusion qui s'opéra, bien avant la conquête, au contact des anciens Guanches avec des races étrangères.

D'autre part, les chapelains de Bethencourt, en nous parlant, dans leur Chronique, des deux chefs indigènes qui se partageaient le pouvoir à Fort-aventure, les distinguent par les noms de *roy barbare* et de *roy sarrasin*, appliquant cette première dénomination à celui qui gouvernait la presqu'île de *Handia*, et la seconde au prince de la grande

terre de *Majorata*, alors séparée de Handia par un mur cyclopéen.

On retrouve aussi des rapports de linguistique entre les divers dialectes de l'idiome arabe (la pointe de *Ally*, les *Adouars*, noms de lieux ; *Bentaiga*, *Benlujaro*, *Bencomo* ou *Benkoum*, noms d'hommes, etc.). — On remarque aussi dans le mode de sépulture, comme je l'ai observé plus haut, des différences qui semblent indiquer l'union de deux races. Dans les tumulis de la *isleta* de Canaria, les corps, dont les crânes accusent les caractères très-prononcés de la race sémitique, furent ensevelis enveloppés dans des nattes, et l'on retrouve encore aujourd'hui au fond des sépultures, parmi les ossements, beaucoup de graines d'une térébinthacée qui dut servir à l'embaumement. Ces graines sont celles du *Cneorum pulverulentum*, plante très-commune dans ces îles et dont le nom vulgaire de *Llena buena* ou *Palo santo* est la traduction de l'ancienne dénomination de la plante : *Orijama*<sup>1</sup>, plante sainte ou plante de Dieu.

---

<sup>1</sup> « *P. S.* Idem quoque Canarensibus priseis forsam vos *Orijama*, quæ latini scribenda *Orihama*; Deum enim et divino vocabule *Or* vel *Aaram* nominabant, et *Achoram* summus erat iis Deus est : *Achemencey* summus princeps vel rex. — Vos *Aoram* ex hebræo *Aor*, lux ; undè quoque Arabum deus urotaltes de que mentio apud Herodotum syllaba *Am* vel *an* pro stirpe vel ligno habenda est, sic enim plantarum nominibus sæpissime occurrit, *Am-agante*, malva *An-*

---

Veillez agréer, cher collègue, l'expression de mes meilleurs sentiments.

---

*A madame veuve Couder.*

A Paris, 1874.

Ma pauvre dame!... je m'y attendais : votre dernière lettre, déjà si triste, me laissait bien peu d'espoir ; mais la fatale nouvelle de sa mort ne m'a pas moins été des plus douloureuses, et il ne s'est pas passé un jour depuis lors sans que je ne parle de lui en pensant à vous.

Vous me dites que vous êtes restée seule en ce monde. Non, chère dame, vous pouvez compter encore sur de bons amis, dont toutes les sympathies vous sont acquises ; sur moi, qui, bien qu'au delà des mers, vous serai toujours dévoué et soutiendrai votre courage.

Oh! oui, c'était le meilleur des hommes, l'ami le plus précieux, un cœur d'or : votre chagrin est bien naturel, le temps seul pourra l'adoucir. —

---

*aferque, Artemisia, Har-an, Pteris, Tinambuche, Brionia, Libycum enim articulus ti. — Hinc Orihama Dei stirpe vel lignum santum. » — Extrait de l'Hist. nat. des îles Canaries, par W. et B. (Philog. can., p. 127.)*

Que son souvenir fasse votre consolation : pensons à lui : l'oubli des vivants est une seconde mort.

Comptez sur mon invariable amitié.

---

*A la même.*

Six mois après, 1874.

Chère et excellente amie, votre dernière lettre m'offre l'occasion de vous être agréable en consacrant quelques instants au souvenir d'un ami regretté. J'ai été charmé d'apprendre qu'on va s'occuper d'une biographie du peintre français dont nous déplorons la perte, et qui lui-même, dans ses écrits, rend hommage au mérite des artistes célèbres qui ont laissé après eux des travaux dignes de mémoire. Il y avait en Couder deux natures, le peintre et l'écrivain. Je rappellerai ici, pour qu'on ne l'oublie pas, quelques-unes de ses œuvres littéraires : ses *Considérations sur le but moral des beaux-arts* (1867), livre remarquable, où il a mis en relief cette épigraphe de Simonide : « La poésie est une peinture parlante, comme la peinture est une poésie muette. » — Ses discours aux réunions des cinq académies de l'Institut, celui *sur le caractère de l'art en général* et un autre



*sur les amateurs* ; l'éloge prononcé aux funérailles d'Abel de Pujol, ses biographies des artistes de grand renom, dans le Répertoire de Michaud, notamment celle si intéressante de Christian-Daniel Rauch, le grand sculpteur allemand ; enfin tout ce qu'il a écrit sur la peinture dans le Dictionnaire des beaux-arts.

Je n'aurais que bien peu à vous dire sur les renseignements que vous me demandez sur son enfance, car nous ne restâmes guère plus d'une année à Marseille ensemble, de 1801 à 1802. — Aujourd'hui, bientôt octogénaire, je ne conserve que de vagues souvenirs d'une époque déjà lointaine. Je suis né en 1794, et n'avais qu'à peine huit ans quand nous nous séparâmes, lui pour se rendre à Paris, auprès de ses parents, et terminer son éducation, et moi pour entrer au lycée national, sous le Consulat.

Je me souviens pourtant du caractère pétulant de Couder et de l'affection particulière qu'il m'avait vouée : c'était pour moi un ami bien précieux ; plus âgé de trois ans environ, il me protégeait au besoin très-efficacement dans nos rixes durant nos récréations. Ce collège, où on ne nous apprenait pas grand'chose, avait sa grande cour contiguë à l'hôtel du général Cervoni, alors commandant le département ; nous prenions nos ébats à côté du jardin du général, et presque sous ses fenêtres ; aussi nous appelait-il *son régiment des tapageurs*.

Après notre première enfance, nous ne nous revîmes avec Couder qu'en 1840, et ce fut le hasard qui nous fit rencontrer. Il avait fait son chemin; l'élève de David achevait de terminer ses belles toiles du musée de Versailles et avait reçu plusieurs commandes importantes. J'allais dîner parfois chez le vénérable Roux de Rochelle, ancien diplomate et notre président de la Société de géographie, dont j'étais moi-même alors secrétaire général.

Un jour que M. de Rochelle avait réuni chez lui plusieurs de ses amis, on tabla plus que de coutume; j'avais remarqué un des convives que je ne connaissais pas; on avait beaucoup parlé voyages; la poésie s'en était aussi mêlée, car notre amphitryon en faisait ses délices. J'étais parfaitement à l'aise dans ces sortes de réunions. J'achevais de raconter une anecdote assez curieuse, quand l'invité que j'avais remarqué au commencement du repas, se penchant vers son voisin, lui demanda mon nom. — *Sabin Berthelot!* s'écria-t-il de suite, en me tendant la main de l'autre côté de la table... « *Eh! oui, c'est bien lui, Sabin! le petit Sabin de la pension de Marseille.* — *Je suis Auguste Couder, moi, Auguste! ton bon camarade* », et se levant d'un bond, il courut à moi et m'embrassa avec effusion. — M. et madame Roux de Rochelle riaient et battaient des mains; ce fut un hurra général.

Depuis ce jour, nous nous revîmes souvent;

notre amitié ne fit que s'accroître, et j'étais un des rares privilégiés qui pouvaient aller le voir travailler dans son atelier du Louvre, où le roi venait souvent le voir lui-même en passant par la longue galerie qui communique avec le pavillon de Flore. — Couder, vous le savez mieux que moi, avait une rare facilité pour le portrait, et celui qu'il a fait de vous en restera une des plus belles preuves. — Un jour que j'étais à l'atelier du Louvre, admirant une superbe toile, déjà très-avancée, qu'il peignait pour Louis-Philippe, l'idée lui vint de me faire poser en costume de général pour faire groupe avec d'autres personnages qui figuraient dans ce tableau de la *Présentation à la reine Victoria, au château d'Eu, des ministres du roi*, dans le grand salon des Guises. — Il y avait là, sur un vieux sofa de l'atelier, un habit de général : « *Tiens, me dit Couder, endosse ce bel uniforme et pose un moment ; j'ai besoin d'ajouter au tableau plusieurs officiers généraux et personnes de la cour regardant passer le royal cortège ; fais comme si tu regardais aussi par-dessus l'épaule d'un autre. — C'est cela, bien, ne bouge pas.* » Et en moins de temps que je n'en mets pour l'écrire, il me croqua en quelques coups de pinceau. J'étais d'une ressemblance parfaite et comme si je m'étais vu dans un miroir, au point que le lendemain, le roi, s'étant aperçu qu'il y avait une nouvelle figure dans un des groupes, dit à Couder : « *Voilà un général que je crois*

*avoir vu, et pourtant je ne le reconnais pas. — Sire, lui répondit le spirituel artiste, je ne me compare pas à Paul Véronèse, mais j'ai cru que je pouvais, comme lui, introduire sur cette toile un de mes amis. — Qui donc? — Le secrétaire général de la Société de géographie. — Pardieu! reprit le roi, je savais bien que je l'avais vu. Il est frappant. Eh bien, il faut le laisser.» Et j'y suis encore sans doute, si le tableau n'a pas été brûlé à Neuilly, où il fut placé d'abord.*

Ma correspondance avec Couder date de 1847, à l'époque où je fus envoyé aux Canaries comme consul de France. Notre regrettable artiste avait été chargé alors d'une restauration importante dans une des résidences royales, et me donnait dans une lettre des renseignements curieux sur ce grand travail. Mais la révolution de 1848 vint interrompre son œuvre; les idées n'étaient plus aux restaurations, on pensait à tout autre chose, et Couder en resta là.

Un des grands parents de notre peintre était né en Provence et habitait Marseille, c'est ce qui explique cette phrase d'une de ses lettres. : « *Pour nous deux, qui avons du sang méridional dans les veines, nous sommes encore jeunes (intellectuellement parlant), alors que la plupart de nos contemporains sont déjà vieux depuis longtemps.»*

Ce brave ami m'écrivait avec un abandon qui faisait le charme de nos confidences épistolaires; en voici quelques fragments : « *L'espérance est un*

*bien qu'il faut savoir entretenir et conserver toujours, quand même. » (1871.)*

*« Lorsque le brouillard laisse pénétrer dans mon atelier quelques rares rayons de soleil, pendant cette triste saison d'hiver, je saisis palette et pinceaux, et je me fais un monde idéal, poétique, qui du moins pour un moment m'isole du milieu pénible de la réalité. » (1872.)*

*« Toi, qui es heureux dans les îles Fortunées, écris à ton vieil ami affligé pour l'aider à traverser la phase de la vie en cette pauvre France!!!... A revoir, si Dieu le permet encore! » (1872.)*

Mais c'est assez vous parler de moi tout en vous parlant de lui ; son biographe ne manquera pas de motifs, sans doute, dans cette belle et longue existence, pour rendre hommage aux talents de l'éminent artiste qui joignit à l'amour de l'art les affections du cœur.

Adieu, chère et estimable amie ; puisse ma lettre avoir satisfait à vos désirs ; je serais heureux de l'apprendre.

*P. S. — Voici l'original de la lettre que m'écrivit Couder en 1848, peu après mon retour aux Canaries :*

*« . . . . . Je ne sais si je t'ai parlé de la commande qui m'était faite de la restauration des peintures murales du Rosso, qui, simultanément avec le Primatice, avait décoré une vaste galerie, dite de François I<sup>er</sup>, au palais de Fontainebleau.*

« Ces peintures, grandement endommagées dès le temps de Henri IV, avaient été confiées, par Louis XIII, au Poussin, pour en opérer la restauration ; mais à peine en avait-il achevé un seul fragment, le *Déluge*, que les contrariétés qu'il éprouvait à Paris le dégoûtèrent de la France et qu'il retourna à Rome pour ne plus revenir. — Sous le règne de Louis XV, ce fut Carle Van Loo à qui on ordonna de faire cette restauration ; mais ignorant et sans goût, ce pauvre Van Loo, ne comprenant pas la hauteur de style de ces peintures faites dans le beau temps de l'école italienne, alors que Michel-Ange vivait encore, crut faire beaucoup mieux en repeignant entièrement ces tableaux, jadis à fresque, avec sa palette de peintre à l'huile, et couvrit ces belles pages d'une couche épaisse de couleurs, plus lourdes encore par son mauvais goût en art que par la croûte dont il les avait surchargées. Il résultait de tout cela que l'on savait seulement par tradition que cette galerie, autrefois célèbre par ses peintures, n'était cependant aujourd'hui qu'une sorte d'énigme où l'on se perdait à chercher ce qui pouvait justifier sa réputation. — Enfin Louis-Philippe, conservateur par excellence, voulut que je restaurasse ces peintures, et ce travail, commencé en 1847, je le continue en 1848.

« Ce m'est un vrai bonheur de découvrir sous les couches épaisses de la lourde et sotte peinture de Van Loo (qu'à force de caustiques j'ai délayée

et fait disparaître), de découvrir, dis-je, ces belles fresques pleines d'énergie, de capricieuses hardiesses, d'élégance et de goût, selon les sujets. Il est vrai qu'elles sont bien ruinées, mais avec le secours des gravures du temps et les dessins originaux du maître, je me flatte de réussir et d'accomplir ma tâche. Du reste, les mauvaises peintures de Van Loo ont eu cela d'avantageux, qu'elles ont été au moins comme un enduit qui a préservé ces fresques d'une destruction encore plus grande; ainsi, sans le savoir, l'artiste a conservé matériellement cette œuvre, que je retrouve aujourd'hui, sous les couches que j'enlève, à peu près dans l'état où il les trouva lui-même lorsqu'il les barbouilla si étrangement.

« C'est donc, comme tu le vois, un magnifique et noble travail que celui dont je m'occupe, et si je l'accomplis jusqu'au bout comme je l'ai commencé, ce sera de tous mes travaux celui qui, incontestablement, recommandera le plus sûrement mon souvenir, après que je ne serai que poussière<sup>1</sup>, car il y a là montre de talent et droit à la reconnaissance des âges à venir, de leur avoir conservé avec intégrité une des plus belles et grandes choses que la France ait jamais possédées. »

---

<sup>1</sup> Hélas! des circonstances malheureuses obligèrent le pauvre peintre de suspendre ses travaux de restauration qu'il avait entrepris avec tant de zèle.

*A mes amis Georges Lavialle  
et Hippolyte Martin.*

A Marseille, 1875.

Je réponds au paragraphe de votre lettre relatif à ma résidence définitive dans ces îles. — Oui, mes bons amis, je ne pense plus quitter mes Fortunées; j'y suis bien et j'y reste. — Ces ravissantes filles de l'Océan m'ont séduit; comme Autran, notre poète marseillais, je suis resté sous leur charme; elles m'ont dit aussi :

Viens, que le flot soit calme ou qu'il soit en courroux,  
Nous réservons toujours de vagues harmonies  
A chanter à celui qui se souvient de nous.  
Viens donc, viens. . . . .

Je me suis laissé entraîner aux mêmes séductions, et maintenant que, libre de ma volonté, je puis disposer de mon temps, ces Océanides, dont Autran s'est inspiré dans ses *Poèmes de la mer*, m'ont apparu dans toutes leurs manifestations. — Je me suis mis en relation avec elles dans l'ouvrage que je termine et qui leur est en partie consacré; il s'intitulera : *Vitalité des mers*. — J'ai voulu, dans ce livre, présenter le tableau séduisant du monde des eaux dans tout ce qu'il renferme de poésie et de merveilles, et faire connaître les habitants de l'onde depuis ces colosses

qui parcourent l'Océan de l'équateur aux pôles, jusqu'à ces imperceptibles ouvriers qui, dans les ténébreux abîmes des mers, où ils pullulent, préparent en silence les matériaux du nouveau sol que fouleront les générations de l'avenir. — La vraie science touche à la poésie, et le sujet que j'ai traité devait me porter naturellement vers la contemplation des grands phénomènes qui se manifestent sous un aspect si attrayant. Je puis donc dire avec Horace, car j'ai écrit ce livre sous un aussi beau ciel que celui qui lui inspira ses *Odes* :

Le soleil radieux y chasse la froidure  
 Qui des bourgeons tardifs peut arrêter l'essor ;  
 L'arbre, pour vieux qu'il soit, y reprend sa parure,  
 Et d'un feuillage vert peut se couvrir encor.

Ainsi, de même qu'Autran, j'ai écouté le chant des Océanides et j'ai compté sur leurs promesses ; elles m'ont dit, comme à lui :

.....  
 Viens donc, viens, tu sauras par nous bien des mystères.  
 Nous te dirons l'hymen des ondes et des terres,  
 L'Océan, ses trésors, ses monstres, ses forêts ;  
 Nous te révélerons par quel ressort occulte  
 La mer, à quelque dieu qu'elle rende son culte,  
 Tantôt baise ses bords et tantôt les insulte ;  
 Viens, tu n'ignoreras aucun de nos secrets.

Notre poète a été audacieux ; il en avait le droit : quant au philosophe naturaliste, il n'a dit que ce qu'il sait, et en présence de phénomènes

---

incompréhensibles ou de problèmes insolubles, il s'incline devant les mystères de Dieu.

A vous de cœur.

---

*Au Président du Congrès des sciences  
géographiques.*

A Paris, 1875.

Monsieur le président, en envoyant mon adhésion au Congrès international des sciences géographiques qui va se tenir à Paris, j'avais espéré, malgré mon âge avancé, pouvoir assister à cette grande solennité et y faire une proposition qui me tient à cœur ; mais l'état de ma santé ne me permettant pas de me mettre en voyage, j'ose compter sur vos sympathies pour vous prier d'être l'interprète de mes sentiments et de mes regrets auprès de mes collègues.

Je viens d'apprendre que MM. Weyprech et Payer, les explorateurs des récentes découvertes de la mer polaire (Arctique), devaient se rendre à Paris, à l'époque de la réunion du Congrès, pour y donner de nouveaux renseignements sur leur mémorable campagne. — Tous ceux qui ont déjà lu leur rapport officiel auront pu apprécier les éminentes qualités qui distinguent ces deux voya-

geurs, aujourd'hui devenus célèbres.—On reconnaît tout d'abord, dans la relation du commandant Weyprech, qu'il s'est borné au récit pur et simple du voyage, en indiquant avec la franchise d'un marin et la conscience d'un chef d'expédition les divers événements qui se sont succédé. — Nulle plainte, aucun indice de découragement de sa part, malgré des circonstances alarmantes et des situations souvent désespérées. Il ne songe qu'à mener à bonne fin l'entreprise qui lui a été confiée, et dans son héroïque abnégation, il y consacre toute son expérience, tout ce que la nature a mis en lui de courage, de force d'âme et de dévouement. — Plein d'humanité pour son équipage, il ne cesse de veiller à son bien-être, ranime son moral et parvient à l'affermir contre les plus rudes épreuves. — Tout à son devoir comme chef, le cas de l'abandon de son navire, pris dans les glaces, est ce qui le préoccupe le plus, et pour sauvegarder sa responsabilité, il signe, avec ses officiers, un procès-verbal qui restera comme un document des plus honorables.

Le rapport du lieutenant Payer n'est pas moins admirable : son récit est simple et émouvant. « *On n'y rencontre pas un mot, a dit un marin distingué, de ces éloges indiscrets que les chefs distribuent trop souvent à leurs compagnons pour couvrir leur fausse modestie.* » — Quand il parle des obstacles et des difficultés qu'il a fallu vaincre, il ne fait jamais ressortir le moindre mérite

des résultats obtenus ; tout lui paraît naturel, et il semble ne pas tenir compte, dans les circonstances les plus difficiles, dans les périls les plus imminents, ni des fatigues du corps ni des angoisses de l'esprit. Il ne voit dans toute cette abnégation, dans tous ces dévouements sublimes, que les devoirs du service, et ne songe pas même à insinuer ce que durent être, pour ce vaillant équipage du *Tegettoff*, les deux rudes hivers passés dans un petit navire, sous une température glaciale de plus de quarante degrés !

Il faut des âmes fortes et bien trempées pour résister à tant de souffrances sans se laisser abatre ; aussi cette campagne à travers les glaces fait-elle le plus grand honneur au commandant Weyprech et aux hommes intrépides qu'il avait sous ses ordres. — L'Autriche-Hongrie a droit de s'enorgueillir de sa conquête géographique.

Qu'il soit donc permis à un des doyens des géographes de France d'émettre le vœu que j'aurais désiré formuler de vive voix : Ces terres de l'empereur François-Joseph, situées dans la région arctique, consacrent de grands noms, de glorieux souvenirs, mais rien, pas même un rocher, un cap, une pointe qui rappelle ceux des découvreurs. — Le Congrès international doit réparer cet oubli, puisque les convenances et la modestie ont imposé aux explorateurs de s'oublier eux-mêmes.

Je prends donc l'initiative, Monsieur le prési-

dent, en proposant à mes anciens collègues de la Société de géographie de faire accorder d'appliquer aux deux principaux caps de la terre Peterman, la plus au nord de la partie encore inexplorée du grand archipel découvert, les noms à jamais célèbres de Weyprech et de Payer. Ce sera justice.

Veillez agréer, etc.

---

*A mon ami Monteiro.*

A Madère, 1875.

Les reproches que vous m'adressez sur mon long silence sont bien mérités; mais ne suis-je pas un peu en droit de vous en faire aussi? — Eh bien, n'en parlons plus, et écrivons-nous plus souvent.

Vous aviez pensé, me dites-vous, que j'avais réalisé mon voyage à Florence pour aller assister à l'inauguration du buste de Webb. Non, mon ami, j'ai craint, à mon âge, les fatigues d'un trajet par terre et par mer; mais si je n'ai pu faire acte de présence, je n'ai presque rien perdu de ce qui s'est dit dans cette solennité. Le cher Parlatore, directeur du Muséum de Florence, où se passait la cérémonie, dans la grande salle qu'on a consac-

créée à l'herbier de Webb et à sa riche bibliothèque, Parlatore, dis-je, a eu soin de me renseigner et de m'envoyer tous les comptes rendus des séances. — Mon fauteuil est resté vide, mais un orateur (Charles Bolle), qui en a fait la remarque, a expliqué les motifs de mon absence, en rappelant les expressions de la lettre que j'avais adressée au directeur du Muséum et qui a été publiée dans le journal de Florence. Il a saisi en même temps cette occasion pour dire, à la louange de Webb, tout ce que j'aurais pu exprimer moi-même sur le noble caractère, les talents et la générosité du savant botaniste dont je fus le collaborateur et l'ami.

Pour répondre aux autres paragraphes de votre lettre, je vous dirai, au sujet du roi don Alphonse, que je ne sais combien durera cette royauté, ni comment elle finira; le diable le saura peut-être; mais si j'étais à sa place, je donnerais plutôt ma langue aux chiens que de le dire.

Quant aux choses du jour, je vois ici toutes sortes de gens : alphonsinos, républicains, carlistes, montpensieristes, modérés, constitutionnels, conservateurs, *cangrejos y calamares*, voire même *rojos y intransigentes*; mais, dans tout cet amalgame, il n'y a pas un vrai patriote. Le grand parti national n'est pas encore constitué en Espagne; il n'est guère représenté que par quelques ambitieux, qui ne doutent de rien et ne s'aperçoivent même pas de la décadence de leur pays.

---

— Pauvre Espagne! qui pourrait être si riche, si florissante avec tant d'éléments de prospérité, tant de titres qui la recommandent au respect par son glorieux passé. — Le pays ne manque pas pourtant d'hommes d'élite, mais ils restent inaperçus ou incompris au milieu du tourbillon qui emporte la nation entière.

Il est (et c'est là le malheur), il est, dis-je, un parti redoutable, qui n'a cependant pour lui ni bataillons, ni artillerie, mais qui dispose d'une force d'autant plus terrible qu'elle se cache pour mieux agir par une guerre sourde. Nommez ce parti *jésuitique*, si vous voulez; pour moi, je l'appelle tout rondement *parti cléricale*, ça dit tout: son centre est à Rome, ses armées partout, son mot d'ordre, lui seul le sait... Assez; qui vivra verra!  
Adieu.

---

*A madame veuve Couder.*

A Paris, janvier 1875.

Je serais impardonnable de retarder plus longtemps de répondre à votre dernière lettre et de ne pas m'empresser de vous souhaiter des jours plus heureux. Si je ne m'en rapportais, chère amie, qu'à votre excellent cœur, je serais certain de votre bonheur en ce monde; mais on obtient

rarement tout le bien qu'on mérite. Heureux ceux qui peuvent compter sur de vrais amis.

Le portrait de Couder, que je ne cesse d'admirer, est la plus belle photographie que je connaisse : le voilà bien lui-même, frappant d'animation ; il vit, respire, écoute..., il va parler. — Je vous enverrai le mien et celui de Marie, que vous me demandez ; mais ne vous attendez pas à un chef-d'œuvre comme celui de Pierre Petit ; il y a une grande différence entre un photographe artiste et un photographe fabricant.

Passons au paysage maintenant, car vous m'avez comblé : votre charmant croquis au crayon est un vrai bijou ; c'est bien là notre belle campagne de France, si remplie de charme et de quiétude. Merci ! Cela pourtant mériterait d'être reproduit sur toile, dans une plus grande dimension ; la perspective y gagnerait. Le sujet séduit déjà dans sa petite réduction, on y devine la couleur. Ces sortes de sites plaisent à tout le monde ; le vieillard y puise la vie dans toute sa fraîcheur, le poète ses inspirations, la femme sensible ses rêveries et ses souvenirs.

J'ai lu la biographie de Couder : je la trouve un peu sèche. Il n'y a là que la moitié de l'homme, l'énumération de ses principales œuvres, c'est-à-dire ses travaux en peinture ; mais il y manque l'autre partie, l'artiste dans son idéalité, avec son génie, ses inspirations, ses expansions et toutes ses facultés attractives, exaltation, poésie, sensibi-

lité, originalité. — Puisque M. Ernest Breton a voulu payer un juste tribut au peintre regretté, pourquoi, parmi tant d'œuvres remarquables, n'a-t-il pas parlé de deux charmants tableaux qu'il a dû voir chez vous, et qui, à mon avis, valent autant que les grandes toiles d'histoire? Tous les deux sont admirables : je veux parler de votre portrait et de celui du fils aîné de Couder; deux vrais chefs-d'œuvre, qui rappellent à la fois la manière de David et de Greuze; car David, lui-même élève de Greuze, a laissé de magnifiques portraits, entre autres celui de son médecin, du musée de Montpellier, et celui du pape Pie V, du Louvre, dans lesquels on admire la délicatesse de la touche et la fraîcheur du coloris. Ces qualités se faisaient aussi remarquer dans les deux tableaux de Couder du salon de sa maison du boulevard d'Enfer. La pureté du dessin de David, unie à la suavité et à la transparence de la couleur de Greuze, brillait dans votre portrait : dans le tableau de l'enfant cueillant des cerises, on aurait pu se croire en présence d'un Greuze des plus parfaits, de sorte que si Couder lui-même ne m'eût raconté la singulière circonstance qui l'avait remis en possession de ce joli tableau, j'aurais pu m'y méprendre.

Couder a été un de nos meilleurs portraitistes; il fut grand physionomiste, beaucoup de gens le savaient, et, dans sa biographie, il convenait de le dire. — Adieu, chère dame.

*A Madame veuve Couder, à Paris.*

Sainte-Croix de Ténériffe, 29 mars 1876.

Chère dame et bien estimable amie,

Votre joli tableau m'est arrivé l'autre jour tout frais, tout mignon, comme une fleur de printemps qui vient d'éclorre, avec cette différence, toutefois, qu'en vieillissant, cette belle fleur ne se fanera pas, qu'elle ne perdra rien de son brillant coloris ni de cette douceur de ton qui enchante. — L'air qui baigne tout ce paysage, et qu'on semble respirer comme un parfum de la patrie, toute cette perspective aérienne, tout ce qui plaît aux regards, toutes ces finesses d'un pinceau délicat qui sait charmer et séduire, conserveront longtemps leurs beautés.

Oui ! voilà bien mon beau ciel de France, voilà nos grands ormes, et le village caché dans le bocage, et le ruisseau serpentant dans la prairie, et les vaches qui paissent tranquilles sur ses bords. C'est bien là un des sites du pays que j'aime et que viennent animer les scènes de la vie des champs. Rien n'y manque : ni le sentier qui se perd sous bois, ni les verts coteaux qu'on aperçoit dans les vapeurs du lointain, ni, là-bas, à l'horizon, le château féodal, toujours debout avec ses

tourelles dans notre vieille France régénérée.

L'arrivée de cette fraîche toile a rempli de joie la maison ; la journée a été complète ; mes amis étaient auprès de moi, et Lavialle entre autres, qui jouissaient de mon bonheur, puis Marie, qui pleurait au souvenir de la patrie absente. — Je ne chercherai pas des expressions pour vous remercier ; je les garde dans mon cœur.

Depuis votre dernière lettre, qu'accompagnait le billet destiné à Marie, si contente de recevoir un petit mot de vous, j'avais retardé de répondre en attendant des nouvelles de mon ami Poirson, désireux de savoir s'il vous avait remis le premier volume de mon ouvrage. Je viens d'apprendre que ce livre est entre vos mains, et que vous ne tarderez pas de recevoir le deuxième volume, qui doit paraître dans quelques jours. C'est celui qui traite spécialement des poissons de passage, comme trait d'union aux oiseaux voyageurs. Quant à *Mes oiseaux chanteurs*, ils sont en composition, et leur publication prochaine complétera, comme ouvrage à part, mes études comparatives sur l'organisme, les mœurs et les instincts des deux classes d'animaux sur lesquelles j'ai voulu appeler l'attention.

Un rhume, qui heureusement tire à sa fin et qui est venu fort mal à propos au changement de saison, m'empêche de m'entretenir plus longtemps avec vous. J'espère une autre fois être moins laconique et remplir les quatre pages. — Adieu, chère

---

et excellente amie ; croyez bien toujours à ma sincère affection.

Votre tout dévoué

S. BERTHELOT.

---

*A Madame veuve Couder, à Paris.*

Sainte-Croix de Ténériffe, 22 janvier 1877.

Aimable dame et bien chère amie, seriez-vous cent fois plus coupable, je ne dis pas de négligence et d'oubli, mais d'un peu de paresse, que votre charmante lettre du 10 décembre passé vous ferait pardonner, et encore, en me procurant le plaisir de vous remercier pour me l'avoir écrite. — J'ai toujours pensé que les femmes, en général, qui savent tenir la plume ont un don particulier de s'exprimer que nous autres hommes ne possédons pas. Nous n'arriverons jamais à cette délicatesse, à cette naïve simplicité, ni à cette suavité de sentiments qu'elles savent si bien exprimer. Type d'une nature privilégiée, cette moitié du genre humain semble n'avoir été créée que pour nous servir de modèle.

Je suis enchanté d'apprendre que *Mes oiseaux voyageurs*, etc., aient pu, par leur gazouillement, charmer les heures de vos loisirs. J'aurais désiré

vous faire remettre, en commençant cette nouvelle année, mon petit cadeau d'étrennes : un petit volume à part et faisant suite à *Mes oiseaux voyageurs*, sous le titre de *Mes oiseaux chanteurs*, dont on m'avait promis les exemplaires d'auteur pour la fin de décembre passé; mais mon éditeur est un lambin insupportable, et je suis obligé d'attendre son bon vouloir. Il ne m'y prendra plus, car je viens d'envoyer à un ami de Paris le manuscrit du nouvel ouvrage que j'ai terminé (*Vitalité des mers*), pour qu'il me cherche un éditeur plus convenable. Vous comprendrez par là que je ne reste pas oisif, et que mon activité intellectuelle suit le thermomètre dans ce beau climat où les rosiers épanouissent leurs fleurs dans les vases à deux pas de mon cabinet, le 22 janvier, sous une température de 20 degrés centigrades et un soleil radieux. Aussi la santé du corps et l'énergie de l'imagination se mettent à l'unisson sous ces heureuses influences; les pensées vous arrivent faciles, fraîches, joyeuses, et voilà ce qui fait qu'on se porte bien.

J'ai lu la *Notice biographique* sur notre regrettable ami, par M. Hébert, qui fut son collègue à l'Académie des beaux-arts. C'est un éloge digne d'un confrère; rien n'y manque en fait des œuvres du grand peintre, mais l'homme n'y est pas. Ce caractère qui le faisait aimer, ces sympathies qu'il inspirait dans l'intimité, tout cela est passé sous silence; je le répète, c'est un éloge académique,

mais ce n'est plus notre ami, *notre Couder!*

« *Je vous dis au revoir*, me dites-vous en finissant votre lettre, *peut-être que je deviendrai voyageuse.* » C'est une pensée qui vous a passé par l'imagination ; mais de là à passer les mers, il y a loin, même en ballon... Plût à Dieu!

Vous avez repris vos pinceaux ; je m'en réjouis, et je vois avec plaisir que ce n'est pas seulement par délassement, mais qu'il y a chez vous une recrudescence d'énergie artistique et peut-être aussi d'ambition, bien permise, sans doute, quand on sent et on comprend la nature comme vous. Que votre ardeur se soutienne ; pour les résultats, il n'y a pas à s'en inquiéter.

Je ne vous parle pas de la politique, bien que je parcoure les journaux qui m'arrivent chaque courrier. Éloigné comme je suis du foyer, je dirai mieux, du gouffre des discussions, je puis juger à froid de ce qui se passe, et, très-passablement satisfait du présent, je suis encore peu rassuré sur l'avenir. Mais la France est bonne déesse, et peut-être qu'elle nous tiendra compte de tous les sacrifices que nous lui avons déjà faits, sans en exiger de nouveaux. Je suis pour la stabilité, qui seule peut amener la confiance.

Marie me charge de vous remercier de votre bon souvenir ; elle ne vous oublie pas non plus. Recevez nos souhaits de bonne année et ma récente photographie comme une visite de nouvel an de votre vieil ami.

S. BERTHELOT.

---

*P. S.* — J'ai reçu, par le dernier courrier, la triste nouvelle de la mort de ce pauvre Traviès.

---

*A mon ami Charles Bolle.*

A Berlin, 1877.

.....Oh ! combien j'ai été charmé, cher ami, de tout ce que vous me dites de *Mes oiseaux chanteurs*, ce petit livre que j'ai écrit spécialement pour mes amis d'Europe ! Vous me manifestez le désir de rendre compte dans les recueils littéraires de Berlin de mes dernières publications. Je serais très-flatté du jugement d'un appréciateur tel que vous, et je me réjouirais de cette bonne fortune. — Un heureux destin me favorise dans mes vieux jours ; mes meilleurs amis ne cessent de me donner des preuves de leur affection, et vous-même vous mettez le comble à vos bontés en me réconciliant avec un homme de talent et de cœur. Ce savant, que j'estime beaucoup, m'avait déjà inspiré de grandes sympathies ; il a doté la science des plus brillants travaux sur l'ornithologie, cette belle et intéressante partie de l'histoire naturelle.

Vous aurez compris que j'ai voulu parler de A. E. Brehm, de ce noble caractère que je me

---

repens d'avoir si mal jugé et qui, sans la moindre rancune et comme preuve de cette bonhomie qui distingue les braves gens d'outre-Rhin, m'envoie sa photographie signée de sa main. — Je suis entièrement de votre avis, la grande majorité de vos compatriotes sont pleins de bonté et n'ont rien à voir dans nos malheureuses querelles nationales.

La photographie de Brehm m'a fait beaucoup d'impression ; j'ai admiré sa noble figure, où se reflète toute la sérénité d'une belle âme. — Remerciez-le bien en mon nom, en le priant d'accepter ma photographie en échange de la sienne ; donnez-lui aussi une bonne poignée de main.

Quant à vous, excellent ami, vous jugerez, parce que je viens de vous dire, de toute ma reconnaissance. — Adieu.

---

*A mon ami A. Grasset.*

A Bois-le-Roi, près Paris, 1878.

Votre bonne lettre de Bois-le-Roi, cher Grasset, était écrite avec le cœur, et chaque expression est arrivée au mien ; je vous en remercie, car les consolations d'un ami comme vous calment bien des peines et des ennuis.



---

Nous parlons souvent avec Marie de votre promesse de revenir passer quelques semaines auprès de nous... Quel bonheur ! Le cher Léon sera alors des nôtres, car je l'attends en décembre. Il a été bien heureux de vous revoir à son voyage à Paris, après sa visite à Bois-le-Roi ; je sais que vous avez dîné ensemble dans un des meilleurs restaurants de la capitale, et il m'a raconté l'heureuse rencontre que vous fîtes d'un ancien compagnon de l'*Arche d'alliance*, ce bâtiment sur lequel vous avez fait le tour du monde.

Ainsi, vous le voyez, par les relations épistolaires que j'entretiens avec mes amis, je sais tout ce qui se passe ; ma vie se partage en deux existences ; je vis la plupart du temps d'études, de méditations et de souvenirs ; mes réminiscences me transportent en imagination sur divers points du globe ; je voyage sans sortir de mon cabinet, et je suis tantôt à Paris, tantôt à Rome ou ailleurs, mais le plus souvent en France. C'est vivre doublement.

Mes meilleures amitiés à votre chère dame ; dites-lui (car je compte sur votre promesse de revenir me voir) que si elle ne peut pas vous accompagner, elle n'en sera pas moins présente en pensée dans nos entretiens intimes, et que si nous sommes privés de la voir, nous aurons du moins le plaisir de vous faire parler d'elle. — Adieu.

---

*A mon ami Hippolyte Martin.*

A Marseille, 1878.

.....Vous savez dire comme vous sentez; aussi ai-je lu avec beaucoup d'intérêt votre lettre du 12 avril.

Le monde des eaux, les explorations sous-marines, les grands courants océaniques, et ces régions polaires, froides, mystérieuses, d'un abord si terrible, mais devant lesquelles des hommes intrépides ne reculent pas, voilà les connaissances que j'ai voulu vulgariser dans mon livre de la *Vitalité des mers*, dont vous avez daigné corriger les épreuves.

Séparé du reste du monde dans cette île de l'Océan, comme le guetteur d'un phare qui fait projeter au loin la lumière, j'ai pendant plus de vingt ans tenu registre ouvert pour y consigner les faits les plus remarquables, les renseignements les plus curieux, les découvertes les plus importantes qui se rattachaient au genre d'observations que j'avais adopté. — C'est en admirant les révélations de la science, en signalant les conquêtes géographiques de notre époque, en rappelant l'audace et l'abnégation des plus illustres pionniers, leurs glorieux travaux au milieu de tant de privations et de souffrances dans ces régions glacées, souvent bouleversées par les tempêtes et couvertes

---

pendant de longs mois d'un linceul de neige, pour revenir tout à coup à la vie durant quelques soleils et montrer aux yeux éblouis un spectacle grandiose, c'est, dis-je, en pensant à ce tableau sublime, si bien décrit par un bon et courageux missionnaire, dont les émouvants récits vous donnent froid au corps, mais réchauffent l'esprit, que je crois avoir prouvé (et c'est là mon seul mérite) qu'en traitant des imposants phénomènes de la nature, la science touche à la poésie et produit en nous cet enthousiasme qui nous fait admirer et célébrer les grandeurs des œuvres de Dieu. . . .

Votre ami et à vous de tout cœur.

---

*A mon ami don Elias Zérola, directeur  
de la Revista de Canarias.*

A la Laguna, 1878.

Je crois pouvoir répondre, cher ami, aux doutes qui vous restent sur ces hordes de Celtes ou de Celtibères qui, à différentes époques, vinrent se confondre dans ces îles avec la race déjà en possession du sol. — Ces races, d'après les traditions, isolées du reste du monde, oublièrent, après des siècles, l'art de la navigation.

Vous n'avez pas réfléchi sans doute au laps de temps qui dut s'écouler durant les longs intervalles de ces diverses invasions, interrompues par des éclipses historiques pendant lesquelles ces îles restèrent oubliées.

Les Guanches de la conquête, peuple relativement très-moderne, n'ont rien à voir ici dans ces invasions étrangères qui leur restèrent ignorées; et si l'on accepte le fait incontestable, et unique parmi les nations insulaires, d'un peuple qui ne connaissait pas l'art de se diriger sur les flots avec une embarcation quelconque, et même, dit-on, qui ne savait pas nager, il faut croire que ce fait, s'il est véridique, ne se rapporte, selon l'historien Viera, qu'aux Guanches de Ténériffe, d'après une tradition fort contestable; car dans les autres îles, et notamment à la Gomère, on dit qu'il y avait d'excellents nageurs.

Récapitulons le peu de renseignements que nous fournit l'histoire : l'époque la plus ancienne des migrations de peuples étrangers qui, selon toute probabilité, s'étendirent jusqu'aux Canaries, est celle des Chananéens, chassés par Josué. Or, en nous fixant à l'arrivée de Jean de Bethancourt, en 1302, il y avait alors plus de trois mille ans de ces premières migrations. — Les Celtes et les Celtibères, de même que les peuples celto-belges et gréco-latins de l'Italie et des grandes îles de la Méditerranée occidentale, qui envahirent d'abord la Libye et le nord de l'Afrique pour

se ruer ensuite sur l'Égypte<sup>1</sup>, et dont les différentes hordes ont laissé sur leur passage ces constructions druidiques qu'on retrouve en Espagne et dans le nord de l'Afrique, en Numidie, dans la Mauritanie et jusque dans cet archipel, cette grande invasion, dis-je, remonterait peut-être à la même époque que celle des Chananéens. — L'histoire fait de nouveau mention des Fortunées dans une relation citée par Pline, relative à l'exploration des envoyés du roi Juba, qui eut lieu sous l'empereur Auguste, vingt-huit ans avant notre ère. — Il s'était donc passé encore plus de deux mille ans sans que d'autres migrations vinsent s'ajouter aux antérieures et augmenter l'amalgame de la population canarienne.

Quant aux Arabes, en ne constatant leur présence dans ces îles que depuis les premiers succès de l'islamisme, il y aurait eu, à l'arrivée des Normands de Bethencourt, déjà neuf cents ans de leur apparition dans le nord de l'Afrique et dans cet archipel. — Par quels moyens de transport ces peuples envahisseurs pénétrèrent-ils dans les Canaries? On l'ignore, et l'histoire à cet égard est restée muette : peut-être se transportèrent-ils par l'intermédiaire de la marine phénicienne, la seule prépondérante dans ces temps reculés, ou bien

---

<sup>1</sup> Voir *Histoire des peuples anciens*, de LENORMAND, où il est question de la grande confédération libyco-pélagie du seizième siècle avant Jésus-Christ.

plus tard par celle des Carthaginois, qui employèrent beaucoup de mercenaires et surtout des Libyens ; puis, en dernier lieu, par la marine romaine, qui se substitua à celle de Carthage.

Ainsi, diverses éclipses historiques sont venues tour à tour jeter l'obscurité sur les anciennes annales canariennes ; il ne serait donc pas extraordinaires que les populations de cet archipel, ignorées pendant de longues années et réduites à leurs propres ressources, perdissent le souvenir et l'usage d'un art qui seul pouvait leur permettre de communiquer entre elles.

Les alliances de ces peuplades primitives de pasteurs et de guerriers avec d'autres races étrangères ne changèrent pas cet état de choses : les Chananéens ne vinrent chercher dans cet archipel que l'hospitalité ; les Celtes et les Celtibères, nations guerrières, n'ambitionnèrent que des alliances, comme ils avaient fait en Aquitaine, en Ibérie, en Lusitanie, et ensuite en Libye, dans tout le nord de l'Afrique et de la chaîne de l'Atlas, partout enfin où les avait portés leur instinct vagabond ; et si les Arabes se montrèrent d'abord moins pacifiques avec les tribus de race libyenne, ils ne tardèrent pas à s'amalgamer avec elles. — Voilà pourquoi la race canarienne présente ce type sémitique dominant, qui provient des alliances contractées avec des peuples de l'Asie occidentale, anciens Chananéens et Arabes primitifs.

Les anciennes populations qui occupèrent d'abord cette antique contrée étaient peut-être de race atlante ou bien provenaient des migrations de ces peuples arias qui se répandirent dans l'occident de l'Asie et pénétrèrent dans le nord de l'Afrique, jusque dans cet archipel.

Cette race, bien antérieure à toutes les autres, et dont on a retrouvé les restes, à l'état fossilé, en France, sur divers points de notre vieille Europe et, tout récemment, sur l'ancien territoire phénicien de l'Anti-Liban, était antédiluvienne et troglodyte; son existence dans le nord de l'Afrique paraît avoir été reconnue parmi les ossements accumulés des antiques dolmens de Roknia, en Algérie. — Les caractères anthropologiques qu'accusent ces ossements se font aussi remarquer sur les squelettes des plus anciennes momies des grottes sépulcrales des Canaries. Ce sont les mêmes que ceux de la race de Cro-Magnon et des cavernes des Pyrénées : l'examen comparatif en a été fait par les professeurs Broca et de Quatrefages sur des spécimens que je leur avais remis. — Il y a plus encore : d'après la loi d'hérédité, dans la succession et la permanence des races humaines, les mêmes caractères anthropologiques existent encore de nos jours à l'état vivant, en Afrique, chez les Beni-Menasser et parmi les tribus berbères de l'Ouyes, aux Canaries, chez les insulaires de Ténériffe, appartenant à des familles de Chasna et de la partie méridionale de l'île.

---

Mais ces questions, à la fois historiques, ethnographiques et anthropologiques, demandent à être développées et exposées avec méthode : j'ai entrepris de les traiter dans leur ensemble et leurs détails dans mes *Antiquités canariennes*.

Pour aujourd'hui, c'est assez. Adieu.

---

*Au même.*

A la Laguna, 1880.

Une autre question m'a paru vous intéresser : vous désirez savoir si, avant l'apparition des peuples étrangers dans ces îles, elles étaient habitées et si leurs populations disparurent, suivant la loi de Darwin, parce qu'elles appartenait à une race inférieure, question qui vous semble s'enlacer avec une des époques géologiques. — Voici mon opinion en abrégé :

Aux derniers temps géologiques, un exhaussement pareil aux variations de niveau qui s'opérèrent dans les îles Britanniques, à la fin de l'époque tertiaire, mit en communication les îles Fortunées avec les continents voisins. C'est ce qui explique non-seulement l'abondance des plantes méditerranéennes et d'oiseaux européens aux Canaries et à Madère, mais en même temps la pré-

sence dans l'archipel, dès le commencement de l'époque quaternaire, d'une race d'hommes dont les antiques dépouilles offrent des caractères parfaitement identiques avec ceux de l'homme fossile de Cro-Magnon.

Les révolutions géologiques, observe M. de Quatrefages, n'ont pas entraîné la disparition totale des races humaines existantes au moment de la catastrophe, qui dut se produire lentement, et devant laquelle l'homme et les animaux eurent le temps de se retirer. Ainsi, d'après la loi d'hérédité, qui perpétue la race (comme je l'ai déjà observé), le type ethnique de l'homme quaternaire se serait transmis par générations successives jusque dans les populations actuelles. Rien ne prouve, en effet, que l'apparition de l'homme quaternaire ait eu lieu seulement sur les différents points de l'Europe où ses restes fossiles ont été rencontrés. *La race de Cro-Magnon n'a pas entièrement disparu; on peut la suivre à travers les âges.* (De Quatrefages.)

Cette race peut donc avoir fait son apparition dans d'autres parties du globe : pourquoi alors ne se serait-elle pas produite en Afrique et dans l'archipel adjacent ? — Les grands ancêtres des Guanahes peuvent donc être considérés comme appartenant à un peuple autochtone comme celui qui habita une partie de l'Europe occidentale pendant des siècles avant les races indo-germaniques.

Quant à la disparition des races inférieures, d'après ce qu'on appelle la *loi de Darwin*, je n'y crois pas plus qu'aux contes de ma grand'mère.

Mais je me sens fatigué et je termine. Adieu.

---

*A mon ami Charles Bolle.*

A Berlin, 1880.

Le dernier courrier de Cadix m'a apporté votre lettre ; jugez donc de ma joie ! — Je vois, par ce style facile qui s'épanche de votre plume comme un ruisseau limpide, que votre santé doit être satisfaisante, et j'en rends grâce au ciel. — Je ne puis trop me plaindre non plus de la mienne à mon âge, et je porte assez bravement mes quatre-vingt-six ans, qui vont s'accomplir le 4 avril, à midi, temps vrai.

J'ai à vous annoncer que les îles Canaries seront représentées à l'exposition de pêche de Berlin par un délégué de la députation provinciale de l'archipel. Ce sera mon ami don Domingo Bello y Espinosa, avocat et botaniste distingué, naturel de Ténériffe, et qui a longtemps résidé en Amérique. — Bello écrit et, au besoin, parle le français aussi bien que nous ; il m'a demandé une

lettre de recommandation, et c'est celle qu'il vous présentera.

Don Domingo a publié beaucoup d'articles intéressants dans *Revista de Canarias*, que vous envoie son directeur don Elias Zerolo. — Je vous recommande la lecture du *Jardin Canario*, travail d'imagination et d'érudition à la fois, dans lequel l'auteur suppose qu'un *isleño* de ses amis, personnage aussi instruit qu'original, et qui a fait en Chine une fortune colossale, a créé un grand jardin pittoresque aux environs de Chang-Hay, où il culive toutes les plantes et tous les arbres de ses chères îles Fortunées. — Ce canevas donne lieu à des situations inattendues et à des anecdotes fort curieuses. Un envoyé de l'empereur du Céleste Empire vient en ambassade pour obtenir des plantes rares de la part de son souverain, qui a la fantaisie de les cultiver dans ses jardins impériaux.

Cet envoyé est un autre personnage des plus risibles et en même temps des plus singuliers ; c'est un *isleño* de Fortaventure, un vrai *majerere*, qui a fait aussi fortune et s'est fait Chinois. — Ces articles du *Jardin Canario* sont pleins d'esprit et de bonne humeur. Ils vous divertiront, j'en suis certain.

En fait de nouvelles, je vous dirai que les pluies de la saison ont été désastreuses cette année à Ténériffe, qui en a beaucoup souffert. Les torrents, débordés de la haute région de l'île, sont tombés

comme des avalanches sur les vallées inférieures et ont emporté à la mer beaucoup de bonnes terres avec leurs cultures. — Ma petite propriété de Geneto s'en est aussi ressentie, et j'aurai bien des peines à réparer mes pertes ; encore ne suis-je pas le plus à plaindre : bien des pauvres gens ont tout perdu, même la vie.

Je compte sur votre promesse de m'écrire et serai heureux et fier d'être toujours compté au nombre de vos meilleurs amis.

---

*A. A. Grasset.*

En Algérie, 1880.

Nous voilà depuis bien longtemps privés de vos nouvelles, mon cher Grasset : où êtes-vous ? — En Algérie, sans doute ; et si, comme je le souhaite, votre santé se maintient toujours bonne et celle de votre dame ne vous donne plus d'inquiétude, peut-être votre humeur voyageuse vous aura-t-elle encore lancé en villégiature dans l'intérieur du pays, en Kabylie, dans les montagnes de l'Atlas, aux oasis du désert ; que sais-je ? — Vous êtes bien capable de plus encore. Quoi qu'il en soit, je vous écrit à Mustapha, où il vous faudra retourner, et je pense qu'alors vous ne tarderez

---

pas à me répondre : quelques lignes suffiront pour me rassurer et me satisfaire.

Lavialle, Marie, Francisco et Dolores vous font mille amitiés, et moi, je conserve toujours l'espoir de vous revoir, malgré mes vieux ans.

---

*A don Domingo Bello y Espinosa.*

A la Laguna, 1880.

J'allais commencer à répondre à votre dernière lettre, quand le courrier d'Espagne est venu se mettre en travers et m'a lâché une bordée de lettres, de brochures et de journaux à n'en plus finir. — Mais me voilà libre, et j'en profite pour vous écrire, car c'est pour moi un grand délassement que de m'entretenir avec mes amis.

Si vous vous décidez à accepter la proposition qui vous a été faite d'une délégation pour aller assister à l'exposition de pêche qui aura lieu, le mois prochain, dans la capitale de la Prusse, je pourrais vous être utile en vous recommandant à un de mes meilleurs amis, le docteur Charles Bolle, de Berlin, et le Prussien le plus français que je connaisse. — Bolle est un des naturalistes les plus distingués d'Allemagne ; il parle et écrit le français comme s'il était né à Paris ; l'espagnol

---

non plus ne lui est pas étranger, ainsi que l'italien : c'est presque un polyglotte. — J'ai vécu avec lui, depuis près de trente ans, dans l'intimité la plus fraternelle ; il a parcouru plusieurs fois ces îles, et j'ai été moi-même lui rendre visite à Berlin. — Voyageur par goût et par habitude, touriste renforcé d'un savant, il connaît la plus grande partie de l'Europe. J'ai là de lui des liasses de lettres que je conserve comme de précieux souvenirs et qui pourraient former un répertoire encyclopédique, modèle de style familier. — Botaniste et ornithologiste hors ligne, les articles qu'il a publiés dans un des meilleurs recueils littéraires d'Allemagne sont très-recherchés, et l'illustre Brehm, l'auteur de la *Vie des animaux*, les a cités dans son bel ouvrage.

Voici ce que me dit Bolle dans sa dernière lettre : « *Nous aurons ici dans un mois la grande Exposition internationale des pêches ; les Canaries y seront-elles représentées ? — Je le crois, puisque l'Espagne y prend part.* » Réfléchissez sur cet avis. Adieu.

---

---

*A don Emilio Auber.*

A Madrid, 1880.

.....  
Votre intéressante description de l'ouragan de 1826 a fait renaître en moi tous les souvenirs qui me sont restés de la catastrophe qui ravagea cet archipel et plus particulièrement l'île de Ténériffe où j'étais alors momentanément à La Laguna, chez le bon docteur Saviñon quand la tempête commença à se déclarer, et je descendis aussitôt à Sainte-Croix, où je pouvais observer les diverses péripéties de cet épouvantable désastre, dont j'ai conservé la relation *manuscrite* qui me fournit les notes que j'adressai à Arago, à Paris.

Votre père n'avait pas quitté sa résidence d'Orotava, il me tint au courant de ce qui se passa. — Maintenant que je viens de relire votre description, tous mes souvenirs me reviennent à la mémoire. J'ai dans l'idée de faire reproduire votre intéressante lettre dans la *Revista de Canarias*, qu'on rédige à Sainte-Croix, et si j'en ai le temps de fournir quelques autres renseignements, d'après mes propres observations pendant cette terrible tempête qui se déclara comme un véritable cyclone.

---

*A M. E. Plon,  
chef de la maison d'imprimerie.*

A Paris, 1880.

Je devais, cher ami, une réponse à votre bonne et intéressante lettre, ainsi que des remerciements pour le précieux envoi de votre photographie et des deux brochures modèles, imprimées seulement pour quelques privilégiés. — Je les ai lues toutes les deux (Henri Plon, 23 novembre 1872! et Souvenir du 20 octobre 1877). Je conserverai la première avec vénération.

Vous m'avez, pour ainsi dire, fait assister à la fête de votre décoration de chevalier de la Légion d'honneur, et j'ai accompagné des sentiments les plus sympathiques les toasts les plus affectueux de vos braves ouvriers. Mais ce qui m'a surtout captivé au dernier point, ce sont vos propres paroles dans ce discours profondément senti et si bien compris par l'intelligente phalange de vos collaborateurs. — Vous avez su faire apprécier ce dont bien peu de gens ne se rendent pas compte, c'est-à-dire ce rôle d'éditeur, cette besogne personnelle du chef, du *patron*, comme on dit, dans ce travail préparatoire qui doit déterminer le bon choix des manuscrits présentés à l'impression. Aussi ai-je vu que de chaleureux applaudissements ont témoigné de la satisfaction et de l'en-

---

thousiasme de tout ce personnel d'élite qui soutient avec honneur le grand métier, illustration de la France, et qui a pris un si haut rang parmi nos arts et nos industries nationales.

Et que vous dirais-je maintenant de votre photographie? — Mon ami L. Lavalie, présentement auprès de moi et qui a eu l'avantage de vous connaître personnellement, m'assure que la ressemblance est parfaite. Je le crois, car j'ai été saisi au premier coup d'œil et me suis rappelé Henri Plon, votre père : c'est la même tournure, la même expression de physionomie, au front des plus développés; même sérénité, même calme, même finesse de traits, caractères dominants de la race danoise, chez les descendants de ces blonds du Nord, aux yeux bleuâtres, dont on peut prendre pour un des meilleurs types la belle figure de Thorwaldsen, dont j'ai là devant moi le portrait; oui, de Thorwaldsen, ce grand statuaire que j'ai connu à Paris et dont le monde artistique doit à votre plume d'avoir popularisé les travaux. — Merci, cher ami, de ce cadeau d'une incontestable valeur.

---

---

*A. M. P. Armand, professeur d'histoire  
au lycée de Marseille.*

1880.

Cher Monsieur, vers la fin de l'année dernière, vous avez daigné rendre compte de mon ouvrage sur la *Vitalité des mers*, que j'avais offert à la Société de géographie de Marseille, et j'apprends maintenant, par mon ami Hippolyte Martin, qui est aussi le vôtre, que la même Société a de nouveau recours à votre plume pour faire connaître dans son *Bulletin* ou dans un journal de la localité mes *Antiquités canariennes*, dont je lui ai fait hommage.

Je considère comme une bonne fortune de voir ainsi mon livre soumis à votre savante appréciation ; car votre titre de professeur d'histoire vous rend compétent pour juger une question d'ethnographie qui a pris dans ces derniers temps un grand intérêt historique. — Mais il est une autre circonstance qui vient me réjouir le cœur, en me rappelant un de ces vieux souvenirs qu'on n'oublie jamais : on a choisi pour le compte rendu de mon livre un professeur du lycée où je fis mes premières études ! — Malgré mes quatre-vingt-six ans, je n'ai jamais manqué, dans mes voyages en France, d'aller faire une visite au lycée marseillais, et je regrette vivement aujourd'hui que mon

---

grand âge et l'état de ma santé me privent de revoir le collège hospitalier dont je fus un des élèves dès l'époque du Consulat de la république (il y a de cela soixante-dix-sept printemps)! — C'eût été pour moi, Monsieur le professeur, une bien grande satisfaction de pouvoir aller vous serrer la main.

Veillez agréer l'expression de ma considération distinguée et de mes sentiments sympathiques.

Le consul de France en retraite, S. B.

---

*A M. Paul Broca,  
membre fondateur et président  
de la Société d'anthropologie de Paris.*

1880.

Monsieur et cher collègue, vous vous rappellerez sans doute d'un ancien ami de Gratiolet, de Lemerrier, du bon Parisset, de Moquin-Tandon, de Geoffroy-Saint-Hilaire et tant d'autres, hélas! qui ne sont plus; presque tous membres fondateurs de cette Société d'anthropologie, dont les travaux, quelques années à peine après sa fondation, prirent tout à coup une si grande importance et placèrent ce corps d'élite à la tête de la science.

---

C'est à cette société, Monsieur le président, que je fais hommage de mes *Antiquités canariennes*, qui forment le complément de l'*Histoire naturelle des îles Canaries*, dont je fus un des auteurs il y aura bientôt un demi-siècle. — Cet ouvrage mettra fin à mes études sur les anciennes Fortunées; j'en ai achevé la rédaction à ma quatre-vingt-sixième année, et je considère comme un grand honneur qu'il soit présenté à la société par celui de ses membres qui a su donner, par ses propres travaux, une si vive impulsion aux recherches anthropologiques.

Veillez agréer, Monsieur le président, l'expression de ma considération la plus distinguée et de toutes mes sympathies.

S. B., consul de France en retraite.

---

*Au général Faidherbe,  
sénateur et grand chancelier  
de la Légion d'honneur.*

1880.

Mon cher général, le vieux consul de France a l'honneur de vous faire remettre un exemplaire des *Antiquités canariennes*, complément de l'histoire de l'archipel, dont l'étude l'a occupé depuis

---

près d'un demi-siècle. — Il serait heureux que cet ouvrage offrit un intérêt nouveau et quelques instants de distraction au savant auteur de la *Collection des inscriptions numidiques*, si importante, et qui a apporté quelque lumière sur bien des points restés obscurs jusqu'ici.

Je ne veux pas perdre cette occasion, mon général, sans vous présenter mes félicitations sur le haut rang auquel vous ont élevés les éminents services rendus à la science et à la patrie.

Agréé, etc.

---

*A don Augustin Millares.*

A las Palmas de Canaria, 1880.

Estimable ami, mille remerciements pour vos appréciations de mes *Antiquités canariennes*, que j'accepte comme une nouvelle preuve de votre amitié. Vos considérations sur l'importance des études anthropologiques et sur leurs résultats pour éclairer la grande question de l'origine des peuples primitifs, ne pouvaient venir plus à propos, et les comptes rendus des recueils scientifiques de France méritaient d'être connus de vos compatriotes, en annonçant au public, comme vous l'avez fait, mon récent ouvrage.

Vous aviez bien le droit de montrer aux *isleños* érudits que les écrivains de leurs pays, vous en tête, avaient, les premiers, su prendre l'initiative dans cette appréciation des savants de France.

Vos compatriotes peuvent se réjouir de l'assurance que vous leur donnez, en proclamant dans la *Revista de Canarias*, en trois articles remarquables, tout ce qu'une étude consciencieuse peut fournir de lumière et de preuve, sinon incontestables, du moins de grandes probabilités, sur les origines des anciens habitants de ces îles et des populations qui vinrent, à des époques très-lointaines, se confondre et se croiser entre elles dans ce vieil archipel, dont j'ai essayé de compléter l'histoire.

Comptez toujours sur la gratitude et l'affection sincère de votre ami.

---

*A don Aquilino Padron.*

A las Palmas de Canaria, 1880.

Estimable ami, j'ai eu la satisfaction de recevoir votre bonne lettre du 31 janvier, et je n'ai pas été surpris de son retard, puisque vous n'avez pas voulu me répondre avant d'avoir fini de lire mes *Antiquités canariennes*. Mille remerciements

pour tout ce que vous me dites de flatteur et que j'accepte comme une nouvelle preuve de votre amitié.

Les appréciations que vous faites de mon ouvrage ont pour moi un très-grand prix, car j'ai été à même de reconnaître la pénétration de votre jugement dans la découverte des inscriptions de l'île de Fer, et je suis heureux que mon livre soit à vos yeux un témoignage de l'importance que j'ai pu déduire de vos travaux, qui peut-être auraient été perdus pour l'histoire, s'ils n'avaient eu d'autre retentissement, pour les proclamer, que les sociétés des Amis du pays de Sainte-Croix et de Las Palmas. Ils méritaient davantage : ces découvertes intéressaient le monde savant; elles soulevaient à la fois des questions d'histoire, d'anthropologie et d'ethnographie. Les inductions que j'en ai tirées pourront jeter un peu plus de lumière sur la marche de l'humanité aux premiers âges du monde. Pour moi, le peuple berbère, que les conquérants espagnols appelèrent les *Guanches*, ces fières populations, dont on retrouve encore les derniers descendants dans cet archipel et en Afrique, dans le Moghreb et les autres parties du littoral septentrional, principalement dans les montagnes de l'Atlas, dans la haute Égypte, dans les grandes oasis de la Nubie, dans celles du Soudan occidental; ce peuple, dis-je, est un des plus anciens que l'on connaisse, soit qu'on le considère comme autochtone, soit qu'on le fasse provenir

---

des émigrations celtiques ou celtibériennes, ou bien qu'on admette sa fusion avec les populations sémitiques, kouchistes et chananéennes, qui se répandirent, dans leur marche à travers l'Asie occidentale, jusqu'en Afrique et probablement jusqu'aux anciennes Fortunées.

Oui, cher ami, de même qu'un simple petit os, retrouvé d'un animal quelconque, peut servir à reconnaître un être de la faune antédiluvienne, de même aussi votre découverte nous a mis sur la voie qui doit nous conduire vers l'étude des débuts de l'humanité aux temps préhistoriques. Ainsi, de la roche volcanique sur laquelle un peuple ignoré traça les premiers linéaments de son intellectualité, jaillira l'étincelle qui dissipera les ténèbres d'un passé dont les plus anciennes traditions n'ont pu conserver le souvenir. — Adieu.

.....

S. B.

FIN.



# INDEX ANALYTIQUE

---

INTRODUCTION.....	I
AVERTISSEMENT.....	I
I. Motif de l'ouvrage. Esquisse biographique : P. Alexandre AUBER.....	II
II. Motif de l'ouvrage. Esquisse biographique : le docteur SAVINON.....	IV
III. Motif de l'ouvrage. Esquisse biographique : le marquis DE VILLANUEVA DEL PRADO.....	V
IV. Études et travaux scientifiques. Esquisse biographique de Philippe-Barker WEBB.....	VII
V. Id. Ses voyages, son érudition, sa mort. Inauguration de son buste dans la salle de sa bibliothèque et de son herbier au Muséum de Florence....	X
VI. Id. Voyages et excursions en Europe avec WEBB.....	XII
VII. Id. Lettres à Auber sur l'ouragan de 1826..	XVI
VIII. Id. Continuation sur le même sujet.....	XXI
IX. Arrivée à Sainte-Croix de la corvette russe <i>la Cronstad</i> , capitaine Lucke. Rencontre du botaniste Mertens. Herborisation nocturne. Excursion à San Diego del Monte. Visite à la corvette. Réception par le commandant et l'état-major russe...	XXIII
X. Premières herborisations avec WEBB. <i>Agua-Guillen, Guimar</i> . Maître Naudo, l'apothicaire....	XXVIII
XI. <i>Chasna</i> , 24 décembre 1828. <i>La Noche-Buena</i> , le <i>Brasero</i> , le <i>Sombrerito</i> . Vue du Pic et des <i>Cañadas</i> , les <i>Turnas</i> .....	XXXII

- XII. Départ de Chasna pour *Buenavista*, par *Adeje*, *Tamaymo*, *valle de Santiago*, *col de Bólico*, le *Palmar*..... XXXVII
- XIII. Lancerotte. Description orographique et géologique. Grande éruption volcanique de 1730..... XLI
- XIV. Fortaventure. Excursion à *Tuineje*. Chasse à l'outarde de Barbarie. Expédition au *val de Palmas*. Sainte-Marie-de-Bethencourie. Maisons gothiques des Normands de la conquête..... XLVI
- XV. Traversée de Fortaventure à Canaria. Bourrasque de nuit. Arrivée à *Las Palmas*, chez dona Maria. Première expédition dans l'intérieur de l'île. *La Vega de los Mocanes*. La *hacienda* de don Francisc Maria de Léon. Vallée de *Tenteniguada*, haute région. Le *Nublo* et *Bentayga*. Ravin d'*Ayacata*. Grotte d'*Artenara*. Escarpements de la montagne. Vallée de *Tirajana*. Village de *Tunté*. Cultures. Excursion à *Mas-Palomas* par le ravin de *la Galga*. Les Lagunes. Retour à Las Palmas par le *Carizal*, *Aguímez* et *Telde*..... XLIX
- XVI. L'île de Las Palmas. San Miguel. Plateau de *Buenavista*. Excursion à *Mirafior*. Herborisations. Même île. Col de *la Cumbré*. *Argual*. *Los Llanos*. Préparatifs pour l'expédition à *la Caldera*. Mes deux guides. Le ravin de *Las Augustias*. Mauvais pas. La corniche dangereuse. Le torrent. Le pont inattendu. Descente sur les bords du torrent. Entrée de *la Caldera*. Spectacle grandiose. La nuit de bivouac sous le grand pin. Les matinées. Le brouillard. Herborisation. Retour à San Miguel. Observations géologiques sur la formation de *la Caldera*.  
LVII
- XVII. Fin de ma correspondance avec A. Auber. Mes travaux à Paris, à la Société de géographie, et mes autres études et occupations scientifiques. (Note.) Motifs de mon retour aux Canaries en qualité de

consul de France, en 1847. Changements survenus dans la population urbaine pendant dix-sept années d'absence..... LXIX

---

## SOUVENIRS INTIMES

### MISCELLANÉES ÉPISTOLAIRES.

1. A Philippe-Barker WEBB, à Paris, 1847. — Mon retour à Ténériffe. Arrivée à Sainte-Croix. Vue de la côte de l'île. Le pic du Teyde. Réminiscences. Végétation. Rencontre d'anciens amis. Changements opérés chez les hommes et les femmes et en général dans les mœurs et coutumes..... 1
2. A mon ami Auguste COUDER, à Paris, 1848. — Tranquillité des îles Canaries après les grandes tourmentes volcaniques, et état de la France après sa révolution politique et sociale..... 3
3. Au même, à Fontainebleau, 1850. — Le quarteau de vin de Ténériffe, et le tableau de la France républicaine..... 5
4. A WEBB, à Paris, 1850. — Ma maison consulaire et mon jardin mauresque, à Sainte-Croix..... 6
5. Au même, à Paris, 1851. — Excursion du botaniste Ch. Bolle, à son arrivée à Sainte-Croix. Herborisation au *Pino de Oro. La Saviñonia*..... 8
6. Au même, à Paris, 1852. — Expédition de Ch. Bolle à Fortaventure. Rocher d'Handia et plaines de Majorata. Le manoir de *La Oliva*, résidence du colonel Menrique. Herborisation. Le *statice* de l'île de Lobos..... 10

- 
7. A Ch. BOLLE, à Berlin, 1853. — Des îles du Cap-Vert à l'embouchure de l'Elbe. La fête de San Isidro à l'Orotavia. Arcs de triomphe. Souper chez la famille Machado. Dona Magdalena. Profusion de plantes et de fleurs..... 11
8. Au même, à l'île de la Palme, 1854. — Passage sur la rade de Sainte-Croix du consul de Castelneau, retournant du Brésil. Souvenirs de la soirée donnée à ses amis de Paris, à son départ pour son grand voyage. 16
9. Au même, à l'île de la Palme, 1854. — Le conchyologiste ambulante Blaumer. Esquisse biographique.. . 17
10. A mon ami A. GRASSET, à Canaria, 1855. — Nouveaux projets de voyage de l'infatigable touriste..... 20
11. A Ch. BOLLE, à Canaria, 1856. — Expédition dans l'intérieur. L'Anglais carnivore. Réminiscences de *la Caldera de Bandama*. Vin délicieux. Évohé!..... 22
12. A mon ami Charles CAFFIN, à Oratava, 1858. — Les amours d'un futur diplomate. Mes conseils. Climat de la belle vallée et climat de Sierra-Leone. Le dîner de fiançailles manqué par Fonspertuis..... 24
13. A Ch. BOLLE, à Berlin, 1858. — Sur son retour en Europe et sa traversée de la mer du Nord en plein hiver. Les pauvres serins des Canaries. *L'Iridine de Podor*. 26
14. Au même, à Berlin, 1859. — Mon *Tusculum* et mes travaux sur les pêches maritimes..... 28
15. A mon ami Alfred MOQUIN-TANDON, à Paris, 1860. — Sa famille. Recommandation en faveur du baron Castello de Paiva..... 30
16. Au même, à Paris, 1860. — Histoire de la fameuse collection de coquilles terrestres, offerte au roi du Portugal et remise à son ambassadeur à Paris..... 34
17. Au baron CASTELLO DE PAIVA, à Lisbonne, 1861. — Sur mes travaux littéraires. Désirs de liberté. Le petit *Tusculum*. Climat d'hiver. Douceurs de la tempéra-

- ture. Description d'une petite bête. La chasse aux insectes..... 35
18. Au même, à Lisbonne, 1861. — Sur mon voyage en Europe et mon retour aux Canaries. Décoration donnée d'ordre du roi de Portugal à Moquin-Tandon, et présentée par l'ambassadeur à Paris ..... 38
19. A MOQUIN-TANDON, à Paris, 1861. — Retour à mon poste. Itinéraire de la côte méridionale d'Espagne. Achats de nouveaux ouvrages pour ma bibliothèque..... 39
20. Au même, à Paris, 1862. — Sur la fièvre jaune à Ténériffe, en 1861..... 41
21. Au même, à Paris, 1863. — Sur le même sujet.... 43
22. A Ch. BOLLE, à Berlin, 1863. — Souvenirs de mon voyage en Allemagne. Berlin. Statue équestre du grand Frédéric. Biographie du célèbre sculpteur Christian-Daniel Rauch, par Couder..... 45
23. A Auguste COUDER, à Paris, 1863. — La fête de Notre-Dame del Pilar à Sainte-Croix. Le troubadour improvisateur. Envoi d'un quarteau de vin de MDCCCXVIII, *Philippo Rege*, première année de mon consulat... 47
24. A MOQUIN-TANDON, à Paris, 1863. — Sur l'acclimatation en Algérie des essences forestières des Canaries. Souvenir d'Arago. Révolution de février..... 50
25. A LEMERCIER, bibliothécaire au Muséum de Paris, 1863. — Renseignements sur notre escadre d'évolution dans les eaux de Ténériffe. Souvenirs de Gratiolet, de Toussenel et de Michelet. L'artiste sculpteur. Son voisin d'habitation. Grand buste d'Arago.... 53
26. A mon ami MONTEIRO, à Madère, 1864. — Visite de M. de Charnacé, à Ténériffe. Souvenirs du vicomte de Ponceau, son cousin, de M. A. Moukanoff et de la princesse russe, son épouse. *Voyage à l'empyrée* du Monteiro. Mes soixante-dix ans. Viennet, poète, plus octogénaire. Les pronostics de sa très-chère mère. 57

27. A Olivier MOQUIN-TANDON (fils), à Paris, 1864. — *Le Monde de la mer*, œuvre posthume du père..... 59
28. A Léon LAVIALLE, à Marseille, 1864. — Réponse à une de ses lettres toute d'affection. La troupe des comédiens ambulants au théâtre de Sainte-Croix. Les danseurs et les danseuses. Portraits à la plume..... 62
29. A LEMERCIER, bibliothécaire au Muséum de Paris, 1864. — Réclamation sur l'opinion émise par le professeur Valenciennes et reproduite par M. de Quatrefages, sur les migrations des thons et des harengs..... 65
30. A P. DENIS, ancien député, propriétaire à Hyères, 1864. — Réminiscences mythologiques. Le jardin des Hespérides. Prométhée. Acclimatation et culture. *Note sur Denis le tyran*..... 68
31. A Auguste COUDER, à Paris, 1865. — Les cancans de Sainte-Croix. La peur du choléra..... 70
32. A mon ami Ch. BOLLE, à Berlin, 1866. — Sur le projet d'une biographie de P. B. Webb. Empêchements. *Vitalité des mers*..... 72
33. A mon ami MONTEIRO, à Madère, 1868 (fin janvier). — Poésie du nouvel an. Souvenirs du passé. La nourrice de Napoléon I<sup>er</sup>. Le premier pyroscaphe à vapeur de Fulton. Le *railway* ou grand chemin de fer américain..... 75
34. A mon ami Ch. BOLLE, à Berlin, 1868. — Copie d'une lettre du 18 octobre. Séance d'assemblée générale à la Société d'acclimatation de Paris. Souvenirs de l'île du Lac, à Berlin, et de la tombe de Humboldt..... 78
35. A mon vieil ami MONTEIRO, à Madère, 1868. — Processions simultanées et rogatives pour la pluie et la sécheresse. Souvenirs de l'Exposition de 1867, et *Note* écrite dix ans après sur celle de 1878..... 81
36. A Léon LAVIALLE, à Marseille, 1869. — Végétation précoce. Les affaires commerciales et la politique. L'enfantement d'un nouvel ouvrage..... 84

37. A don MARIANO PARDO DE FIGUEROA, docteur (*unum et idem*), Thebussen, à Medina-Sidonia, 1869. — Souvenirs des *Études sur l'Espagne*, d'Antoine de Latour. Ses réminiscences du Don Quichotte, de Cervantes, en traversant la Manche. Repas appétissants de Sancho-Pança. Discours du bon chevalier. L'âne de Sancho. « *Ne demandez pas des nouvelles de Dulcinée au Toboso.* » La prison de Cervantes vengée par son immortel ouvrage. « *Cervantes pauvre comme Job.* » 85
38. Au même, à Medina-Sidonia, 1869. — Sur les franco-lins de Milan, cités par Cervantes..... 91
39. A M. OGIER, à Jersey, 1870. — Sur la lune rousse et ses influences sur le système nerveux. « *Instrument plus délicat que les appareils de physique les plus subtils* », d'après Arago. Accidents observés et ressentis. Louis XVIII et Laplace. Réponse de l'astronome. 94
40. A mon ami MONTEIRO, à Madère, 1871. — Arrivée à Marseille. Déclaration de guerre. Débarquement de notre armée d'Afrique : infanterie, zouaves. Départ pour la frontière. Mon arrivée à Paris. Premier désastre. Imprévoyance coupable. Une bataille avec un corps d'armée, sans division pour le soutenir, en face de 200,000 Prussiens, et celui qui s'était fait empereur, resté à Metz avec ses cent-gardes et le corps de Bazaine. Puis Canrobert en Champagne fumant des cigares et sablant l'épernay. C'est indigne!..... 96
41. A M. POIRSON (père), à Paris, 1871. — Siège de Paris. Installation provisoire rue Mazarine. Son ancien logement de la rue du Val-de-Grâce trop exposé aux obus. Les événements marchent au pas de charge. Situation déplorable. Pauvre France..... 98
42. A Auguste COUDER, à Paris, 1871. — Que Dieu soit loué! tu es sain et sauf. Le second siège. Honneur au courage des femmes fortes..... 99

43. Au même, à Paris, 1871. — Dans son orgueil national, Don X se croit hidalgo. *L'Empire du milieu*. Il est honteux pour lui de poser à nu. Jobard! Le panier aux pommes de terre. Le jambon de Diogène. Leçon de philosophie..... 100
44. A mon ami OGIER, à Jersey, 1871. — Je sors de mon cauchemar. Épouvantable drame!... Nous nous relèverons : *Auri sacra fames!* La ruche à miel. Déroulement. Allégorie..... 102
45. A mon ami Léon LAVIALLE, à Marseille, 1871. — Les bonnes journées du *cabanon*. Regrets. Au diable Bismarck et son roi Guillaume! Je suis de l'avis du poète Barbier : « *Sois maudit, ô Napoléon!* »..... 106
46. A Auguste BEAUMIER, consul de France à Mogador, 1872. — Souvenirs de Sidi Mohamed et de sa jolie maison mauresque. Envoi de graines de fleurs pour son jardin..... 107
47. Au même, à Mogador, 1872. — Renseignements sur le baron Fritsch. Publication de son bel ouvrage sur la géologie des Canaries. Sa générosité. Mes opinions sur la confédération allemande fondée sur de prétendues nationalités. Le rabbin Maldochée..... 108
48. A mon ami RIMBAUD, à Toulon, 1872. — « *Pisciculture, son rôle dans les eaux douces, ses prétentions dans les eaux salées.* » Commission d'enquête aux États-Unis sur la pisciculture des laboratoires d'expériences. Approbation des travaux et observations de MM. Rimbaud et Berthelot. Que dira M. Coste? M. Loven, directeur du Muséum de Stockholm, en concurrence avec M. Darwin, pour la place vacante de membre étranger à l'Institut de France. M. Loven l'emporte.. 112
49. A mon ami LAVIALLE, à Marseille, 1872. — « *La Méditerranée, ses îles et ses bords.* » Souvenirs de Méry. *La bouillabaisse*..... 114

50. A mon ami MONTEIRO, à Madère, 1872..... 116
51. Au même, à Madère, 1873. — « Nous sommes bien, restons ici. » La tranquillité ou plutôt l'indifférence qui règne aux Canaries contraste avec la tourmente politique qui désole la France. Encore deux mots sur nos disgrâces. Désirs de retraite.  
Il faut déposer ma houlette  
Comme doit faire un vieux berger..... 117
52. A Auguste POIRSON, à Paris, 1873. — Toujours complaisant et plein d'amitié. Projet d'envoi d'un couple de serins des Canaries de Sainte-Croix à la rue Lacépède. A la garde de Dieu!..... 119
53. A don MARIANO PARDO DE FIGUEROA (*unum et idem*), docteur Thebussen, à Medina - Sidonia, 1873. — Sur le *Voyage de la Numancia* de son frère Émile, capitaine de frégate, mort aux Philippines..... 121
54. A mon ami Léon LAVIALLE, à Marseille, 1874. — Ma retraite! Libre comme l'oiseau. Une imitation d'Horace..... 123
55. A M. DE QUATREFAGES, de l'Institut, à Paris, 1874. — Sur les inscriptions lapidaires de l'île de Fer et de la grotte de Belmaco, à la Palme. Mon opinion. *Notes* d'un fragment de lettre du même et renseignements sur l'origine de l'*orijama* ou plante sainte..... 124
56. A Madame veuve COUDER, à Paris, 1874. — Condoléances!..... 129
57. A la même, à Paris (six mois après), 1874. — Pour la biographie de Couder. Renseignements. Notre amitié au collège de Marseille, de 1801 à 1802. Récréations au jardin du pensionnat. Le général Cervoni et son petit *régiment des tapageurs*. Rencontre de Couder en 1840. Son grand atelier du Louvre. Son tableau de la présentation des ministres du roi à la reine Victoria, dans le grand salon du château d'Eu. Mon portrait dans un groupe, en costume de général. *P. S.* Lettre

- de Couder sur ses travaux au château de Fontainebleau ..... 130
58. A mes amis L. LAVIALLE et Hyp. MARTIN, à Marseille, 1875. — « *Viens, que le flot soit calme ou qu'il soit courroucé, nous réservons toujours de vagues harmonies à chanter au passant qui se souvient de nous.* » Autran..... 138
59. Au Président du congrès des sciences géographiques, à Paris, 1875. — Sur l'expédition polaire du *Tegethoff* et la découverte de l'archipel de François-Joseph. Mérites du capitaine Weypreth et du lieutenant Payer. Imposer aux deux principaux caps de la terre Petermann les noms de ces deux explorateurs serait justice..... 140
60. A mon ami MONTEIRO, à Madère, 1875. — Sur l'inauguration du buste en marbre de P. B. Webb, au Muséum de Florence. Les partis politiques à Ténériffe. Pauvre Espagne! Le parti clérical, son centre et ses armées..... 143
61. A Madame veuve COUDER, à Paris, 1875 (janvier). — Le portrait de Couder. Différence entre un photographe artiste et un photographe fabricant. Un paysage de madame Couder. Sur la biographie de notre peintre, par Ernest Breton. Ce qui lui manque. L'enfant aux cerises. Le portrait de madame Couder. Style Greuze-David..... 145
62. A la même, à Paris, 1876 (mars)..... 148
63. A la même, à Paris, 1877 (janvier)..... 150
64. A Ch. BOLLE, à Berlin, 1877. — *Mes oiseaux chanteurs.* Le naturaliste Brehm. Amende honorable. Sa photographie..... 153
65. A mon ami A. GRASSET, à Bois-le-Roi, près Paris, 1877. — Relations épistolaires avec mes amis..... 154
66. A mon ami Hip. MARTIN, à Marseille, 1878. — Sur la *vitalité des mers*..... 156

67. A mon ami don Elias ZERCOLO, directeur de la *Revista de Canarias*, à La Laguna, 1878. — Des migrations de différents peuples vers les Fortunées. Les Guanches de la conquête ; leur ignorance de l'art de la navigation. Éclipses historiques de 3000 ans, des premières migrations chananéennes à l'arrivée de J. de Bethencourt en 1402 ; autre de 2000 ans, de l'exploration des envoyés de Juba, de Mauritanie, à l'époque moderne, et autre silence historique entre l'arrivée des premiers Arabes et les Normands de Bethencourt..... 157
68. Au même, à La Laguna, 1880. — Exhaussement de la partie occidentale de l'Europe et du nord de l'Afrique, aux derniers temps géologiques. L'existence de l'homme quaternaire n'a pas eu lieu seulement sur les différents points où ses restes fossiles ont été d'abord rencontrés. Les grands ancêtres des Guanches peuvent être considérés comme un peuple autochtone. 162
69. A Ch. BOLLE, à Berlin, 1880..... 164
70. A A. GRASSET, en Algérie. 1880. — Où êtes-vous? 166
71. A don Domingo BELLO Y ESPINOSA, à La Laguna (Ténériffe), 1880. — Lettre de recommandation à Ch. Bolle, en lui annonçant la délégation de don Domingo Bello à l'Exposition de pêches de Berlin. Renseignements sur les travaux littéraires de ce naturaliste ..... 167
72. A don Emilio AUBER, à Madrid, 1880. — Description de l'ouragan de 1826, d'après les observations de son père, Alexandre A., à l'Orotave..... 169
73. A M. Eugène PLON, chef de la maison d'imprimerie de Paris, 1880. — Sur l'envoi de deux brochures modèles. Discours prononcés sur la tombe de son père, et la fête donnée à ses ouvriers pour sa nomination de chevalier de la Légion d'honneur. Sa photographie. 170
74. A M. P. ARMAND, chargé par la Société de géographie

- de Marseille de rendre compte de mes *Antiquités canariennes*. Heureux choix. M. Armand est professeur d'histoire au lycée marseillais, où je fis mes premières études..... 172
75. A M. Paul BROCA, membre fondateur et président de la Société d'anthropologie de Paris, 1880. — Envoi d'un exemplaire des *Antiquités canariennes*..... 173
76. Au général FAIDHERBE, sénateur et grand chancelier de la Légion d'honneur, à Paris, 1880. — Envoi de mes *Antiquités canariennes*, et félicitations amicales sur sa récente nomination..... 174
77. A don Augustin MILLARES, à Las Palmas (Canaria), 1880. — Témoignages de gratitude pour ses appréciations de mon dernier ouvrage, dans les articles publiés dans la *Revistas de Canarias*.... 175
78. A don Aquilino PADRON, curé bénéficiaire, à Las Palmas, 1880. — Questions historiques que soulèvent la découverte des *Letreros* de l'île de Fer, et les signes gravés sur les rochers de la grotte des Berbers, qu'on doit considérer comme un peuple autochtone. De la roche volcanique, où un peuple préhistorique traça des signes inconnus, jaillira l'étincelle qui éclairera les ténèbres du passé..... 176

FIN DE L'INDEX.